N° 492 — Tome CXXX 16 Décembre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, R. DE BURY, LOUIS COURTHION, GEORGES DUHAMEL,
INTÉRIM, ÉMILE LALOY, RAYMONDE MACHARD,
CHARLES MERKI, ANDRÉ MILHÉ, ADRIEN MITHOUARD, PAUL MORISSE,
JEAN NOREL, PAUL PELTIER, A. PIERRE, CAMILLE PITOLLET, RACHILDE,
JULES ROMAINS, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

Nº 492 — 16 DÉCEMBRE 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

*

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues ndépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(Michel Puy : "La Vie").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(Henri Martineau : "Le Divan").

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT

—

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

Depuis sa réapparition, elle a publié un délicieux petit roman posthume de Louis Codet : *César Capéran*, des dessins inédits de Gauguin, des poèmes de Maurice du Plessys, Julien Ochsé, Philippe Chabaneix, Vincent Muselli, Louis Piéchaud, etc., un conte de René Fauchois, une nouvelle d'Ernest Tisserand, des articles littéraires de Jean Viollis, Eugène Montfort, Marcel Coulon, Jules Bertaut, Pierre Lièvre, Paul Æschimann, etc., des chroniques de Jacques Morland, Fernand Divoire, Maurice des Ombiaux, Philoxène Bisson, etc., etc.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Les Marges se vendent de préférence par abonnement. L'abonnement d'un an : 15 francs. Tous les bureaux de poste reçoivent les abonnements pour *Les Marges* : 5, rue Chaptal, à Paris.

Les coopératives du front n'ont qu'à les commander aux Messageries Hachette, pour les recevoir régulièrement.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir le dernier numéro paru en adressant un mandat d'un franc cinquante à l'Administration des Marges, 5, rue Chaptal, à Paris.

Sommaire du dernier numéro : *Louange de la France* (Ronsard). — Marcel Coulon: *L'actualité de Leconte de Lisle.* — Louis Codet : *Ses dernières semaines* (d'après ses lettres à Eugène Montfort). — Julien Ochsé : *Poèmes.* —Jules Bertaut : *Un as de la littérature.*— Ambroise Vollard : *Un noir pendant la guerre de 70.* — Léon Deffoux et Emile Zavie : *Les origines du groupe de Médan.* — Maurice de Faramond : *L'utilisation des abimes.* —Henri Bachelin: *Un indéracinable jugé de nos auteurs académiques.* — Ernest Tisserand : *La Pistole*, nouvelle. — Chroniques : Romain Desrues : *Urbanisme : Considérations sur le Colossal.* Eugène Montfort, Marcel Coulon, Pierre Lièvre, Paul Æschimann : *Les Livres.* Philoxène Bisson : *Les Revues.* Marges : « La Chartreuse de Parme » à l'Odéon. Bibliographie.

L'abonnement d'un an	**France....**	**15 francs.**
	Etranger..	**18 francs.**

Adresser toutes les commandes, aux Marges, 5, rue Chaptal, Paris (IXe)

SUR LES CONDITIONS ACTUELLES DU THÉATRE

—

L'état du théâtre, à notre époque, ne saurait passer pour satisfaisant. Ce n'est pas se complaire dans le plus creux des lieux communs, ni céder à sa mauvaise humeur, que de parler de décadence. Malgré quelques nuances locales, la situation semble analogue dans tous les pays. Il y a bien un public pour emplir les salles de spectacle, et plus abondant même qu'aux siècles passés. Des écrivains professionnels composent des pièces pour ce public. Les écrivains gagnent de l'argent et le public a l'air de s'amuser. Jusqu'ici, les choses ne vont pas mal. Mais il se trouve que les gens de goût, les lettrés, les artistes, en un mot les connaisseurs, s'accordent à considérer ce théâtre ou comme détestable, ou comme négligeable. Et il est tout de même fâcheux, pour un art, de ne rien produire, ou à peu près, qui plaise aux artistes.

Sans doute, la meilleure peinture n'est pas celle qui encombre le plus les salles d'exposition ni le logis des particuliers; la meilleure poésie n'est pas celle que publient le plus volontiers les magazines. Dans tous les arts, la transformation moderne des sociétés a eu des effets qui sont loin d'être avantageux, pris en somme. Depuis la fin du moyen âge jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, deux arts et deux publics ont subsisté côte à côte : un art savant, raffiné, destiné à un public peu nombreux, mais très homogène et en moyenne très cultivé ; un art populaire, humble dans ses prétentions, sincère dans ses moyens, conçu pour réjouir le pauvre peuple, et sorti

du peuple lui-même. Entre ces deux arts, ni rapports réguliers, ni échange permanent d'influences. Tout au plus l'art savant allait-il parfois se rajeunir dans l'inspiration populaire, mais avec un goût et une discrétion admirables; sans nulle contamination d'un art par l'autre, et sans que le peuple fût convié à juger du résultat. Telles étaient ce qu'on peut appeler les conditions sociales du grand art classique.

Depuis la fin du XVIIIe siècle, il en va autrement. Les événements ont provoqué une dislocation violente des publics, et les diverses zones sociales qui se sont formées ensuite et consolidées peu à peu ne correspondent plus du tout à l'ancienne structure. On distingue, en gros, dans les sociétés actuelles : plusieurs élites, fort mal reliées ensemble; un grand public moyen, à demi cultivé, qui possède en commun certaines habitudes, certains préjugés, mais dont la formation mentale est au fond très disparate; un public prolétarien, qui, au point de vue intellectuel, n'est guère qu'une dégradation du précédent, c'est-à-dire qui participe à la même culture, aux mêmes modes, aux mêmes goûts, mais avec plus de vulgarité, moins d'aptitude à choisir, et le plus extrême désordre mental. Le vrai peuple, le peuple ingénu, original, ayant son système d'idées à lui, sa compréhension de la vie, sa conception propre du beau et de l'art, ce peuple-là n'existe plus dans les pays de civilisation intense. Il se réfugie dans quelques provinces reculées, dans quelques États retardataires. Mais l'instruction primaire, le journalisme et le cinématographe auront bientôt fait de l'achever.

Ce disant, je n'ai point l'intention de condamner ni d'approuver. Mais je crois que ces considérations sont strictement nécessaires à l'intelligence de notre sujet.

Qu'en résulte-t-il en ce qui regarde l'art en général ?

De tous ces publics que nous venons d'énumérer, le plus nombreux est le *public prolétarien*. Mais il est pauvre; il consacre de très faibles sommes à ce qu'il est possible de nommer ses divertissements artistiques. Aussi n'est-ce pas lui qui donne le ton. Il a bien des fournisseurs attitrés, chansonniers, faiseurs de romans-feuilletons, dramaturges de cinéma; mais cette production n'a en somme rien d'original, rien de spécifique. C'est une fabrication à bon marché qui cherche à donner l'illusion de la fabrication chère. Tout cet art a pour sym-

bole la pendule simili-bronze et simili-marbre des ménages ouvriers.

Le grand public moyen est moins nombreux, mais il manie beaucoup d'argent, et comme la presse émane surtout de lui, il dispose dans une certaine mesure d'une force immatérielle comme la renommée. En outre, bien que ne règne pas entre ses membres une unité intellectuelle profonde, il présente, comme nous l'avons dit, une relative homogénéité de surface, qui augmente son influence. Sa faveur se concentre assez vite sur quelques écrivains, quelques artistes, qui, du fait de cet accord imposant, prennent figure de grands hommes, et dont il devient difficile aux gens de goût d'ébranler la réputation.

L'élite a beaucoup moins de pouvoir, non point tant parce qu'elle est peu nombreuse que parce qu'elle est morcelée. Si l'ancien public raffiné des siècles classiques était resté uni, homogène, il aurait sans doute réussi, malgré son infériorité numérique, à maintenir en tutelle le goût de la bourgeoisie nouvellement parvenue. Quelque chose de cela se constate jusque vers le milieu du XIXe siècle, en France, par exemple. Aussi, à cette époque, les grands artistes reconnus par l'élite sont-ils encore assez docilement acceptés par la bourgeoisie. Mais, depuis lors, le morcellement de l'élite n'a cessé de s'aggraver; et l'on en peut aujourd'hui apercevoir les tronçons suivants, qui ne se rejoignent que de façon très rare et très précaire : la *grande aristocratie de naissance et de fortune*, qui a abandonné presque toutes ses anciennes prétentions intellectuelles, à qui son conservatisme politique enlève toute agilité d'esprit, et qui, pour ce qui est des opinions littéraires et artistiques, se contente de ratifier ce qu'il y a de plus timoré, de plus neutre dans le goût bourgeois; l'élite *scientifique* et *universitaire*, très absorbée dans ses recherches spéciales, manquant de loisir, mal préparée au raffinement esthétique par une première éducation souvent prolétarienne, par suite assez encline à se laisser imposer en matière d'art les préférences du public moyen; enfin les *milieux littéraires et artistiques* proprement dits. Là seulement, il faut bien l'avouer, se maintiennent, en dépit d'erreurs individuelles, les hautes exigences du goût d'autrefois. Mais ces milieux ne peuvent, à eux seuls, constituer un public. Leur action n'est donc efficace que

dans la mesure où elle réussit à entraîner des fragments plus ou moins étendus des publics voisins.

§

Ces explications, un peu longues peut-être, mais indispensables, nous aideront à comprendre la situation actuelle du théâtre.

Un grand art pictural, un grand art poétique, voire une grande architecture peuvent vivre à la rigueur dans nos sociétés. Poe, Baudelaire, Verlaine composeront des poèmes admirables que très peu de gens goûteront au début ; leur premiers fidèles se recruteront dans les milieux adonnés à la poésie ; mais peu à peu, en dix, vingt, cinquante ans, il se fera une infiltration, une propagande. Des universitaires, des savants, des bourgeois, même des gens du peuple, finiront par apprendre l'existence de ces poètes, et par sentir au moins quelque chose de leur génie. Whistler, Manet, Renoir n'intéresseront d'abord que des amateurs très clairsemés. Mais les toiles ont le temps d'attendre. La mauvaise peinture emportera l'adhésion immédiate du gros public, et les faveurs officielles. Mais les grands peintres triompheront tôt ou tard. Et, quoique ce soit déjà plus difficile, un architecte inspiré peut obtenir d'un riche particulier la commande d'un édifice.

Pour l'art dramatique, rien de tel. Un drame est fait, comme une symphonie, expressément pour être joué. Il lui faut donc un public, sans délai, et même un public nombreux. Ce public est nécessaire matériellement et moralement. Matériellement, parce que la représentation d'une pièce coûte très cher, et que, sauf des exceptions dont il vaut mieux ne pas tenir compte, une seule personne n'en assumera jamais les frais ; moralement, parce qu'un drame qui se joue devant une salle vide est une des choses les plus déprimantes qu'il y ait au monde.

Il ne suffit même pas qu'une œuvre théâtrale réunisse un jour deux ou trois mille personnes. Les conditions matérielles sont telles aujourd'hui qu'une œuvre n'est viable que si elle peut grouper mille ou quinze cents personnes chaque soir pendant deux ou trois mois. Et le directeur de l'entreprise n'estimerait pas encore avoir réalisé une excellente affaire.

Combien de tableaux, combien de poèmes, combien même de romans parmi ceux que nous admirons, auraient-ils pu voir le jour, s'ils avaient dû, comme condition première, offrir la

garantie de réunir en deux ou trois mois l'approbation de 80 ou 100.000 contemporains?

La raison est si forte, que toutes les autres, à côté, paraissent négligeables. Nous ne pouvons plus nous étonner ni que l'immense majorité des pièces jouées soit si médiocre, ni que les grands poètes et grands prosateurs se détournent en général du théâtre, ou s'en éloignent après n'y avoir recueilli que des déboires.

Y a-t-il quelque chose à faire là-contre, et que faut-il faire?

Devons-nous attendre une transformation radicale de la société?

D'excellents esprits, tout en ne se dissimulant rien de la situation, estiment sans doute qu'elle n'est pas désespérée, puisqu'ils tentent de la modifier dès maintenant. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'il y ait un remède unique, ni universellement applicable. Tout essai de cet ordre doit être précédé d'un examen minutieux du milieu social où l'on opérera, et de ses possibilités de transformation.

Nous avons vu qu'un des maux résidait dans le morcellement de l'élite. Il n'est certes pas au pouvoir d'un homme ou de quelques hommes de renverser une tendance sociologique aussi forte. Mais il ne serait pas invraisemblable qu'on obtînt, çà et là, de bons effets locaux. Dans les villes de moyenne importance, n'atteignant pas un million d'habitants, je crois possible de favoriser une reconcentration progressive de l'élite. Une organisation sérieuse, coordonnant des conférences, des expositions d'art, un cercle, et des représentations scéniques très modestes au début, aiderait à reformer une élite homogène. Le travail sera d'autant plus long que la ville sera plus grande; et demandera, bien entendu, à être mené avec beaucoup de désintéressement.

Toute tentative pour réduire le luxe de la mise en scène et les exigences des interprètes est également à encourager. Ici, les habitudes du public sont à refaire, et je crains fort que le public moyen, avec son goût de grosse magnificence, ne se montre pas très docile. A moins qu'on ne réussît à créer le snobisme de la simplicité. Mais que durerait un tel snobisme?

Bref, si les conditions sociologiques actuelles du théâtre sont très défavorables, je ne suis pas d'avis, pourtant, qu'il

faille renoncer à tout effort. Il y aurait même divers autres moyens d'action à envisager. Des tentatives comme celles de Jacques Copeau en France sont de nature à donner confiance et fournissent de riches suggestions. Mais le jeune écrivain qui, se sentant animé du génie dramatique, entreprendrait son œuvre sans avoir vu clairement ces difficultés, serait un naïf.

§

Si les conditions « externes » du théâtre se sont régulièrement aggravées depuis un siècle, il semble que les lois internes de cet art aient, de leur côté, subi une occultation progressive.

Mais tandis que la plupart des bons esprits aperçoivent aisément l'aggravation des conditions externes, très peu de gens se forment une idée exacte du second phénomène, qui qui est encore le plus important des deux.

Comme nous l'avons vu, la structure actuelle de la société assure un monopole presque exclusif aux auteurs qui travaillent pour le public que nous avons appelé « grand public moyen ». Toutes les pièces qui sont ainsi fabriquées se ressemblent étroitement quant au sujet, quant au ton, quant aux procédés.

Cependant, il subsiste, au moins en Europe, une littérature dramatique assez abondante, qui émane de poètes estimés ou vénérés. Beaucoup de ces œuvres n'ont jamais été réalisées scéniquement et se contentent d'atteindre par le livre un public très restreint. Quelques-unes ont été représentées par des moyens, sur des scènes et devant des auditoires d'exception. Il en est très peu qui aient affronté les conditions normales du théâtre. Cette littérature est pleinement comparable aux tragédies du temps de l'Empire Romain ; et ces séances aux *recitationes* où brillait Pline le Jeune.

Les hommes de goût s'accordent à déplorer que les auteurs de la première catégorie exercent une hégémonie si mal justifiée ; mais ils reconnaissent volontiers que les œuvres de la seconde ne les satisfont en général qu'incomplètement.

Toute la production actuelle pécherait donc d'une manière ou de l'autre.

Les pièces « littéraires » se recommandent souvent, admet-on, par la noblesse de l'inspiration et l'élévation du style ;

mais ou bien elles font fi trop légèrement des conventions scéniques, ou elles manquent de vie et de réalité, elles n'ont ni vigueur d'action ni vraisemblance psychologique; ou encore elles constituent plutôt des poèmes dialogués que des drames proprement dits.

Les pièces des auteurs à succès passent pour être faites habilement, pour exploiter, jusqu'à la rouerie, toutes les ressources du métier dramatique. Mais elles sont vulgaires de sentiment et de ton ; conventionnelles de psychologie ; elles ne s'adressent qu'aux régions inférieures de notre esprit; elles ne se rattachent en aucune façon à ces hauts témoignages de l'âme moderne que sont les livres des quelques grands poètes et romanciers contemporains.

Je crois qu'on pourrait résumer assez bien une opinion très répandue chez les critiques, en disant : « Le théâtre littéraire est souvent de la bonne littérature, mais n'est presque jamais du théâtre ; c'est-à-dire, méconnaît les lois internes de cet art. Par contre, le théâtre en vogue connaît et applique ces lois internes, il donne des pièces bien *construites*, mais en général vides de contenu, ou déshonorées par un contenu vil. »

Je ne prétends pas que cette opinion soit fausse en tous points. Mais, à mon sens, elle suppose une sérieuse erreur de principe.

Nous vivons sur une idée des « lois du théâtre » qui nous paraît à la fois sûre et ancienne, et qui n'est, en réalité, que le résultat d'une longue décadence.

Non point que je veuille insinuer qu'il n'y ait point des « lois du théâtre », qu'il y ait seulement des conventions périssables, et que le véritable artiste doive s'abandonner à une sorte d'« impressionnisme ».

Au contraire, j'estime que les auteurs des pièces « littéraires » ont méconnu, en fait, les lois internes du théâtre, et prouvé par leur exemple la faiblesse de l'impressionnisme dramatique.

Mais je trouve que nous décernons aux « auteurs à succès », à ceux que nous appelons, en France, les « auteurs du boulevard », un éloge très immérité, en leur attribuant la connaissance et la pratique de ces lois internes.

Il s'est produit en cette matière la même perversion d'idées qu'en peinture, par exemple. La peinture des derniers siècles

a laissé se perdre peu à peu les secrets de construction plastique que possédaient les grands peintres de la Renaissance ; et une double aberration s'est développée : d'un côté, un enseignement officiel, creux et ignorant, a mis en cours de prétendues « lois de la peinture », un art prétendu de la composition, qui ne sont qu'un ensemble d'artifices ; de l'autre, la peinture indépendante, représentée par des hommes de génie, a essayé de suppléer, par l'inspiration, à une technique qui lui manquait, et il en est résulté un art de plus en plus chatoyant, mais de moins en moins solide, dont le dernier terme est l'impressionnisme. L'effort des meilleurs peintres nouveaux a précisément pour premier objet de retrouver les *lois de la construction*.

Il en va de même pour l'art du drame. Les secrets de la construction se sont perdus. Mais les fournisseurs du grand public ont créé, à leur usage, un ensemble de recettes, de procédés, un prétendu art du théâtre, que nous avons la faiblesse de prendre pour les lois mêmes de la construction dramatique. Maints critiques ont favorisé cette confusion, et parmi les plus autorisés. Tout en faisant des réserves sur la portée, la valeur littéraire ou psychologique des pièces en vogue, ils se sont complu à y découvrir « un prestigieux métier théâtral ».

D'autre part, les auteurs de pièces « littéraires » ont manifesté une répugnance louable pour les « trucs » et le « métier prestigieux » dont ils sentaient la vanité. Mais ils n'ont pu que se livrer aux hasards de l'instinct, ou encore introduire malencontreusement dans le drame les lois propres à la composition lyrique.

§

Voyons d'abord en quoi les procédés du théâtre en vogue ne sont pas les lois du théâtre.

J'indiquerai l'essentiel de la chose en disant que les lois internes du théâtre sont ce qui donne au drame une organisation, une vie autonome, un équilibre et un mouvement spécifiques, en un mot, ce sont des lois *animatrices* ; tandis que les procédés en question sont destinés à obtenir ce que j'appellerai « la participation maxima du public à la pièce ».

Ces procédés sont d'ailleurs intéressants en eux-mêmes et mériteraient une étude particulière. Ils varient avec le public envisagé, et d'une génération à la suivante. Les œuvres conçues

dans cet esprit ne sont entièrement *efficaces* que dans une portion assez restreinte du temps, et parfois même de l'espace. Elles auront un vif succès à leur apparition ; dix ans plus tard, elles ont cessé d'être jouables. Il en résulte aussi qu'elles ne supportent guère la lecture. Sans contact avec leur auditoire, elles n'ont plus qu'une vie précaire et défaillante.

Bien que cette technique spéciale soit contrainte d'évoluer assez rapidement, elle n'en constitue pas moins une sorte de tradition, qu'il serait possible de jalonner depuis le milieu du XVIIIe siècle environ jusqu'à nos jours. Elle repose sur une connaissance empirique, inconsciente souvent, de la psychologie du groupe-auditoire. Tous les effets sont calculés pour que le groupe ait l'illusion de participer pleinement à l'action dramatique ; l'action dramatique s'installe dans le groupe comme une personnalité seconde artificiellement provoquée. Cette sorte de participation ou de substitution se manifeste avec naïveté dans certains auditoires populaires, où il s'en faut de peu que les spectateurs n'envahissent la scène aux endroits pathétiques.

Il y a beaucoup de parenté entre la tendance du drame au maximum d'illusionnisme, et l'effort continu vers la perfection du trompe-l'œil qui se révèle dans la peinture moderne depuis l'abandon des grandes doctrines. Chez les peintres, la perspective, le dessin, la couleur, le clair-obscur ont été mis, tour à tour ou simultanément, au service de cette tendance. Les moyens ont été différents chez les auteurs dramatiques ; mais on peut dire que les intentions furent analogues.

Et sans doute, je n'oublie pas qu'un certain illusionnisme a toujours eu place au théâtre, et que la participation du public à la pièce a des origines qui se confondent avec celles mêmes de la tragédie. Les « auteurs du boulevard » n'ont rien inventé, pas plus que les peintres académiques. Mais les uns comme les autres ont développé jusqu'à l'hypertrophie les éléments inférieurs de leur art, tandis qu'ils en laissaient s'étioler les éléments nobles. On a fait du trompe-l'œil en peinture à toutes les époques et dès l'antiquité ; il y a toujours eu des gens pour estimer que le tableau idéal est celui « où l'on a envie d'entrer ». Mais une si piètre formule ne rend compte que faiblement de l'œuvre d'un Raphaël.

Les poètes qui ont voulu réagir contre le théâtre en vogue

n'avaient donc point tort de refuser l'obédience aux prétendues « lois du théâtre ». Mais en général ils n'ont rendu à l'art qu'un service négatif, faute d'avoir retrouvé les lois véritables.

Ces lois, je n'ai pas la prétention d'en présenter la doctrine. D'abord, elle exigerait des développements que je ne puis tenter ici. Je pense même que, comme toutes les grandes traditions d'art, une telle doctrine ne pourrait se reconstituer pleinement et se transmettre que par l'enseignement d'un maître et le « travail de l'atelier ». Tant que nos différents arts seront en proie à l'individualisme actuel, tant que l'artiste restera ce qu'il est aujourd'hui : ou un autodidacte, ou l'élève ennuyé d'un enseignement décrépit, tant qu'il n'y aura pas des « écoles » dignes de ce nom, la sérénité technique, qui est le signe des époques glorieuses, n'arrivera pas à s'établir.

§

Les lois internes du drame, disions-nous, sont des lois *animatrices*. Elles règlent sa structure et rythment sa vie. Elles ne créent aucune dépendance entre l'œuvre et un public particulier. Par elles, l'œuvre se suffit. Non que le drame perde le moins du monde sa destination d'être joué. Mais en face du public, le drame se dresse comme un être autonome ; au lieu que, pour l' « auteur du boulevard », le public possède seul l'existence, le drame ne servant qu'à procurer un « état second » au public.

Le drame doit être conçu comme étant lui-même la vie indépendante d'un groupe. L'ensemble des personnages constitue une personne, et c'est à la vie, aux mouvements, à l'aventure de cette personne que nous venons assister. Tout personnage qui ne fait pas corps avec le groupe, qui s'en détache, est un épisode inutile, une fioriture à supprimer. On pourrait concevoir un type de drame très simple, où le groupe serait constamment présent par tous ses membres, autrement dit qui ne comporterait qu'une seule scène. Mais, en général, le drame comporte un assez grand nombre de scènes. Chaque scène est alors la vie, l'évolution d'un groupe secondaire, fragment, aspect, fonction du groupe total. Chaque acte est une filiation de scènes, une lignée de groupes. L'agencement des scènes et des actes dans le drame, la genèse et l'évolution des groupes secondaires au sein du groupe total, la forme de chaque courbe, et la façon dont elle se compose dans la courbe

d'ensemble, rien de tout cela ne doit être abandonné au hasard, ni même au seul caprice de l'inspiration. C'est là où il convient de parler de « lois du théâtre ». De telles lois ont pour vertu d'organiser le drame comme un être vivant comparable aux foules qui se meuvent dans le monde. La préoccupation de l'auditoire lui-même en est absente.

C'est de ce point de vue qu'on découvre la relation la plus haute entre le drame et la réalité sociale, relation qu'on a souvent essayé de définir, mais dont on a dégradé le caractère. Le drame se réfère à la réalité sociale en ce qu'il est une stylisation de la vie des groupes; et les lois qui président à la construction du drame ne peuvent pas être sans parenté avec les lois naturelles des groupes. D'une manière analogue, les lois de la peinture « construite » sont dans une étroite relation avec les lois de l'espace objectif.

Ces principes sont essentiels à toute grande dramaturgie, antique ou moderne. Dès l'origine, le drame a été une projection du mystère unanime sur le plan idéal de l'art; et les règles qu'il reconnaît ont été commandées par cette fonction. Mais il est vrai aussi qu'il s'est perverti de très bonne heure. Ce serait une étude captivante que de rechercher les premiers signes et de suivre le développement de la double aberration que nous avons indiquée. Nous saisirions comment peu à peu le drame a cessé d'être la fiction d'une vie autonome de groupe pour devenir l'instrument de suggestion d'un auditoire, comment en somme on l'a asservi et avili. Nous verrions d'autre part des poètes incliner le drame vers la représentation lyrique des individus. Car c'est là l'erreur essentielle du théâtre dit « littéraire ». Les secrets de la construction dramatique ne peuvent que lui échapper, puisqu'il a perdu le sens du drame. Tout au plus retrouvera-t-il les habitudes, les lois de composition qui sont propres à l'expression de l'individu, c'est-à-dire les lois du poème lyrique. Mais il est rare qu'il se décide aussi nettement. Et il aboutit d'ordinaire au déséquilibre et à la monstruosité.

§

En résumé, les conditions internes du théâtre comportent la possession d'une ferme doctrine, et le dessein d'écarter les procédés inférieurs ou les erreurs séduisantes. Il y a toute une technique à réédifier, et les prétendus habiles n'y entendent rien.

Les conditions externes sont loin d'être excellentes. Peut-être parviendra-t-on à les modifier.

En tout cas, il importe au plus haut point de ne pas confondre les deux tâches. Une connaissance subtile du public est nécessaire au directeur de théâtre ; c'est lui qui assume le travail d'adaptation mutuelle entre le milieu social et l'entreprise. Le poète ignore le public particulier qui entrera en contact avec son œuvre, et n'a rien à faire d'une technique pour laquelle l'œuvre est d'abord un *état de conscience* du public.

Mais si l'auteur n'a point à se préoccuper des conditions externes, au moins pendant qu'il écrit son œuvre, il est indispensable que le directeur prenne quelque idée des conditions internes de l'art. Il faut qu'il se pénètre de ce qu'elles ont d'essentiel. En particulier, la formation et la conduite d'une troupe ne se feront pas du tout dans le même esprit, selon que le directeur croira, ou non, à la valeur de la technique courante. Et il n'est pas jusqu'à l'art du décor et de la mise en scène qui ne soit susceptible de se modifier profondément, le jour où les lois de la construction dramatique cesseraient d'être méconnues.

JULES ROMAINS.

ESSAI SUR LE RÈGNE DU CŒUR

La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction, mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.

PASCAL.

I

Il est venu, le temps d'affliction!

Quelle que puisse être l'issue de la guerre, elle marque et marquera une période de profond désespoir pour l'humanité. Si grand que soit l'orgueil de la victoire, si généreuse que se montre celle-ci, sous quelque jour qu'on nous en présente les conséquences lointaines, nous n'en vivons pas moins dans une époque flétrie, sur une terre dévastée pour longtemps, au sein d'une société décimée, ruinée, accablée de ses blessures.

Entre tous nos sujets de déceptions, s'il en est un qui nous demeure pénible, c'est l'espèce de faillite dont voici convaincue notre civilisation.

Jamais, plus qu'au début du XXe siècle, l'homme ne fut fier des découvertes réalisées dans le domaine de ce que Pascal appelait « les sciences extérieures ».

Il faut reconnaître qu'il y avait quelque excuse à cette ivresse, à cet égarement. Dans sa lutte contre la matière, l'humanité a connu des succès si hardis, si déconcertants et, surtout, si répétés qu'elle a pu perdre la juste notion de l'adversaire et oublier que sa principale ennemie était elle-même.

Les événements ont su le lui rappeler avec éclat. Depuis

quelques années, elle exprime sa déconvenue par des millions de bouches naïves. Elle se demande avec angoisse comment « un siècle aussi avancé dans la civilisation » a pu engendrer cette démoralisante catastrophe. Elle regarde avec stupeur se retourner contre elle toutes ces inventions qu'on lui disait faites pour son bien. Car, presque aucune n'y a manqué. Celles qui semblaient les meilleures dans le sens moral ont contribué, en quelque mesure, au désastre. Seule la crainte de généralisations peu maîtrisables a empêché certains belligérants de contracter alliance avec les agents de l'épidémie et d'avilir ainsi les plus nobles d'entre les acquisitions scientifiques.

Un doute a grandi dans toutes les âmes : qu'est donc cette civilisation dont nous tirons tant d'orgueil et que nous prétendons imposer aux peuples des autres continents? Qu'est-elle donc pour s'être soudain révélée si cruelle, si dangereuse, aussi dépourvue d'âme que ses machines?

Les yeux s'ouvrent et les consciences s'illuminent : jamais la barbarie n'avait atteint, dans la brutalité et la destruction, des résultats aussi monstrueux que ceux dont notre civilisation industrielle et scientifique est désormais capable. Ne serait-elle donc qu'une forme à peine travestie de la barbarie ?

Ce qui incline à le croire, c'est que les peuples qui avaient consacré aux dieux de l'usine et du laboratoire le culte le plus fervent et le plus vaniteux se sont montrés, dans cette guerre, de beaucoup les plus cruels, les plus fertiles en inventions inhumaines et déshonorantes.

M. Bergson a dit, de l'intelligence, qu'elle est « caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie », on pourrait ajouter : et par une incompréhension complète du bonheur qui est le but de la vie.

Avec son cortège d'inventions ingénieuses et de complications savantes, l'intelligence fait figure d'irresponsable ou de criminelle dans le grand désordre du monde. Elle paraît non seulement incapable de donner le bonheur aux hommes, mais encore fort propre à les égarer, à les corrompre, à servir leurs querelles. Elle a su armer les conflits; elle n'a pu ni les conjurer ni les résoudre.

La civilisation scientifique et industrielle, basée sur l'intelligence, est condamnée. Elle a, depuis de longues années, acca-

paré et affolé toutes les énergies humaines. Son règne aboutit à un immense échec.

II

C'est vers les ressources du cœur que se tourne notre espoir. Trahis par cette intelligence savante dont les œuvres formidables ont parfois le visage même de la bêtise, nous aspirons au règne du cœur ; tous nos désirs vont vers une civilisation morale, seule capable de nous exalter, de nous assouvir, de nous protéger, d'assurer l'épanouissement réel de notre race.

C'est par des artifices dialectiques qu'on a pu rendre l'idée de progrès solidaire du développement des sciences mécaniques, chimiques ou biologiques. Le vrai progrès n'intéresse que l'âme, il demeure indépendant des expédients et des pratiques de la science. Celle-ci triomphe alors que le juste progrès, c'est-à-dire l'acheminement de l'humanité vers le bonheur, semble interrompu pour longtemps et contrarié jusque dans ses tendances profondes.

On ne manquera pas de nous dire que la guerre doit précisément marquer l'avènement d'un monde nouveau, qu'elle achète dans le sang et la flamme l'élévation morale nécessaire à une paix féconde et définitive. Nous ne pouvons pas partager cet optimisme d'éloquence officielle. Ce n'est pas la pratique des besognes meurtrières qui ouvre aux hommes le chemin de la justice et qui les convertit aux bonnes mœurs. Il va falloir que l'humanité se déshabitue du crime et ce n'est pas l'intelligence armée qui fera cette merveille. L'œuvre pacificatrice de la guerre demeurera précaire si tout ce qu'il y a de sain et de généreux dans l'humanité ne travaille pas à détrôner cette civilisation scientifique qui abuse encore la société, après l'avoir réduite à merci.

Je tiens pour négligeable l'objection des stoïciens qui diraient que de tels malheurs ne dépendent pas de nous et qu'il nous faut obstinément chercher notre bonheur à travers eux, isoler notre bonheur de la fange environnante. Non! De tels malheurs dépendent de nous. Malgré sa dédaigneuse noblesse, la résignation stoïcienne ressemble trop encore, ici, à l'égoïsme.

La civilisation morale a pu, quand l'heure en fut venue, susciter et propager le christianisme ; elle ne laissera pas la race

humaine à l'abandon dans la désespérante misère contemporaine.

III

Les naturalistes et les sociologues ont contribué à répandre cette notion que le progrès moral était fonction de la complexité anatomique pour les individus, et de la complication des mœurs, des institutions et des industries pour les sociétés. C'est en ce sens qu'ils ont entrepris la classification des espèces et ordonné les diverses hiérarchies humaines.

C'est là une vue purement extérieure des choses: elle est incontrôlable en ce qui concerne la pensée individuelle, elle est controuvée pour ce qui est des collectivités : la guerre en demeure une réfutation sanglante.

Si nous entendons par progrès moral celui qui intéresse les conditions du bonheur, rien ne nous permet de préjuger de avantages réalisés dans cette direction par les organismes végétaux ou animaux qui ne nous ont pas choisis pour confidents. Le spectacle des mœurs n'est pas un criterium ; en admettant toutefois que nous devions y rechercher des témoignages, ceux-ci semblent bien faits pour déconcerter toute théorie.

Des animaux dont la structure anatomique est fort proche de la nôtre, pour ne pas dire tout à fait analogue à la nôtre, comme les bovidés, donnent des preuves d'une activité morale insignifiante au prix du génie réel qu'attestent l'abeille et tant d'autres insectes dont le système nerveux est cependant rudimentaire en regard de ce qu'il est chez les mammifères.

Certains animaux marins, les anatifes, ont subi une régression anatomique du fait de leur existence sédentaire. On sait que la larve mobile des anatifes possède des organes plus compliqués que ceux de l'animal adulte et fixé. A conclure de là que cette régression anatomique est un avilissement de l'espèce, c'est beaucoup s'aventurer, et c'est accorder au mouvement une signification morale discutable.

Il existe des espèces végétales, particulièrement chez les conifères ou les fougères, qui, depuis des milliers de siècles, semblent s'être tenues à un statut anatomique et fonctionnel à peu près stable. Ces espèces n'en sont pas moins très répandues, très vivaces, très accommodantes. Elles offrent le tableau

extérieur du bonheur et de la prospérité. D'autre part, rien ne nous permet d'affirmer que certaines espèces, comme les orchidées, qui ont subi une évolution délirante et qui aboutissent à des formes anatomiques extrêmement compliquées, aient réalisé un véritable progrès, c'est-à-dire aient amélioré ce qu'on peut appeler leur destinée morale. Nous les voyons désormais soumises à d'innombrables servitudes extérieures. Leur reproduction même est à la merci d'interventions étrangères et se trouve hérissée de périls. Un raisonnement séduisant, encore qu'entaché d'anthropomorphisme, nous inclinerait à croire que de telles espèces, enivrées de leurs soucis matériels, doivent avoir une existence philosophique moins libre et moins sereine.

La complexité organique de l'individu, qui correspond si étroitement à la complication politique, économique et scientifique des sociétés, n'augmente ni les possibilités de l'être, ni son aire d'activité, ni ses espérances.

Certains poissons, les pleuronectes, ont cherché leur salut dans une évolution très audacieuse et très avancée qui aboutit à un déplacement de leurs yeux, de leur bouche, à une perturbation profonde de leur symétrie primitive. A les contempler, on a l'impression que cette évolution les a jetés dans une impasse, dans un cul-de-sac d'où il leur devient difficile de s'échapper pour une évolution nouvelle ; on a l'impression que toute cette ruse biologique restreint considérablement le destin de ces espèces.

D'ailleurs, et les naturalistes le savent fort bien, les espèces très différenciées, pour employer l'expression consacrée, sont en quelque sorte des espèces vieillies, emprisonnées dans leur tradition propre et sur lesquelles on ne saurait guère compter pour une adaptation nouvelle, pour une réforme profonde des organes et des habitudes.

IV

Cette digression, trop longue au gré de notre inquiétude, mais trop succincte au prix des faits qu'elle engage, soulève plusieurs critiques.

On pourrait objecter, tout d'abord, que l'évolution est une chose que les espèces subissent et qu'elles ne sauraient influencer elles-mêmes. A ce compte, l'humanité se trouve entraînée

dans une aventure contre laquelle il est puéril et présomptueux de se débattre.

Cette attitude comporte une soumission, un fatalisme que désavouent et notre sens de l'expérience et notre goût de la perfection. Nous sommes aptes à interpréter certaines leçons, à en tirer un enseignement. Nous l'avons montré dans un grand nombre de conjonctures et nous éprouvons quelque répugnance à penser que nous ne saurions mettre à profit la plus majestueuse leçon qui fut jamais donnée aux hommes.

D'autres part, certains esprits estimeront que l'humanité est, précisément, trop vieillie, trop évoluée pour qu'elle soit encore capable de renoncer en quoi que ce soit à ses traditions intellectuelles invétérées, à ses acquis scientifiques et aux mœurs qui en découlent.

Si cette conception du monde n'apparaissait comme frappée de lassitude et de scepticisme, elle nous laisserait en présence d'une désespérante alternative : ou l'acceptation d'une vie effrénée, livrée à toutes les folies, exposée à toutes les rechutes dans le crime, ou la recherche solitaire d'un oubli préalable à la mort.

Mais les peuples qui ont lutté si âprement pour leurs intérêts matériels demeureront-ils désarmés en face d'un péril moral qui intéresse le destin même de la race, n'entreprendront-ils rien de vraiment efficace en faveur de la postérité ?

Tel est le souci qui hante actuellement les âmes généreuses.

Les tractations politiques qui marqueront la fin de cette guerre doivent demeurer sans intérêt véritable si les esprits qui assument la direction occulte des peuples ne travaillent pas, dès maintenant et dans l'avenir, à modifier le sens des idées de progrès et de civilisation.

On ne peut pas croire que l'humanité soit enfoncée si avant dans ses convictions et ses coutumes intellectuelles qu'elle demeure désormais incapable de revirement et de réforme.

Le monde humain a déjà traversé des crises considérables ; il a déjà, plusieurs fois, dû remanier l'idée qu'il s'était faite de la culture et de la civilisation. C'est toujours sur des ruines qu'il a médité les conditions d'une vie nouvelle. Si vraiment les ruines appellent la révolution des mœurs, avouons que le cœur de l'homme n'a jamais été sollicité plus impérieusement qu'aujourd'hui.

Il ne s'agit d'ailleurs pas de renoncer à des habitudes qui font partie intégrante de notre économie vitale. Il serait chimérique d'envisager la régénération d'une société privée, par exemple, des moyens de relation qu'elle s'est procurés depuis un siècle et qu'elle ne pourrait plus guère abandonner sans suicide. Mais il convient de considérer combien grande et dangereuse est l'emprise des faux besoins que nous crée l'étude des « sciences extérieures » et de ne plus asservir aveuglément notre activité idéale à notre ingéniosité matérielle.

Il existe, dans notre nature, d'ardentes facultés qu'on ne peut condamner sans appel et qui se manifesteront envers et contre toute discipline.

La passion des sciences est si vive qu'on a vu des hommes épris de paix, d'amour et d'humanité, se consacrer, comme malgré eux, sous le couvert de sophismes sommaires, à des travaux dont les résultats pouvaient contribuer gravement au malheur ou à l'avilissement de la société.

Que ne peut-on gagner toutes les facultés de l'esprit à la seule cause du bonheur!

Du moins, et dès maintenant, cessons de considérer que le développement monstrueux de la science industrielle représente la civilisation; sinon, retirons à ce mot tout sens moral et cherchons-en un autre pour les besoins de notre idéal.

Cessons d'humilier la culture morale, seul gage de paix et de bonheur, devant le génie irresponsable et insoumis qui hante les laboratoires. La civilisation scientifique, dirons-nous pour lui conserver momentanément ce nom, nous a prodigué tant d'amertume que nous ne pouvons plus l'abandonner à sa dévorante activité sans contrôle. Il faut l'utiliser comme une servante et non plus l'adorer comme une déesse.

V

Il faudra reviser toutes nos valeurs, toutes nos définitions, tout notre vocabulaire.

Tous les esprits fervents devront se mettre à la besogne, et leur tâche sera d'autant plus lourde qu'ils seront assurés d'un rayonnement plus étendu.

Il faudra s'efforcer d'apprendre aux hommes étonnés que le bonheur ne consiste point à parcourir cent kilomètres en une heure, à s'élever dans l'atmosphère sur une machine, ou à

converser par-dessus les océans, mais bien, surtout, à être riche d'une belle pensée, content de son travail, honoré d'affections ardentes.

Il faudra restaurer le culte des arts, qui contribuent à l'épuration de l'âme, qui sont consolants « au temps d'affliction » et demeurent, par nature, incapables de servir à des fins ignobles.

Il faudra employer nos forces à déplacer le sens des mots « richesse », « possession », « autorité », à montrer que ce sont là « choses de l'âme » et que l'acception matérielle de ces termes correspond à des réalités perfides ou dérisoires.

Il faudra, de même, transformer les notions de bienfaisance et d'ambition, ouvrir une nouvelle carrière à ces vertus, leur créer de nouveaux buts et de nouvelles satisfactions.

Ceux qui considèrent un tel programme avec ironie ou scepticisme ont grand tort : sa réalisation peut paraître illusoire, elle deviendra sans doute nécessaire. Les biens matériels mis à la disposition de l'humanité vont se trouver considérablement réduits, et par la destruction dont ils ont été l'objet, et par l'arrêt prolongé de leur production.

Leur rareté et leur enchérissement seront la source de conflits graves et peu solubles que de nouvelles effusions de sang ne feront qu'envenimer.

L'humanité peut jeter à cet avenir redoutable un défi plein de grandeur. Elle peut, sous l'influence de ses maîtres spirituels, chercher son bonheur dans une transformation sage et passionnée de ses goûts.

Nous ne l'inclinons pas à la résignation, mais à la conquête des vraies richesses, celles qui assurent la possession morale du monde.

VI

Les économistes, dont la guerre a mis si souvent la science à l'épreuve, travaillent à définir quelles seront les conditions de la vie dans la période qui va suivre la guerre mondiale. Leurs estimations laissent peu de place à l'espoir d'une existence agréable et aisée ; elles font peser sur l'ensemble des hommes, vainqueurs et vaincus, la menace d'un labeur acharné, aux récompenses modestes ou misérables.

Ces recherches savantes, ajoutées aux conclusions paral-

lèles du sens commun, ne semblent pas décourager la race laborieuse des hommes. On lui a dit : il faudra travailler, et, dès maintenant qu'elle lutte encore contre cent farouches périls, elle se prépare, en pensée, à gagner chèrement sa vie, si la guerre veut bien ne l'en point priver.

Le monstre industriel moderne pose ses conditions par avance. On sait déjà que la concurrence sera sans pitié ; on sait aussi que toute jouissance sera mise à l'enchère. Les individus, à l'aspect de cet avenir, s'exhortent mutuellement à l'opiniâtreté. Le monde s'apprête à reprendre, avec obstination, la vieille vie qui lui a ménagé tant d'épreuves ; personne encore ne parle d'une vie nouvelle.

Il y aura tant de voix pour préconiser les résolutions désespérantes, tant d'ouvrages seront écrits pour engager les hommes à persévérer dans leur ancienne méprise, qu'une voix timide peut bien s'élever pour protester contre la consommation de l'erreur.

Un homme que j'aime et que j'estime entre tous me disait naguère : « Quand la paix sera signée, quand je serai de retour à mon foyer, il me faudra renoncer à toutes mes distractions d'autrefois si je veux travailler assez pour retrouver une situation égale à celle que j'ai eue. »

Croyez-le, ô mon ami qui m'avez dit cette parole, j'aime trop le travail pour blâmer votre décision ; mais je ne songeais qu'à votre bonheur, et c'est de votre situation que vous m'avez entretenu. Etes-vous sûr qu'il y ait une relation majeure entre ces deux mots et ces deux idées ? Q'espérez-vous donc de l'avenir, si vous n'y faites pas la part de l'âme ?

Quel dédommagement sera réservé à notre passion actuelle, si nous restaurons tous nos préjugés, si nous retournons à notre vomissement ?

La vieille civilisation paraît jugée. Pour rompre avec elle, il faut d'abord chercher, individuellement, notre satisfaction en dehors de l'argent, notre bonheur en dehors des tourbillons de la jouissance. Il faut nous soustraire délibérément à la tyrannie du luxe.

Voici que les événements mêmes nous contraignent à trouver notre vraie voie. Faut-il demeurer aveugles et nous obstiner dans les sentier du bagne ? Nous avons méconnu les meilleures sources d'intérêt, de joie et de richesse; les méprise-

rons-nous alors qu'elles demeurent la seule fraîcheur fidèle dans l'aridité des temps ? Allons-nous encore négliger notre âme pour rechercher une fausse fortune qui ne peut que nous trahir? Allons-nous disputer à quelques brutes exaspérées des biens dont nous savons qu'ils sont instables et décevants ?

Non ! Non! Que ce soit l'enseignement et le seul bénéfice de cette guerre : qu'elle nous ait détrompés sur nous-mêmes et sur nos buts ! Ne mettons pas notre courage à opter pour une discipline féroce et dénuée d'idéal. Récusons une fois pour toute notre intelligence calculatrice et démoralisante. Organisons, dans la paix revenue, le règne du cœur.

VII

Le souci du bonheur ne saurait se désintéresser des conditions de la vie matérielle. A coup sûr, le bien-être, le confort disposent à une vue heureuse des choses. Mais remplaceront-ils jamais ce qu'un poète appelait « le cœur content »?

Les peuples anglo-américains, si ouverts cependant à toutes les révolutions morales et religieuses, se sont appliqués à dévier de son sens primitif le simple bien-être jusqu'à l'identifier avec le luxe confortable. C'est une façon de donner un aspect moral à la jouissance, de transiger trop honnêtement avec les corruptions de l'argent.

Les exigences de ce genre de vie ont beaucoup contribué à engager ces peuples dans une frénétique tempête d'affaires qui use l'homme et tend à l'égarer. L'anonyme, non encore désavoué, qui a rédigé les lettres d'un vieil Américain à un Français, dit aux gens de mon pays : « Vos plus belles villas et vos meilleurs hôtels étaient souvent occupés par des étrangers, tandis que vos nationaux devaient se contenter de petits trous pas chers. N'est-ce pas absurde? » Peut-être, ô vieil Américain, mais cette absurdité me tient au cœur. Que le dieu des voyages détourne toujours ma route des lieux gâtés où s'élèvent ces constructions, où se vit cette existence que vous jugez enviables. Pour consacrer notre amitié, il nous faudra traiter sur la valeur des mots : ce que vous appelez bonheur ne me tente pas.

L'amour de la nature, le goût des joies simples et saines, si vantées par les philosophes de notre XVIIIe siècle, ont fait la

risée des écrivains contemporains. Un excès souriant a conduit, par réaction, dans un excès furieux et ignoble.

Les auteurs dramatiques et les romanciers de notre temps qui, par la qualité de leurs opinions ou par leur position politique, travaillent ostensiblement à une œuvre de moralisation et de religion ont trahi, dans la plupart de leurs ouvrages, un amour servile et mal dissimulé du luxe. Inutile de citer des noms, disons seulement qu'aucun des romans modernes de certains de nos auteurs ne manque de ces descriptions et de ces professions de foi qui expriment la concupiscence tremblante du mauvais pauvre pour des biens et des jouissances vers lesquels demeurent tendues toutes ses convoitises.

C'est en partie à l'influence de cette littérature que notre vieux monde a dû la ruée de toutes les classes humaines vers des plaisirs qui ne sont et ne seront jamais que des fantômes de bonheur.

Si l'esprit veut se consacrer à une œuvre vraiment réparatrice, vraiment pacificatrice, il faudra bien qu'il découvre d'autres objets à ses ouvrages.

VIII

Si les futures lois du travail ne ménagent pas un temps suffisant au culte et à l'épanouissement de l'âme, la lutte sera inévitable et sacrée.

Les organisateurs du monde moderne, qui se sont montrés impuissants à conjurer la guerre et qui n'ont pas pressenti la vanité de notre vieille civilisation, ne semblent pas encore entrevoir l'urgence de certaines modifications décisives dans l'éducation morale des peuples.

Ils en demeurent à nous entretenir des efforts surhumains qu'il nous faudrait assumer pour réparer leurs fautes.

Personne ne recule devant ces efforts. La société est lasse du crime, mais non pas des besognes pacifiques. Chacun s'apprête, avec une joyeuse énergie, à reprendre son poste et son outil.

Mais il dépend de nous tous d'atténuer la gravité des querelles économiques en travaillant à transformer la conception courante du bonheur.

Les possesseurs des biens matériels donnent, en général, depuis des siècles, à ceux qu'ils emploient et qu'ils dirigent,

un exemple scandaleux et si bassement immoral qu'ils sont eux-mêmes les principaux facteurs des assauts qu'il leur faut subir désormais.

Dans l'engrenage industriel moderne, le travail a perdu une grande partie de ses attachantes vertus : toutes les méthodes en vigueur contribuent à diminuer la part de l'âme et du cœur, et l'artisan, emprisonné dans une fonction presque mécanique, n'attend plus de sa besogne les satisfactions personnelles qu'il en obtenait jadis ; comme l'a dit un poète : « son travail vide est un destin qu'il combat ».

Certaines méthodes américaines ont spéculé sur un sophisme adroit ; elles aggravent l'automatisme sous le prétexte d'abréger ainsi la durée du travail. Ce n'est point une heureuse trouvaille que d'écourter le temps du labeur en le vidant de toute joie et de tout intérêt professionnels. Il vaut encore mieux s'appliquer avec goût à une œuvre longue que d'expédier une courte tâche avec répugnance.

La spécialisation forcée, rendue nécessaire par l'étendue même de l'activité scientifiqu et industrielle, reste une chose périlleuse, surtout chez un vieux peuple d'encyclopédistes comme le nôtre.

Quoi qu'il en soit, les peuples acceptent de se livrer à la discrétion du monde moderne. Que le monstre leur laisse des miettes de liberté assez honorables pour qu'ils puissent songer au culte de l'âme. Les hommes de bonne volonté ne manqueront point qui voudront se dévouer à orienter cette liberté, à transformer le sens et les exigences de la joie, à propager une culture qui, contrairement aux anciennes erreurs, fera plus volontiers cas de l'éducation que de l'instruction, s'adressera plus souvent au cœur qu'à la désastreuse raison.

IX

La France a souffert, souffre et souffrira de la guerre plus profondément que tous les autres pays du monde. Elle est, à la fois, l'autel et l'holocauste. Elle est sacrifiée dans la substance de ses hommes, de ses villes, de son sol. C'est au cœur de ses belles campagnes que gronde et tournoie l'ouragan dévastateur.

Dans le fond de mon âme, je souhaite qu'à cause de ce grand deuil, ce soit la France qui donne le signal de la rédemption.

Je souhaite que le règne du cœur commence là même où la vieille civilisation laisse d'impérissables traces de sa meurtrière sottise.

Les ressources du peuple français en persévérance, en confiance, en bonté, en subtile finesse, sont si grandes qu'on a l'impression qu'un mot suffirait pour rallier et orienter tous les cœurs. On a l'impression qu'au seul mot de « civilisation morale », mille et mille nobles têtes vont approuver, des milliers de mains vont se tendre et se chercher.

Les gens qui ont des vues obstinées sur le sens politique des guerres, sur la nature éminemment économique du péril couru par l'humanité et sur l'efficacité de la civilisation industrielle et scientifique ne manqueront pas de proclamer que la France doit d'abord se remettre à la besogne furieuse et s'appliquer à dépasser dans cette voie les peuples qui l'y ont devancée.

Mais la France a toujours été le pays de l'initiation et de la révélation. Elle est la terre élue des révolutions spirituelles. Le baptême sanglant qu'elle reçoit encore lui donne la préséance dans la discussion de l'avenir.

Voulez-vous donc lui faire perdre le rang glorieux qu'elle tient, dans l'ordre moral, à la tête des nations, pour la mettre à la suite des peuples asservis par l'automatisme, pour en faire la féale d'une religion sociale et économique usée, jugée, révolue ?

Si le destin de notre pays est de faire entendre à l'humanité plongée dans l'affliction les paroles de paix, de consolation et d'amour, laissez-le remplir cette belle mission, laissez-le enseigner aux autres peuples les généreuses lois de la vraie possession du monde.

GEORGES DUHAMEL.

IN EXITU

—

Quand les peuples erraient
dans l'Europe en enfance,
Il n'y avait pas de nation
qui se nommât la France.
Il appartint à l'Occident
de naître le premier.

Sous le signe nouveau
de l'antique olivier,
Aux rivages où rit
la mer grecque et romaine,
Venait de s'éveiller
l'intelligence humaine,
Et les hommes aimaient,
en l'honneur de leurs dieux,
A tracer dans le ciel
des nombres merveilleux
Qu'ils écrivaient avec des fûts
de marbre pentélique.
Mais ils ne savaient,
ces beaux siècles attiques,
Ce que peuvent d'honneur
porter les reins gaulois
Ni de quel geste sûr
le Franc place un coup droit.

Au commencement
la lumière gauloise
Eclairait une berge déserte
entre la Marne et l'Oise.
Les roseaux, la forêt
cachaient le pli des eaux,
Ruban de ciel
dessinant un vaisseau,

Et gardaient pour le jour de Dieu,
pure de toute offense,
La forme sainte de la terre
où fut l'Ile de France.
Or il advint
qu'un peuple levé tôt
Vint s'y fixer pour trafiquer
la marchandise d'eau,
C'est à savoir le sel, la gomme
et les électuaires,
Tout ce qu'offre la source
ou reçoit l'estuaire,
Tout savoir que déverse
un réseau d'affluents,
Tout produit marinier
sur Seine fluctuant,
Les grumes du plus beau grain,
la pierre la plus belle,
Et surtout
les dernières nouvelles.
De là naquit
ce peuple indépendant
Et de là ce lieu fort
deux mille ans défendant,
Dans la connaissance de tout,
la ligne de soi-même,
Ile aux pensers hardis,
citadelle suprême,
Clarté, miroir du monde
et rose de l'esprit,
Province qui donna
son nom à la Patrie !

Entre la Marne et l'Oise
où le sol est de pierre,
Ce fut donc dans le choc
des rencontres guerrières
Que le Celte et le Franc
se connurent de près,
Ce fut sur la falaise
immortelle de craie

Et dès lors, le moderne
ayant aimé l'antique,
Fut promu dans le monde
un instinct magnifique,
Franchise qui tour à tour
pose un acte avec joie,
Ou cisèle la pierre,
ou varlope le bois,
Règle du bel ouvrage
et loi du cœur viril
Par où l'homme vit droit
et besogne en droit fil,
Franchise emportant
du même jet humain
L'allure de son âme
et l'œuvre de ses mains,
Tempérament d'or,
franchise où se consomme
L'unité du pays
dans l'unité de l'homme.

Quand aux Boches de Tolbiac
Clovis fit lâcher pied,
Quand le Martel vainquait
Abdérame à Poitiers,
Lorsque frappant
des coups de toutes parts
Charlemagne battit
Avars et Longobards
Et qu'il passa les monts,
douze pairs l'escortant,
Alors fut planté
le chêne d'Occident.
Quand Lazare Carnot
dépêchait aux frontières
Quatorze lieutenants
contre l'Europe entière,
La France en liberté
n'a pas perdu son nom :
Le chêne d'Occident
depuis mille ans tient bon.

Son front habite au ciel
la terre étant solide.

Ah! sonne au ciel des cieux,
Sonne ta grande cloche d'or,
dôme des Invalides.

La foule descend du Nord
en criant : « Les voilà ! »

L'air est empoisonné
par l'odeur d'Attila,
Les rats pullulent,
La France brûle !

Allons voir sur les ponts le soleil se coucher,
L'esprit est plus aigu quand la lumière est fine,
Septembre palpitant dans un azur léger
Donne au cœur héroïque une aisance divine,

Ne craignez pas,
habitants de Paris !

Par vous toute nation
sort de la barbarie.

L'Occident fut ici
plongé dans l'eau lustrale.

C'est vous qui bâtissez
la mère cathédrale,

Tout l'univers dispute
à l'Université,

Et votre parler clair,
de tout homme écouté,

Lorsque le parlent tour à tour
Chimène et Célimène,

Est le vase éternel
de la pensée humaine.

Ne craignez pas, vous habitez
la maison du bon Dieu :

Le monde, s'il avait pour maître
un docteur monstrueux,

Faute du sel français,
périrait d'indigence.

Vos murs sont le rempart
de toute intelligence.

La paix des temps
règne sur la Cité.
Vingt siècles sont révolus
dans ce grand soir d'été.
Le moment est si plein
qu'il paraît irréel :
Le poids est suspendu
dans le milieu du ciel !
On nous a laissés seuls :
nous sommes entre nous.
C'est l'heure pure et simple
où le drame se noue.
Pendant qu'à chaque instant
fonce l'envahisseur,
Ce grand maisonnement
sourit avec douceur.
Car le péril est jour chômé ;
Jean du Pavé sourit,
On ne lui ravit pas
sa liberté d'esprit.
Sa ville, sous le canon,
lui paraît toute neuve.
Plus de foule descendant
des faubourgs comme un fleuve,
On n'entend plus rouler
le tonnerre des rues,
Et la parole du passant,
dans les rumeurs décrues,
Comme à Rome la voix
retentit sur les dalles,
Par instants se détache
et sonne le cristal.
On s'aborde sans se connaître
et chacun se comprend,
Et chacun laissant voir, naïf,
ce qu'il a de plus grand,
Tant de limpidité
vient de la paix de l'âme.
Le bruit se répand soudain
que Senlis est en flammes.
Les Parisiens contemplent tendrement,
dans le soir qui flamboie,

Leur ville qu'ils semblent voir
pour la première fois.

Oh ! le calme puissant,
Oh ! l'acceptation
de ces foules vivaces
Qui regardaient, au temps du Gouverneur
leur destin face à face,
Pour armure leur esprit net
devant le beau danger,
Sans que pas un seul cœur
ait un seul jour bronché,
Peuple muet sur qui passait
l'ombre de l'aigle noir,
C'est le plus beau, c'est le plus grand
silence de l'histoire !

La foi n'est qu'un sourire, habitants de Paris.
Admirez la laideur du balourd qui s'acharne,
Attendez sans faiblir l'erreur du malappris :
La victoire est assise aux rives de la Marne.

O peuples, qu'êtes-vous
venus faire chez nous ?
Flâner dans Babylone
ou bâtir à Capoue ?
Voir la place où tomba
la tête de Louis Seize,
Ou bien réclamer l'honneur
de vivre à la française ?
Qu'êtes-vous venus voir
par milliers de milliers ?
L'église de Reims
et ses divins piliers,
Ou bien le beffroi d'Arras
barrant le ciel du Nord ?
Dites, milliers de milliers,
faquirs et rois de l'or,
Dites, milliers de milliers,
Sidis, fils de Bouddha,
Tchèques au cœur de fer,
frères du Canada,

Celtes d'Armor
et de Grande-Bretagne,
Jaunes et noirs
côte à côte en campagne,
Athéniens et Romains,
car vous êtes venus,
Bourguignotes, bérets,
turbans et têtes nues !
Dites, que vouliez-vous,
fils de Sem ou de Cham ?
Voir monter dans nos cieux
les nefs des Notre-Dame,
Flotte de l'Occident
dont les vastes vaisseaux,
D'âge en âge comptant
les foules au boisseau,
Tournent à l'Est leur proue
et cinglent dans l'azur
Vers la terre d'aurore
où saigne la blessure ?
Belges, puissants martyrs
retournant le destin,
Milliers de milliers,
Grecs et Napolitains,
Et s'il en est d'Espagne,
engagés volontaires,
En venant partager
nos cieux et notre terre,
Pourquoi revêtiez-vous,
soldats blonds, soldats bleus,
La couleur de la terre
et la couleur des cieux ?
Dites, milliers de milliers,
combattants du Vardar,
Polonais emportant
de nouveaux étendards,
Milliers de milliers,
gens de Californie,
Planteurs levés
contre la félonie,
Milliers de milliers,
fils des îles torrides,

Milliers de milliers,
la fleur de Floride,
Dites, les plus beaux, les plus forts,
à quels jeux saisissants
Apportiez-vous ici
des muscles et du sang ?
Dites, la fleur du monde,
à quel beau carrousel ?
Ah ! milliers de milliers
rivalisant de zèle,
Pourquoi ce coude à coude
au parage gaulois,
Cette chaîne de chair
de Béfort au détroit ?
Pourquoi sur la mer ces convois immenses
Et tout l'univers sur le sol de France ?

O routes, bondissez, mers, déferlez vers nous,
Du monde universel les vaillants font la somme.
La France ouvre son cœur à des milliers d'époux,
Paris est assez grand pour tenir tous les hommes.

Voici la terrasse d'Amboise
et le château d'Angers :
La France en robe d'azur
sourit pour se venger.
Voici devant le soir
la terrasse d'Avranches
D'où l'on voit le Mont Saint-Michel
flotter entre les branches,
Vaisseau tremblant
sur un golfe de feu.
Les horizons montent là-bas
pour vous offrir leurs vœux.
Sous notre ciel léger,
plus pur de vos prouesses,
Soyez baptisés tous
dans cette gentillesse
Dans laquelle vit et meurt
le paysan soldat.
Portez sur votre cœur joli
la fleur qu'il vous garda.

C'est la lumière, candeur,
le printemps de Touraine,
Un refrain guerrier
dans un chant de marraine,
Voici le Loir joignant
la Sarthe à Briollay.
Voici la Sainte Chapelle
et les tours du Palais.
Face au firmament,
plaine où monte la flèche,
terre que rien n'empêche,
Et dont la glèbe nue
offre un poitrail puissant,
Voici la Beauce aux grands blés roux,
générateurs du sang.
Prenez, mangez, buvez :
voici toute la France !
Ne marchez pas sur notre terre
avec indifférence,
Vingt siècles de grandeur
portent vos pieds hardis.
Flambez, Valois,
Champagne et Picardie,
Disparaissez, forêts,
croulez pierres de taille !
Prenez, mangez, c'est nous
la terre des batailles.
Ah ! piétinez avec amour
ces lieux de grand merci.
Ayez, ayez pitié
de la tour de Couci !
Sur ce noble sol
que percent vos redoutes,
Le Français a fondé la France
en bâtissant la voûte.
La voûte, maison
du peuple tout entier,
Foyer des hommes successifs,
sainte arche des métiers,
La voûte sage,
énorme et capitale,

Où fleurit l'unité
du monde occidental,
Habitacle de notre Dieu,
cible de leurs canons, !
La voûte qui nous fit des yeux
pour voir le Parthénon,
Car c'est d'oser avec fureur
des œuvres terminables
Qui fit les gens de France
hommes et raisonnables.
Peuples, si nous dressions,
puisque pour nous garder
nous venons de fonder
La République du combat
faite avec des royaumes,
Culbutant pour toujours
dans l'enfer les fantômes,
Si nous dressions là
sur la terre envahie
L'ogive de l'honneur,
voûte de nos pays !
Certe, il s'agit de surpasser
l'entreprise de Rome.
C'est le dessein du roi Henri :
faire habiter les hommes.
O peuples, nous vous attendions ;
le travail est tracé ;
Même l'esprit français
l'a déjà commencé.
Le nouveau prince est blanc de gloire
et sale comme Job,
Car nos vieux rois ont dès longtemps
transmis le soin du globe
Qu'ils portaient sous leur baldaquin
Au grand Poilu républicain.

France à la face large, au rire non craintif,
C'est ta beauté d'agir, le monde autour de toi.
O terre où sont portés les coups définitifs,
Les juges vont s'asseoir sous le chêne gaulois.

Quand notre père saint Louis
prit la mer à Marseille,
Les vaisseaux balançant
leur mâture au soleil,
Le maître nautonnier
qui parlait vent debout
Cria vers les nautonniers,
groupe noir sur la proue :
« Votre besogne est-elle prête ? »
Et leur voix à distance :
« Oui, sire, que les clercs
et les prêtres s'avancent. »
Et le clergé venu,
vêtu d'or, devant eux,
Le maître nautonnier
dit : « Chantez, de par Dieu ! »
Les clers ayant chanté
le Veni Creator,
Le maître recria,
d'une voix de stentor,
A même les vastes cieux :
« Faites voile de par Dieu ! »

Rois de France, vêtus de lis, l'un après l'autre,
Sires qui partagez le siècle entre vos noms,
Rois qu'on voit réunis comme les douze apôtres,
Rois, nous aimons en vous votre succession.

Quand vit notre maréchal Feu
que le fer était rouge,
Embrassant d'un œil clair
De la Suisse à la mer
ce front sans fin qui bouge,
Il leva, puis d'un bras terrible
abattit le marteau,
Sous l'enclume le fer
se redresse aussitôt.
Aussitôt il redouble,
Il tape à droite, il cogne à gauche
et travaillant sans trouble
Il déforme à tout coup
la masse en la frappant.

La ligne immense ondule :
on dirait un serpent,
Et lui lève toujours
le bras qui la bossèle,
Invisible derrière
un rideau d'étincelles !

Nos pères, nous vous louons
et nous vous bénissons,
Qui nous avez transmis
la terre où nous passons
Et, pour nous dispenser
vos forêts et vos plaines,
Nous versâtes jadis
ce beau sang dans les veines,
Nos pères très anciens,
nos pères très chrétiens,
Qui nous avez conçus
du temps des Capétiens,
Nos pères qui nous avez
engendrés d'âge en âge,
Nos pères les derniers
Qui nous avez donné
ces jours pour apanage,
Nos pauvres pères qui nous teniez
encor sur vos genoux
Quand la Prusse a brisé
la porte de chez nous.
Dormez en paix,
la France est belle encor.
Dormez d'un seul sommeil,
dormez comme un seul mort
Dans la gloire et l'honneur
de vos fils réunis.
Strasbourg lève là-bas
la main qui nous bénit.
La France, elle est deux fois
aux Français qui l'ont faite,
Par droit de naissance
et droit de reconquête !

11 novembre 1918.

ADRIEN MITHOUARD.

LE KAISER
ET LA NEUTRALITÉ DE LA HOLLANDE

—

Lorsque Guillaume s'est enfui de Spa à Maestricht, les journaux ont fait remarquer qu'à cette heure où l'expiation commençait pour lui, il avait traversé les premiers pays martyrisés par lui en 1914 : Mouland, Visé, etc. Ils auraient pu faire remarquer aussi qu'il se réfugiait dans un pays dont il était décidé à violer la neutralité le 4 août 1914. Seule, en effet, (*censuré*) a sauvé la Hollande des horreurs de la guerre. L'état-major allemand ne s'attendait pas à réussir sans avoir rencontré d'autre opposition que celle de la garnison de Liége.

Pour bien comprendre d'ailleurs la nature de l'opération effectuée contre Liége et de celle préméditée contre la Hollande, il faut s'en rappeler les origines.

De 1871 à 1876, la frontière française resta béante pour le cas d'une attaque allemande. Grâce à un plus large emploi des réserves que dans l'armée française et grâce aussi à sa supériorité personnelle comme général sur Mac Mahon, Moltke pouvait garantir qu'il envahirait la France et écraserait vite l'armée française.

La construction des forts de la Meuse et de la Moselle en 1876 vint troubler ces perspectives. On sait par Maurice Busch que le vieux Guillaume confia à Bismarck qu'il croyait que ce serait désormais chose longue et difficile que de pénétrer en France. C'est alors que Moltke inventa un moyen d'accélérer l'invasion en concevant le plan de l'*attaque brusquée*.

La frontière française se présentait désormais sous la forme de deux régions fortifiées (de Verdun à Neufchâteau et d'Epi-

nal à Belfort) et de deux trouées (Stenay, Charmes). Moltke conçut le plan d'*encercler* la région de Verdun-Neufchâteau (ou tout au moins sa partie nord) *avant la concentration* de l'armée française en renforçant secrètement les troupes de couverture de l'armée allemande avant la déclaration de guerre et en les portant brusquement au delà de la Meuse par Stenay. Elles devaient alors s'embusquer dans l'Argonne et donner la main à une seconde colonne marchant sur Saint-Mihiel ou Charmes. Le reste de l'armée aurait rejoint ces avant-gardes au fur et à mesure de la mobilisation. Moltke savait que pendant plusieurs jours, il n'aurait rien de sérieux à redouter de l'armée française qui mobilisait « théoriquement » et qui d'ailleurs n'avait pas d'artillerie à l'est de Châlons.

L'inconvénient du plan de Moltke était que les trouées de Stenay et de Bayon étaient étroites et celle de Saint-Mihiel barrée par un fort. Moltke eût préféré passer par la Belgique. Un article signé Diplomaticus et publié dans le *Standard* du 2 février 1887 tâta le terrain pour savoir si l'Angleterre considérerait comme un *casus belli* la violation de la neutralité de la Belgique. La polémique de presse qui suivit ayant fait voir qu'une attaque anglaise serait à redouter dans ce cas, Bismarck imposa à Moltke de s'en tenir à l'*attaque brusquée* par la trouée de Stenay. Elle allait s'effectuer en avril 1887 quand le vieux Guillaume, en donnant l'ordre de relâcher Schnæbelé, mit fin à la crise.

Jusqu'en 1906, le plan allemand paraît ne pas avoir changé. A cette date, l'intervention de l'Angleterre contre l'Allemagne étant devenue certaine, Moltke jeune (qui succéda à Schlieffen le 1er janvier 1906 à la tête du grand état-major) revint au plan d'attaque par la Belgique.

Dans l'intervalle, la situation dans ce pays s'était modifiée. En 1887, il n'y avait sur la Meuse que des fortifications sans valeur datant des siècles précédents. Les indiscrétions commises en 1886 et 1887 avaient décidé le gouvernement belge à demander aux Chambres belges les crédits nécessaires pour créer à Liége et à Namur les ceintures de forts qui les entouraient en 1914. La possibilité de prendre ces places par un coup de main devenait douteuse. En revanche, la faiblesse numérique de l'armée belge et le faible effectif des garnisons de Liége et de Namur donnait à penser que si l'on parvenait à

forcer les passages de la Meuse, on n'éprouverait aucune difficulté à encercler Liége et à étendre ainsi le champ de bataille franco-allemand jusqu'aux avancées d'Anvers. De plus, non seulement on ne devait rencontrer aucunes troupes de campagne dans une marche jusqu'à Liége, mais les distances à franchir étaient bien plus courtes qu'en Lorraine, car il n'y a que 20 kilomètres de la frontière allemande à Visé (nord de Liége), tandis que l'opération analogue contre Verdun, non seulement pouvait rencontrer des forces relativement nombreuses, mais encore exigeait de franchir *brusquement* un long trajet (65 kilomètres depuis la frontière jusqu'à Stenay).

Dans l'attaque sur Liége comme dans l'attaque sur Stenay, la difficulté était de traverser la Meuse. Si des troupes belges ou françaises occupaient la rive gauche de cette rivière avant l'arrivée des Allemands, l'attaque brusquée échouait dans son but et ne comptait plus à son actif qu'un gain de terrain sans importance. L'état-major allemand pouvait sur ce point-là faire et refaire ses calculs, ils devaient toujours donner le même résultat : l'adversaire ne semblait pas avoir pris les mesures les plus favorables pour faire échouer l'attaque brusquée, ce qui laissait supposer qu'il n'en comprenait pas exactement le but et les moyens, mais il pouvait *au dernier moment* les prendre, de sorte que la réussite de la manœuvre était subordonnée à la continuation des fautes commises par lui. En cas d'attaque sur Stenay, si l'adversaire au dernier moment y portait ses troupes, l'attaque brusquée échouait sans remède. Mais il n'en était pas de même si l'attaque brusquée avait lieu sur Liége; car de Liége à Nimègue, sur une distance de plus de 130 kilomètres, la Meuse coulait le long de la frontière allemande dans une portion du territoire hollandais qui était absolument sans défense et que l'on savait ne devoir pas être défendue, l'état-major hollandais ayant notoirement décidé de se borner à la défense de la région fortifiée située entre le Rhin et le Zuiderzee et comprenant les deux provinces de Hollande et d'Utrecht. De plus, le point le plus facile à surprendre de toute cette longue ligne était aussi celui qui avait la plus grande importance stratégique : à 90 kilomètres au nord de Liége, la ville de Venlo et ses ponts se trouvaient à 5 kilomètres à peine de la frontière allemande, en un point où trois lignes de chemins de fer venaient aboutir sur chaque

rive : enfin, un peu au nord, le canal de la Niers, qui relie Geldern (ville allemande) à la Meuse, permettait d'amener sans difficulté des bateaux, soit pour faire traverser à la hâte le fleuve à des troupes devant prendre Venlo à revers si les ponts de cette ville étaient occupés, soit pour construire un pont.

L'inconvénient des attaques sur Liége et Venlo était qu'elles devaient vraisemblablement amener les armées belges et hollandaises à coopérer avec les armées françaises. Mais le gouvernement allemand (et ce n'était nullement déraisonnable) ne considérait pas comme invraisemblable l'hypothèse que ces deux armées se retireraient, l'une dans les lignes d'Utrecht, l'autre dans le « réduit national d'Anvers » et laisseraient passer les Allemands sans les attaquer, attendant le résultat de leur duel avec la France. Il est vrai que le roi Albert et le peuple belge ont repoussé les offres teutonnes avec une constance héroïque (et il semble, d'après ce que disent ceux qui ont connu le roi Léopold II, qu'il eût fait de même), mais on a dit que le gouvernement hollandais n'a pas montré des dispositions aussi louables et que, vers le milieu d'août 1914, seule la menace d'user de représailles contre ses colonies a pu lui arracher la promesse de résister aux Allemands s'ils violaient sa neutralité.

Dans le cas où la Belgique et la Hollande n'auraient pas fait leur devoir, l'invasion allemande dans ce pays ne présentait guère d'autre inconvénient pour l'Allemagne que celui de la mettre aux prises avec l'Angleterre ; mais Guillaume, depuis 1905, le considérait comme difficile à éviter et en tout cas comme trop peu important pour être mis en balance avec l'avantage immense de se débarrasser rapidement et complètement de l'armée française.

Quand un plan, comme celui-là, exige que beaucoup de personnes soient mises dans le secret, il est impossible de tenir l'adversaire dans une ignorance absolue de son existence. De même qu'à partir de 1876 des avertissements nombreux étaient venus avertir de l'existence du plan d'attaque brusquée, de même à partir de 1906 des allusions de plus en plus nombreuses furent faites dans la littérature allemande à la violation *simultanée* de la neutralité belge et hollandaise.

C'est ainsi que Bernhardi disait en 1912 dans *la Guerre d'aujourd'hui* (t. II, p. 336) :

Quand on néglige toutes les conditions politiques, on peut se représenter une guerre offensive de l'Allemagne contre la France telle que l'aile nord de l'armée allemande avancerait avec des armées échelonnées à travers la Hollande et la Belgique, l'extrême aile droite marchant le long de la mer, tandis que dans le sud les forces allemandes esquiveraient le choc de l'adversaire et se déroberaient par l'Alsace et la Lorraine vers le nord pour laisser à l'adversaire la route libre sur l'Allemagne du Sud. *La marche par échelons de l'aile marchante allemande contraindrait l'aile gauche de l'armée adverse à un grand changement de front et la mettrait par cela seul dans une situation désavantageuse*, et au sud, les Français seraient obligés de faire aussi une conversion à gauche qui les placerait dans une situation désavantageuse par rapport à leur base. On aurait donc gagné au point de vue stratégique ce que le Grand Frédéric obtint à Leuthen au moyen de son attaque échelonnée.

Un succès des Allemands au nord les amènerait immédiatement à Paris et troublerait les organes vitaux de l'armée française bien avant qu'elle eût obtenu dans l'Allemagne du Sud des succès décisifs. En pareil cas, la situation de l'armée française ayant pénétré dans l'Allemagne du Sud serait plutôt inquiétante, car ses lignes de retraite seraient gravement menacées par le nord.

Le général von Falkenhausen, dans son livre *Der grosse Krieg*, examinait la même hypothèse (il supposait seulement, par pudeur, que les Français auraient commencé à violer les neutralités belge et hollandaise). Aucun de ces deux écrivains ne faisait de distinction entre la Belgique et la Hollande Il en était de même dans un document qui forme le n° 2 du *Livre Jaune* et qui est probablement l'œuvre d'un faussaire, mais d'un faussaire bien informé et faisant partie de l'état-major général ou du ministère de la guerre, dont il résumait l'opinion.

Dans la prochaine guerre, disait-il, il faudra aussi que les petits Etats soient contraints à nous suivre ou soient domptés. Dans certaines conditions, leurs armées et leurs places fortes peuvent être rapidement vaincues ou neutralisées, ce qui pourrait être vraisemblablement le cas pour la Belgique ou la Hollande.

Guillaume et Moltke, ayant décidé de violer la neutralité de la Hollande, si c'était nécessaire, prirent les renseignements et les dispositions dont ils avaient besoin, ce qui ne put passer complètement inaperçu. Mr. G. W. T. Omond a

résumé ce que l'on en a appris dans le *Nineteenth Century* d'août 1918 (p. 246) :

L'orage sembla se préparer aussi pour la Hollande. Des ballons militaires, montés par des officiers prenant des observations, furent aperçus planant sur ce pays. On remarqua que tous les employés des chemins de fer *conduisant à Venlo* étaient des réservistes de l'armée allemande et il courut des rumeurs d'actes mystérieux accomplis sous le couvert de l'obscurité sur le territoire hollandais. Une nuit, par exemple, un groupe de cavaliers, qui étaient évidemment des officiers allemands, furent rencontrés dans le Limbourg par quelques Hollandais à qui ils demandèrent le chemin d'un pont stratégique sur la Meuse. La réponse qui leur fut faite leur ayant fait croire qu'ils étaient soupçonnés, ils tournèrent bride aussitôt et disparurent à toute vitesse. D'autres incidents du même genre furent fréquemment signalés.

La vraisemblance de la violation de la neutralité belge et hollandaise étant donc connue, les états-majors français et belge durent s'occuper des moyens d'y parer. Malheureusement l'étude des problèmes au moyen des manœuvres sur la carte n'y était guère usitée que comme moyen d'enseignement. Ceux qui dirigeaient ces états-majors, en ce qui concernait les mesures à prendre contre cette violation, restèrent donc réduits aux résultats de leurs réflexions, résultats bien maigres et bien insuffisants. Aussi, dans leur façon d'agir, allaient-ils faire preuve d'une ignorance stupéfiante des moyens de la faire échouer.

Quand la crise de juillet 1914 arriva, le gouvernement hollandais, qui avait probablement reçu des informations sur les intentions de l'Allemagne, mobilisa le 31 au soir avant la Belgique elle-même. Il est d'ailleurs peu probable que cet indice de sa volonté de se défendre eût sauvé la Hollande si les circonstances n'avaient travaillé pour elle.

Elles parurent d'abord travailler contre elle.

En effet, quand, le 1er août à 7 h. du soir, Guillaume fit déclarer la guerre à la Russie, il était résolu à envahir la Belgique le 3 à 8 h. du matin, ce qui eût rendu plus difficile pour l'armée belge de border la Meuse, de fortifier les intervalles des forts de Liége et de faire sauter les ouvrages d'art sur les chemins de fer allant de Liége en Allemagne.

La mobilisation avait été décrétée en Belgique le 31 juillet à

19 h., mais pour le motif malhabile de prouver que la Belgique ne penchait pour aucun des adversaires, les troupes belges devaient être concentrées « dans chacune des directions d'où un péril pouvait menacer la Belgiqne ». En fait, l'état-major savait bien qu'aucun péril ne menaçait la Belgique à Gand, Anvers, Mons et Bruxelles, où étaient quatre des six divisions. Seules les divisions concentrées à Liége et à Namur étaient à une place utile, là où se trouvait l'obstacle stratégique qu'Allemands et Français avaient intérêt à se disputer. Il en résulta que le 2 à 7 heures du soir, quand le ministre d'Allemagne à Bruxelles remit la note demandant passage en Belgique pour les armées allemandes et donnant douze heures pour répondre, aucuns préparatifs n'avaient été faits pour empêcher le passage de la Meuse par les troupes allemandes, aucunes troupes belges dirigées vers ce fleuve pour le défendre; le seul progrès fait depuis le 31 avait consisté dans l'appel des réservistes des corps de troupes normalement casernés sur la Meuse. Mais le plus fort est que même après la remise de cette note, le gouvernement belge ne fit rien pour résister à l'agression qui menaçait la ligne de la Meuse. Le *Rapport du Commandement de l'armée belge* dit en effet page 4 :

La note n'eut, il faut le remarquer, pas d'influence immédiate sur la concentration de l'armée qui demeura disposée sur le territoire suivant les exigences militaires imposées par la neutralité du pays... [Mais] dans la nuit du 3 au 4 août, on acquiert la certitude que les troupes allemandes entendent traverser la Belgique de vive force, aussitôt le haut commandement fait exécuter les mesures qu'impose la situation nouvelle.

Le haut commandement n'avait donc rien fait le 3 à 8 heures du matin, et si l'armée allemande avait pu attaquer à ce moment-là, elle n'eût rien trouvé sur la Meuse que la garnison de Liége. Il est vrai qu'elle ne trouva pas sensiblement plus le 4 et même (*censuré*), les Allemands eussent pu tarder longtemps sans trouver davantage; mais c'était une circonstance si invraisemblable que ceux-ci ne pouvaient la prévoir normalement. Au lieu, en effet, de porter toute son armée sur la Meuse entre la frontière hollandaise et Namur, le haut commandement belge ne porta qu'une brigade à Huy. Le reste s'établit sur les lignes Tirlemont-Perwez, Louvain-Wavre, couvert par une brigade mixte à Tongres et par une division de cavalerie

à Waremme, c'est-à-dire à 15, 20, 40 et 50 kilomètres de la Meuse. Des troupes postées à ces distances (une ou deux journées de marche) auraient déjà été trop éloignées pour soutenir en temps utile des troupes défendant la Meuse ; mais comme il n'y avait pas de troupes défendant la Meuse, le dispositif ordonné à l'armée belge ne pouvait aboutir qu'à l'inutiliser complètement.

Si le plan allemand s'était exécuté sans encombre, l'attaque allemande eût eu lieu le 3 au matin; mais le 2 au soir, un appel du Tsar à François-Joseph faillit rétablir la paix. Un chef carliste francophile, Don Francisco de Melgar, dans son livre intitulé *En Desagravio*, a dévoilé cet incident sensationnel :

Il me fut donné d'entendre [à Vienne] de l'autre côté de la porte, pour ainsi dire, par un hasard vraiment providentiel, les plaintes et les confidences de l'ambassadeur de Russie se soulageant dans le cœur d'un ami le 1er août (1) [*rectius*, 2 août]. Il lui racontait que la veille, très tard dans la soirée, par ordre de son souverain, il s'était jeté aux pieds de François-Joseph, se mettant à sa discrétion et acceptant toutes ses exigences. Son pays, en effet, manquait de préparation et son empereur lui avait envoyé l'ordre de se plier à tout, « même à l'humiliation, à la condition de conjurer la guerre ». L'empereur d'Autriche s'était rendu à ses prières, l'autorisant à télégraphier à Pétersbourg que tout conflit était évité. Le lendemain, il fut appelé à la Hofburg pour s'entendre dire que François-Joseph était forcé de reprendre sa parole, l'empereur Guillaume lui ayant répondu : « Si l'Autriche a peur, moi je ne crains personne, et pour couper les ponts, je viens de déclarer la guerre à la Russie. »

Quand Guillaume apprit que François-Joseph avait repris sa parole, il était trop tard pour remettre les choses en mouvement de façon à attaquer le 3 au matin. Le guet-apens fut donc remis au 4. Mais pendant la nuit du 3 au 4, le haut commandement de l'armée belge « ayant acquis la certitude que les troupes allemandes entendaient traverser la Belgique de vive force, ... ordre fut donné de détruire les grands ouvrages d'art sur les voies de communication susceptibles d'être utilisées par les

(1) L'inexactitude évidente de la date 1er août m'avait mis d'abord en défiance contre ce texte accablant et m'avait empêché d'en faire usage dans mon livre *La Diplomatie de Guillaume II* (Paris, Bossard). Depuis, la correction à faire a été rendue certaine par deux textes publiés par M. R. Puaux : 1° la dépêche annonçant l'arrivée de l'ambassadeur de France à Herbesthal le 2 août après-midi ou le 3 à 8 h. du matin ; 2° ce qui fut dit le 2 à M. Alb. Néton, consul de France à Dusseldorf, que les relations franco-allemandes avaient été rompues ce jour-là à 6 h. du soir (*Etudes de la guerre*, p. 334).

troupes allemandes ». (*Rapport du commandement de l'armée*, p. 5). Cette circonstance, en retardant l'arrivée des munitions et des approvisionnements de l'armée allemande, eût pu assurer la victoire à une armée franco-belge qui aurait entrepris de défendre la Meuse ; mais, comme on le sait, le général Joffre ne comprit pas plus que son collègue belge Sellier de Moranville que la Belgique devait être défendue sur la Meuse. Ce fleuve resta donc abandonné sans autre protection que celle de ses deux forteresses et celle de la brigade placée à mi-chemin entre elles à Huy.

La Meuse en Belgique présentait plusieurs secteurs inégalement favorables pour les Allemands, suivant la distance qui les séparait de la base d'où l'attaque devait partir. Le plus favorable était celui au nord de Liège, distant de 20 kilomètres seulement de la frontière allemande. Celui au sud (entre Liége et Huy) était déjà moins favorable, puisqu'il était distant de 40 kilomètres. Ceux au sud de Huy étaient distants de 60 à 80 kilomètres, distance qui ne peut être franchie par des troupes *nombreuses* qu'en deux ou trois jours. Seuls donc les secteurs au nord de Huy présentaient les conditions requises pour l'exécution d'une attaque brusquée, ce qui limitait l'étendue de la ligne à garder.

Celle-ci n'est pas dans sa nature un acte de *banditisme*, mais en général, par suite de la nécessité de surprendre l'ennemi, dégénère en quelque chose d'approchant. En principe, elle doit être exécutée au moment même de la déclaration de guerre (1), ou même sans déclaration de guerre, comme les Allemands avaient fait le 1er au soir et le 2 au matin dans le Luxembourg. Prévenir 12 h. à l'avance, comme fit Guillaume pour la Belgique, était dans une certaine mesure une imprudence. Quand les ducs de Savoie attaquèrent Saluces, Genève et Gênes, quand Bonaparte attaqua Malte et Alexandrie, ils n'avertirent pas plus leurs victimes d'avance que ne le firent Bonnot et ses complices. Les annales de chaque peuple racontent un certain nombre de scélératesses de ce genre que les

(1) De là aussi la formule *mobilisation signifie guerre* employée par Guillaume II et son gouvernement. On en a donné différentes explications, mais la seule bonne est que l'attaque brusquée devant se faire au moment où la mobilisation commence, la mobilisation entraînait nécessairement la guerre. Il est d'ailleurs bien entendu que Guillaume II, qui désirait passionnément la guerre, fut ravi d'avoir trouvé cette raison de la déclarer.

historiens bien pensants louent quand elles ont réussi et blâment quand elles ont échoué. Deux motifs ont dû décider le Kaiser et ses conseillers à concéder ces 12 heures de délai. D'abord, ils craignirent qu'un combat sur la frontière entre troupes belges et allemandes ne rendît un accord plus difficile. De plus, n'étant pas sans se rendre compte de ce qu'avait de révoltant l'invasion de la Belgique, ils espérèrent diminuer la clameur contre eux en observant partiellement les formes du droit international au moment même où ils le violaient si impudemment dans son esprit. Ils avaient vu la réprobation que s'était attirée Ferdinand de Bulgarie par son attaque traîtresse contre les Serbes en 1913 et ils cherchaient à éviter de pareils reproches. Mais ils n'eussent pu y arriver qu'en renonçant à leur plan et ils n'avaient pu s'y résigner.

La situation telle qu'elle se présentait le 2 et le 3 août eût cependant bien dû les y décider. D'une part, les motifs de guerre se dérobaient devant eux de tous côtés. D'autre part, la neutralité de l'Angleterre sur terre leur était presque acquise s'ils n'attaquaient pas la Belgique. Mais ils ne surent pas le comprendre. Ils employèrent leur intelligence à chercher des prétextes pour exécuter leur fameux plan. De là, l'invasion du Luxembourg, la violation systématique de notre frontière les 2 et 3 août, et les mensonges pour faire croire au peuple allemand et au reste du monde que c'étaient les Français qui avaient attaqué.

Parmi ces mensonges, deux préparaient la violation de la neutralité hollandaise. Ils ont passé inaperçus à côté des fameux avions de Nuremberg ; on les a confondus avec les avions de Rastadt et les dirigeables de l'Eifel et du Taunus, mais tout à fait à tort, car ils n'appartiennent pas à la même catégorie. Les autres sont de faux bruits, peut-être ayant eu pour origine le vol d'avions et de dirigeables allemands, puis s'étant grossis et s'étant déformés au fur et à mesure qu'ils se propageaient. Il en est tout autrement de « l'avion français abattu près de Wesel », mensonge mis en circulation par l'agence Wolff le 2 août assez tard, à peu près en même temps que le suivant où la *pseudo-source* est indiquée :

Le préfet de Dusseldorf annonce que ce matin 80 officiers français revêtus de l'uniforme prussien ont essayé de franchir la frontière

prussienne près de Walbeck, à l'ouest de Geldern. La tentative a échoué.

Ces deux mensonges, dont le second surtout est d'une ineptie vraiment « kolossale », avaient pour but de prouver combien la Hollande gardait mal sa neutralité et quelles menaces la témérité et les intrigues françaises faisaient peser sur les communications de l'armée allemande dans cette partie de l'Allemagne. L'accumulation des troupes allemandes sur les chemins de fer de la région se trouvait ainsi justifiée. Puis, si l'attaque sur Liége échouait, ces calomnies (auxquelles d'autres auraient été ajoutées sans doute) auraient servi d'excuse pour franchir la Meuse à Venlo. Walbeck, Geldern et Wesel sont en effet toutes trois sur la plus septentrionale des lignes de chemins de fer joignant Venlo au Rhin, celle qui pouvait être le plus aisément laissée sans utilisation pendant que l'on porterait des troupes contre Liége.

Malheureusement, comme on le sait, les Allemands n'eurent pas besoin de provoquer la Hollande. Le 4, au matin, les troupes destinées à l'attaque de Liége (2 divisions de cavalerie et 6 « faibles » brigades d'infanterie) se portèrent sur cette ville. Les 2 divisions de cavalerie, accompagnées d'automobiles et de cyclistes, se portèrent droit sur Visé. Le pont en avait été détruit par les Belges pendant la nuit et un bataillon d'infanterie en défendait l'extrémité sur l'autre rive. Repoussée par le feu de cette infanterie, la cavalerie allemande alla deux kilomètres en aval franchir la Meuse au gué de Lixhe qui n'était pas gardé.

Un officier de l'armée belge, R. de Wilde (*De Liége à l'Yser*, p. 5), a révélé comment cette erreur colossale fut commise. L'état-major belge savait que les troupes allemandes se rassemblaient derrière la frontière, mais ignorait si elles ne violeraient pas simultanément le territoire belge et le territoire hollandais. Les renseignements reçus à Liége firent croire, le 3 dans la matinée que les Allemands allaient attaquer Tongres en traversant le territoire hollandais. A midi, la 12e brigade reçut l'ordre de quitter Liége avec son artillerie pour aller défendre Tongres. Elle y arriva à 8 h., mais à 9 h. reçut l'ordre de retourner à Liége où elle rentra fourbue. Si cette brigade au contraire avait été portée à Visé et à Lixhe, sans compromettre sa retraite, elle eût contraint les Allemands à

violer le territoire hollandais, ce qui aurait grossi immédiatement les rangs des Alliés de 100.000 hommes et doublé l'indignation du monde civilisé contre eux.

Les difficultés ne finissaient pas pour les Allemands avec la conquête des passages de la Meuse à Visé et à Lixhe. Il leur fallait maintenant construire un pont sur la Meuse, presque à portée du canon de Liége, puis se fortifier et s'étendre sur la rive gauche. Si l'armée belge et l'armée française s'étaient portées à leur rencontre sur cette rive, jamais ils n'auraient pu déboucher sans violer la neutralité hollandaise. Mais le bon vieux Dieu favorisait Guillaume. Il put tout à son aise assiéger Liége et rassembler ses troupes; pas un instant le généralissime français n'eut l'idée de troubler la manœuvre allemande à son point le plus délicat; mais assurément, dans l'état-major allemand, on dut faire d'amères réflexions pendant les premiers jours de la guerre. Le général von Bissing, gouverneur de la Belgique, a dit dans son fameux mémoire :

Le haut commandement de l'armée a été contraint de faire marcher par la Belgique, et cependant l'aile droite de l'armée allemande n'a pu avancer le long de la province hollandaise du Limbourg *qu'avec la plus grande peine*. Stratégiquement parlant, le but poursuivi au cours de la guerre actuelle sur le front occidental était de *trouver un espace* où pouvoir faire marcher notre armée contre la France et l'Angleterre en une guerre dont toutes les circonstances seraient nouvelles. (Passelecq, *Testament*, p. 7.)

Ces choses, tous ceux qui avaient étudié un peu la stratégie et la tactique les comprenaient en août 1914, mais les généraux Sellier de Moranville et Joffre ne les comprenaient pas. On laissa le Kaiser *trouver* pour ses troupes *l'espace* dont il avait besoin et qu'il ne pouvait gagner qu'avec *la plus grande peine* : les conséquences en sont connues.

Les préparatifs allemands pour violer la neutralité hollandaise ne restèrent pas ignorés du gouvernement hollandais. Le président du Conseil des ministres de ce pays déclara le 27 janvier 1915 :

Nous devons maintenir sous les drapeaux la totalité de notre armée, parce que des incidents peuvent se produire d'un moment à l'autre qui nous obligent à recourir aux armes. C'est le seul moyen que nous ayons de nous faire respecter par les belligérants comme nous l'avons été depuis le commencement de la guerre. *Le gouverne-*

ment possède des informations que, dans l'intérêt du pays, il lui est impossible de rendre publiques, même en séance secrète. A l'heure actuelle, la situation de la guerre est équilibrée, mais les perspectives peuvent changer à tout moment, des incidents peuvent survenir et exiger que la force militaire entière des Pays-Bas soit entièrement disponible.

Réellement, Guillaume n'a aucun titre à jouir de l'hospitalité hollandaise. Si, un jour, le gouvernement de ce pays prend des mesures contre lui, il ne fera que le punir d'un crime dont l'exécution n'a été abandonnée qu'au dernier moment et par suite de circonstances indépendantes de la volonté de son auteur.

ÉMILE LALOY.

LES ALLEMANDS COMPRENNENT-ILS LA LIBERTÉ?

SCHILLER ET GUILLAUME TELL

Lorsque l'on parcourt le lac des Quatre-Cantons, l'on découvre au contour du Seelisberg, en face des paysages les plus familiers de la Suisse primitive, un monolithe émergeant des flots et détaché de la base de la montagne. C'était jadis le Mythenstein, devenu Schillerstein depuis qu'à l'occasion du centenaire du poète allemand Schiller, né le 10 novembre 1759, un certain nombre de citoyens des cantons d'Uri, Schwyz et Unterwald décidèrent de consacrer cette pierre à l'auteur du drame *Guillaume Tell*. A cet effet ils y firent graver, il y aura soixante ans l'année prochaine, cette inscription en lettres très apparentes : *Dem Sänger Tells, F. Schiller. Die Urkantone 1859.* (Au chantre de Tell, F. Schiller. Les cantons primitifs 1859.)

Nous n'entendons pas plus nous élever contre ce témoignage de gratitude, qui reste cependant le plus solennel exemple de cet asservissement du paysage à la réclame contre lequel tant de gens protestent aujourd'hui, que nous ne prétendons contester le caractère et le talent du second poète de l'Allemagne. Schiller fut sans conteste un Germain d'âme plus noble et élevée qu'aucun compatriote de la génération actuelle. Mais en était-il moins de sa race et de son milieu pour cela?

« L'Allemand, a dû constater Nietzsche, n'est pas un être d'instinct, c'est un élève studieux. » Les grands hommes de l'Allemagne ont-ils fait exception à cette règle ? Gœthe peut-être, et encore... Schiller aucunement. Plus assagi que son

émule, il dut évidemment être plus *studieux* et nous nous proposons de démontrer que, même dans l'étude des traditions étrangères, il ne put se départir de cette vénération pour le seigneur et la châtelaine qui est la nervure ou la trame de toute œuvre de conception populaire allemande. Il lui fut, même à propos de Guillaume Tell, du farouche héros de la démocratie montagnarde et suisse, impossible de comprendre et partant d'exprimer un sentiment républicain.

Nous en trouverons l'attestation dans les scènes les plus sensationnelles, c'est-à-dire dans les pages qui représentent le centre de l'action de son drame. Mais d'abord, ce drame fut-il simplement conçu en Suisse? Nullement. La Suisse, Schiller ne l'avait pas encore vue. Il n'est pas seulement vraisemblable qu'il l'ait visitée depuis, car *Guillaume Tell*, la dernière de ses œuvres, date de 1805, année même de sa mort. C'est donc sous la seule suggestion de Gœthe qu'il devait se mettre en campagne. L'auteur de *Faust* avait plus d'une fois parcouru les Alpes centrales, notamment les contrées de la Reuss et du Rhône supérieur. Et ayant conçu le plan d'un poème sur cette donnée, il avait fini par y renoncer et par en léguer le thème à l'auteur du *Chant de la Cloche*.

Ce qui me séduisit d'abord, disait Gœthe à Eckermann le 6 mai 1827, ce fut l'idée de reproduire dans un poème les richesses variées d'un paysage incomparable. Mais, pour donner à ma peinture plus de charme, d'intérêt et de vie, je pensai qu'il fallait mettre sur ce sol caractéristique des figures qui ne le fussent pas moins, et, pour cela, la légende de Tell s'offrait comme à souhait.

Ainsi, dès la première pensée de l'inspirateur, nous voyons déjà la splendeur du décor prendre le pas sur l'action et sur le motif de l'œuvre. Et, d'ailleurs, son héros découvert, ce n'est nullement d'après la légende d'un peuple libre que Gœthe s'appliquera à le concevoir, mais au simple gré de sa fantaisie.

Je me représentais Guillaume Tell comme un héros primitif, poursuit-il, d'une énergie antique, doué de cette sorte de contentement intime et inconscient qui est le propre des enfants. Il parcourt le canton comme portefaix...

On conçoit que, pour compléter ce caractère de bon géant inoffensif, le métier de portefaix s'applique à merveille. Malheureusement ne tombait-il pas comme un anachronisme, à

cette aube du XIVe siècle, même sur les rives du lac des Quatre-Cantons ?

N'oublions pas toutefois que c'est de Schiller qu'il s'agit avant tout ici, bien que, puisque suggestion il y eut, il nous ait paru élémentaire de montrer le lien qui attache l'inspiré à l'inspirateur.

M. Bossert (1) considère que Schiller, en faisant de Guillaume Tell un héros dramatique, a dû modifier son caractère :

Il ne pouvait plus, sous peine de le réduire au rôle d'un comparse, le traiter comme une figure passive, comme un simple homme du peuple ignorant et naïf...

Mais a-t-il mieux fait pour cela, puisque, comme M. Bossert le reconnaît, à la naïveté et à l'ignorance d'un homme du peuple il substitue l'hypocrisie et la dissimulation :

Schiller lui fit donc pratiquer l'abstention volontaire. Guillaume Tell ne refuse pas de saluer le chapeau de Gessler ; il ne le voit qu'après avoir traversé la place ; s'il l'avait aperçu plus tôt, il aurait fait comme tout le monde, il aurait salué.

Ainsi voilà déjà le fait déterminant de l'histoire falsifié par une pensée de lâcheté sournoise.

Du reste, il suffit de suivre l'auteur pas à pas dans le développement de l'action. C'est au troisième acte seulement que s'ouvrira l'épisode légendaire proprement dit. Lorsque Tell et son fils débouchent sur la place d'Altorf où s'érige le poteau surmonté du chapeau de Gessler, les questions de l'enfant dictent au père un rapprochement entre les libertés de la vie montagnarde et les conditions d'existence des gens de la plaine. Le poète allemand trouve dans les aspects du pays des sujets d'admiration.

Quoique ses amis et thuriféraires reconnaissent qu'il n'y est jamais venu, il s'est du moins pénétré du caractère du pays, emprunté sans doute à des impressions recueillies en d'autres contrées des Alpes. Quant aux habitants, sitôt qu'il les touche, c'est pour faire de ces émancipés de la nature d'humbles sujets. Citons :

WALTHER. — Mais, mon père, pourquoi ne descendons-nous pas dans ce beau pays, au lieu de vivre ici à l'étroit?

(1) A. Bossert, inspecteur général de l'Instruction publique : *Histoire de la Littérature allemande*, Hachette et Cie, 1901.

TELL. — Ce pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui y habitent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. — Est-ce qu'ils ne sont pas libres comme toi dans leur héritage ?

TELL. — Leur champ appartient à l'évêque ou au roi.

WALTHER. — Mais ils peuvent chasser dans les forêts?

TELL. — Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. — Ils peuvent alors pêcher dans les rivières ?

TELL. — Les rivières, la mer, le sel appartiennent au roi.

WALTHER. — Qui donc est ce roi qu'ils craignent tous ?

TELL. — *C'est un homme qui les protège et qui les nourrit.*

Etrange définition, n'est-ce pas, dans la bouche d'un républicain né et élevé à l'air libre! Cependant Guillaume et l'enfant traversent la place :

WALTHER. — Vois, mon père, ce chapeau placé sur cette perche.

TELL. — Que nous fait cela? Viens, suis-moi.

Il y a donc, de la part de Guillaume Tell, intention arrêtée de ne pas saluer l'emblème de la tyrannie, — constatation qui concorde imparfaitement avec l'interprétation donnée plus haut par M. Bossert. Ce qui a pu égarer l'auteur de l'*Histoire de la littérature allemande* est que Tell semblerait ici en quête d'un biais pour esquiver à la fois l'hommage requis et la peine qui résultera de son refus.

Cependant, voici la population d'Altdorf ameutée. Et quels sont les premiers personnages que l'on voit se détacher de cette foule? Les trois héros du Grutli : Furst, Stauffacher et Melchthal! Pour braver à leur tour l'arrêt du tyran? Allons donc!... pour courber ou enseigner au peuple à courber l'échine. Par exemple, lorsque le garde Friesshardt répond au vieux Furst qui demande ce qui s'est passé : « Il (Tell) méprise l'autorité du gouverneur, il ne veut pas la reconnaître », c'est Stauffacher, l'opulent bourgeois de Schwyz dont le seigneur convoite la magnifique maison, qui désapprouve le réfractaire :

— « Tell se serait conduit ainsi ? » s'écrie-t-il.

Quant au bouillant Arnold de Melchthal, dont l'histoire nous a conté les indignations vis-à-vis du gouverneur d'Unterwald, il s'indigne ici contre l'infortuné garde-poteau, mais en l'honneur du gouverneur d'Uri. Le turbulent riposte simplement à cette constatation de Friesshardt par un : « Tu mens, coquin ! »

Cependant voici Gessler arrivant à cheval, s'enquérant de ce qui s'est passé et interrogeant Guillaume Tell avec hauteur. Ici le chêne se fait roseau, il plie :

— Mon bon seigneur, pardonnez-moi. J'ai agi par inadvertance et non par dédain de vos ordres. Aussi vrai que je m'appelle Tell, c'est par défaut de réflexion.

Nous venions de voir le héros naïf, puis dissimulé, cherchant à escamoter son acte d'audace ; il nous restait à le trouver lâche et respectueux, comme un bon chien, de la main qui le menace.

Ce qui peut suivre n'a plus d'importance. Désormais Tell aura beau braver, s'irriter, se venger, le héros n'est plus héros, il n'est qu'un personnage banal, à peine plus intéressant que la foule qui l'entoure. Du reste l'épisode de l'enfant appliqué au tilleul et de Tell contraint d'abattre une pomme posée sur cette frêle tête se déroule au milieu des supplications d'une foule de gens parmi lesquels apparaissent, toujours au premier rang, les fiers héros du Grutli... et le curé. Ainsi délayé, le dialogue de Tell et de Gessler se noie et perd encore du peu de vigueur qui lui pouvait rester. Retenons seulement que, la pomme enlevée et l'enfant libéré, Gessler rappelle Guillaume Tell pour lui demander l'emploi qu'il compte faire de la flèche qu'on l'a pu voir cacher sous son pourpoint. Citons :

GESSLER. — Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui, je l'ai bien vue. Qu'en veux-tu faire ?

TELL, *embarrassé.* — Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

La riposte foudroyante se fait de nouveau attendre et le héros met une fois de plus la sourdine d'un faux et malheureux prétexte aux explosions d'un caractère farouche.

Est-ce suffisant ? Non, pas. Il faudra que Guillaume Tell, après s'être vengé de Gessler en lui perçant le cœur, plaide sa propre défense. Et pour justifier ce plaidoyer, le poète allemand n'hésite pas d'infliger à son drame tout un acte supplémentaire, véritable hors-d'œuvre après dessert. Il s'agit de mettre en balance l'assassinat de Gessler et celui de l'empereur Albert par son neveu Jean de Souabe, dont ce souverain, auquel la Suisse primitive devait le joug de ces gouverneurs exécrés, cherchait à ravir le patrimoine. Ecoutons M. Bossert :

Pourtant Schiller a consacré la plus grande partie du cinquième

acte à plaider, encore une fois, une cause que l'on croyait jugée ; car la scène entre Guillaume Tell et Jean le Parricide n'est qu'un plaidoyer en faveur du premier. Jean de Souabe se présente devant la demeure de Tell ; il pense qu'un même sentiment doit les rapprocher : n'ont-ils pas l'un et l'autre délivré la Suisse d'un tyran ? Mais Tell le repousse : « Oses-tu confondre, lui dit-il, l'acte coupable et sanglant d'un ambitieux avec la défense légitime d'un père ? »

Il ne manquait plus à Tell, une fois assuré de l'impunité, que de s'ériger en juge dans sa propre cause et de se cantonner chez lui en bourgeois égoïste et satisfait.

Après le spectacle de ce soulèvement populaire, même tempéré à l'excès, ne fallait-il pas un baume *sui generis* à la cour ducale de Weimar ? Qu'en pouvait-il coûter à un rêveur allemand de faire endosser à la dignité du peuple suisse les frais de cette « consolante » ?

§

Sait-on qu'avant Schiller d'autres œuvres avaient vu le jour sur Guillaume Tell, qui tout au moins avaient le mérite de s'inspirer de la version suisse et populaire ? Français ou Suisses, leurs auteurs avaient également compris et traduit le sursaut de révolte de Tell et de ses conjurés.

Voici deux extraits de la principale scène du roman poétique de Florian. A Gessler, qui vient de le condamner à abattre la pomme sur la tête de son enfant, Guillaume répond :

Ecoute, Gessler, tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue de supplice, n'ont pu me faire fléchir devant toi ; j'ai préféré la mort à cette bassesse ; hé bien, pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi ; promets-moi le trépas, Gessler, et je m'abaisse devant ton orgueil.

Plus loin voici le père qui s'apprête à l'épreuve :

....Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappellant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent obscurcir sa vue ; il invoque le Tout-Puissant qui du haut du ciel veille sur les pères ; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant,

aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait et la pomme emportée vole avec lui.

Quant à la flèche cachée sous le vêtement, le dialogue est bref et nerveux :

— Archer sans pareil, j'acquitterai ma promesse, je te paierai le prix de ta rare habileté, mais auparavant réponds-moi : que voulais-tu faire de cette flèche que tu dérobais à mes yeux? Une seule t'était nécessaire, pourquoi gardais-tu celle-ci ?

— Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avait tranché les jours de mon fils.

L'académicien Lemierre avait de ce même titre et sujet tiré une tragédie qui vit le jour en 1766, mais dont le succès ne fut réel qu'en 1790 où elle allait prendre quelque actualité à la faveur des circonstances et surtout par l'adaptation au quatrième acte de la scène de la pomme abattue. Mais voyons d'abord, au 3e acte, la rencontre de Gessler et du héros réfractaire :

GESSLER

Approche, vil mortel ; quelle témérité
Te révolte aujourd'hui contre ma volonté ?
Quel es-tu pour m'oser refuser ton hommage ?

TELL

Un citoyen, Gessler, lassé de l'esclavage.

La scène de la pomme abattue de Lemierre ne serait-elle pas directement suggérée par le passage de Florian cité plus haut ? Le mouvement, les termes mêmes de la recommandation paternelle en semblent la simple traduction de prose en vers. Mais venons à la seconde flèche :

GESSLER

Mais quelle flèche encor vois-je sous tes habits !
Traître, tu la cachais, qu'en prétendais-tu faire ?

TELL

Ce que j'en aurais fait ?

GESSLER

Oui, réponds, téméraire,
Pour qui la gardais-tu ?

TELL

Pour toi-même, inhumain :
Si mon fils eût péri, je t'en perçait le sein ;
Et, de son meurtrier punissant la furie,
J'eusse encor d'un tyran délivré ma patrie.

§

Que conclure de tout cela ? La vérité est qu'il ne s'agit plus désormais de démêler dans ce récit de Guillaume Tell la part réciproque de l'histoire et de la légende, mais bien de fixer la personnification du héros. Voilà ce que le peuple a de tout temps compris et ne cessera vraisemblablement de comprendre. Les œuvres populaires qui ont pris naissance dans le cours du siècle et demi qui nous séparent de la conception de l'œuvre de Schiller n'ont cessé de donner le pas à la version restée en faveur parmi le peuple sur les infinies spéculations des doctes et du clergé. Le succès populaire du récit familier tracé par Louis Favrat dans ses *Mélanges vaudois* (Lausanne, Payot 1894) l'atteste éloquemment. Et d'ailleurs, la statuaire, aussi bien dans l'œuvre d'Antonin Mercié à Lausanne que dans celle moins affinée et plus robuste de Kissling à Altorf, semble s'être rendu compte que, sous l'inspiration du « docteur » Schiller, tout ciseau devait déchoir au rôle du forceps avorteur.

En a-t-il été de même en littérature ? Hélas ! Forte du prestige de Schiller, aveuglée par le tableau qu'il avait su dresser des aspects du pays, assurée de posséder un guide puissant dans la Cour de Weimar, elle se laissa conduire. Et Lamartine lui-même tend les cordes de sa lyre pour scander les accents du chantre de la *Cloche* (1). D'ailleurs la pédagogie suisse, orientée ici vers les piétistes du protestantisme, là vers les prêtres du catholicisme qu'ombrageait également ce culte du peuple envers une personnification de fierté et de révolte, n'avait-elle pas trouvé dans Schiller l'interprète idéal qui, sans paraître extirper l'insubordination, l'endormait patiemment, l'anesthésiait pour ainsi dire en affaiblissant le caractère du héros, en ne le présentant plus que sous les traits d'un personnage simplet, doux, pieux et qui, s'il s'exaspère en fin de compte, ne le fait que pour sa légitime défense, à l'écart de tout souffle d'idéal ?

Aussi, toutes les anthologies et chrestomathies, comme la plupart des cahiers de morceaux choisis, vont-ils rivaliser de zèle à reproduire les scènes assagies de la place d'Altorf, que les maîtres d'école iront propager jusque dans les plus modes-

(1) *Vie des Grands Hommes*, Paris, Société générale de librairie, 1856.

tes villages par leur représentation en des formes plus rustiques et plus naïves encore.

Bien mieux, l'Histoire qui jusqu'à nos jours s'était confinée dans le domaine des parchemins ou dans des controverses basées sur des faits, tout à coup en arrive au ton dogmatique ! Dans l'*Evolution de l'Histoire suisse* (1), M. Gonzague de Reynold n'hésite plus à décréter : « L'autonomie des Waldstaetten (cantons primitifs) est le résultat d'une *évolution naturelle*, non d'une *révolution*. »

Evolution naturelle si l'on veut, au moins pour quiconque sait ce que pouvait être une évolution politique au début du XIVe siècle ! Néanmoins une affirmation aussi absolue mériterait d'être corroborée. Sans contester la compétence historique, et littéraire, de M. de Reynold, il serait peut-être permis d'appeler à l'appui de la thèse populaire quelque témoignage trempé à une autre source et d'essence plus démocratique. Jusqu'ici, M. de Reynold, s'honorant d'une lignée d'aïeux qui servirent à l'étranger comme officiers mercenaires, a surtout voué son talent de chroniqueur à célébrer les « fiertés » de la Suisse servante, de la Suisse bonne à tout faire qui nous a valu plus de renom que de dignité. Or, il faut bien concevoir qu'à un écrivain déterminé à percevoir la grandeur de sa patrie sous cet unique aspect, la figure, même légendaire, d'un Guillaume Tell soit importune et désagréable.

Ce qui a le plus souvent guidé Schiller, bon poète romantique, dans le choix de ses sujets, c'est la recherche de thèmes propres à les mettre en valeur ; il se contente de viser à l'effet descriptif. S'il a choisi un héros patriote, ce n'est point par esprit de patriotisme. Ce qui le séduit ici, c'est la simplicité des populations et plus encore le cadre des montagnes. Car les œuvres dramatiques qui contribuèrent le plus à sa célébrité sont d'origine étrangère et révèlent surtout, dans l'ensemble, la recherche de décors variés : *La Pucelle d'Orléans* évoque les collines boisées de la Meuse et les coteaux agrestes de la Loire ; *Marie Stuart*, l'Angleterre ; *Don Carlos*, l'Espagne ; *la Fiancée de Messine*, l'Italie ; de même que *Demetrius*, qui devait succéder à *Guillaume Tell* et dont la mort vint suspendre l'exécution, devait refléter les horizons mosco-

(1) *Evolution de l'Histoire suisse* (tableau synoptique), Lausanne, Art et Science, 1916.

vites. L'œuvre de Schiller est une galerie de paysages où l'horizon, pour ne pas dire le cadre, prime l'importance des personnages et le mouvement. L'on comprend ce soin si l'on médite la portée des lettres de Schiller à Gœthe, surtout ce passage :

Je crois que l'on ferait bien de n'emprunter à l'histoire que les relations générales du temps et la situation des personnages, et d'abandonner tout le reste à la liberté de l'invention poétique.

De cette simple phrase semble découler ce qui doit être le plus sévèrement reproché à Schiller, et qui résume ce que nous avons émis au commencement de cette étude. Ecoutons Louis Bœrne, ce critique énergique qui fut d'ailleurs exilé d'Allemagne comme républicain et qui mourut à Paris en 1837 :

Tell, je regrette de le dire, est un grand philistin. Il pèse ses actions et ses discours à la petite balance, comme si la vie ou la mort étaient une question du plus ou du moins. Sa conduite mesurée en regard d'une si profonde misère et d'un paysage si grandiose est presque répugnante... C'est plutôt un petit bourgeois qu'un homme des champs... Il a le courage du tempérament, que donne le sentiment de la force physique ; il n'a pas le beau courage du cœur, celui qui, ne connaissant pas de limites, ne sait pas calculer les risques.

On voit que Bœrne confond ici l'effet et la cause et s'en prend à Tell des difformités du travestissement que lui inflige l'auteur du drame.

A quoi bon en blâmer ce républicain allemand, alors que tant de républicains suisses se sont mépris de façon infiniment plus grossière en laissant distraitement dénaturer leurs héros sous leurs propres yeux ?

LOUIS COURTHION.

MUSSET ET BAUDELAIRE

A PROPOS DES

CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM

—

Il ne s'agit point ici de comparer rigoureusement l'auteur des *Nuits* et l'auteur des *Fleurs du Mal.* Nous voulons simplement montrer comment les deux écrivains se sont rencontrés — ce que l'on a trop ignoré jusqu'à présent — pour adapter, chacun suivant son génie propre, cet extraordinaire ouvrage de la littérature d'outre-Manche qui s'appelle les *Confessions d'un Mangeur d'Opium anglais*, de Thomas De Quincey, et qui parut en 1821.

Mais, tout d'abord, quelques mots de l'auteur, qui fut aussi bizarre que son roman.

De Quincey, que l'on connaît encore très peu chez nous, est cependant l'un des écrivains les plus curieux de la littérature anglaise. Profondément marqué par une hérédité morbide, enfant prodige, adolescent aventureux, il s'adonna avec fureur à l'opium, et arriva à prendre la dose effroyable de 2.000 gouttes de laudanum par jour ! C'est alors qu'avec d'atroces difficultés il parvint à se guérir en partie de sa passion, fut repris par elle ensuite au point d'absorber une ration quotidienne de 5.000 gouttes, puis se guérit de nouveau vers la fin de sa vie, et cette fois définitivement.

Son œuvre se ressent forcément de cette existence plutôt spéciale, qui fit de lui, à un moment donné, une véritable loque humaine ; elle est fragmentée et cahotée, et à côté de pages traitant de l'influence des chemins de fer sur l'argot, on trouve,

par exemple, une théorie de la tragédie grecque ou une étude sur Jeanne d'Arc.

Mais avant tout, De Quincey est un humoriste, et il le prouve surabondamment par l'un de ses ouvrages les plus étranges, *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* (1), qui semble un peu la synthèse d'Epictète et d'Alphonse Allais.

Les Confessions sont, bien entendu, l'œuvre de De Quincey où il étudie le plus longuement l'influence et les ravages de l'opium, mais ce n'est pas la seule où il en parle. Beaucoup d'autres passages de cet écrivain doivent être consultés à ce sujet, spécialement dans ses impressionnants *Suspiria de profundis*. Il a laissé aussi des *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'opium* (traduits en 1902 par Albert Savine). Mais cette autobiographie s'arrête à sa vie d'étudiant, et aucune allusion n'y est faite à sa funeste habitude.

En passant, signalons l'amusant parodoxe de Th. de Wyzewa (*Ecrivains étrangers*, 1896) prétendant sans rire que ce fameux Mangeur d'opium n'a peut-être jamais mangé d'opium de sa vie!

Et maintenant, voyons rapidement ce qu'est cette œuvre étrange, touffue, moitié autobiographie, moitié cauchemar, qui a inspiré, à plus de trente années de distance, deux écrivains aussi différents que Musset et Baudelaire. Et cette double imitation de l'auteur anglais est d'autant plus savoureuse, que celui-ci détestait les littératures étrangères et spécialement la littérature française.

Après une courte préface, De Quincey indique qu'il perdit son père à sept ans, et, bien qu'ayant conservé sa mère, qu'il fut livré à quatre tuteurs dont il a conservé le plus douloureux souvenir.

On l'interne dans diverses écoles, et enfin dans celle de Manchester. Malade et mal soigné, il s'enfuit en 1802 ; il a dix-sept ans. De nombreuses aventures se succèdent, les unes amusantes comme sa dispute avec la servante d'un évêque, les autres touchantes comme son séjour dans une famille du comté de Merioneth, et, enfin, le fugitif arrive à Londres.

Là, c'est la misère, atroce, effroyable. Il s'abrite dans une grande maison déserte, où gîte également un de ces vagues

(1) Traduit par André Fontainas. Editions du *Mercure de France*, 1901. L'ouvrage original a paru en trois fois : 1827, 1839, 1854.

agents d'affaires évoquant par avance l'idée de Balzac, et qui lui permet de se nourrir des rares miettes tombant de sa maigre table. C'est alors que le jeune homme rencontre une malheureuse prostituée, Anna, qui compatit à son sort, et c'est un rayon de soleil jaillissant du ruisseau qui fait penser à la Sonia de *Crime et Châtiment* ou à la Fantine des *Misérables*. L'épisode est, du reste, très court, mais il est célèbre, et dans une sorte d'anthologie classique de De Quincey (*Selections from De Quincey*, 1910, Cambridge), E. B. Collins dit avec raison qu'il est « peut-être le plus beau passage des œuvres de l'auteur et un des plus touchants de toute la littérature anglaise ».

Puis le fugitif est obligé de s'absenter longuement de Londres ; quand il revient, Anna a disparu, et, malgré ses recherches, elle est perdue pour lui à tout jamais. Réconcilié avec les siens, il entre alors à l'Université d'Oxford. A cet endroit des *Confessions*, De Quincey nous conte comment il prit de l'opium pour la première fois, pour se guérir d'une névralgie.

Suit l'analyse, parfois ironique, des plaisirs de l'opium, de l'ivresse spéciale qu'il peut provoquer, et De Quincey conclut en bon humoriste : « Je me suis laissé dire qu'un beau jour un malade s'était grisé avec un beefsteak ! » Suit également la description des cauchemars épouvantables qui assaillent De Quincey ; cependant, Anna lui apparaît au cours de l'un d'eux. Enfin l'auteur indique comment il lutta contre lui-même et comment il put arriver à renoncer à peu près à sa fatale habitude, ne prenant plus que quelques gouttes. Soulignons bien, en effet, en terminant cette brève analyse, que De Quincey absorbait l'opium sous forme de laudanum, et ne le fumait pas comme le héros de *l'Opium* de Paul Bonnetain, par exemple.

Dans l'édition des *Confessions*, parue en 1856, trois ans avant sa mort, De Quincey a ajouté un court épilogue, *La Fille du Liban*, où, à travers un symbole transparent, on voit la pauvre Anna transportée au ciel, purifiée et transfigurée.

§

L'ouvrage de De Quincey, publié en 1821 dans le *London Magazine*, fut édité aussitôt.

Sept ans plus tard, il était traduit, ou plutôt adapté, par Alfred de Musset, sous le titre *L'Anglais mangeur d'opium*, et signé simplement des initiales A. D. M. Musset était âgé de dix-huit ans, et n'avait alors publié qu'une poésie ultra-roman-

tiques, *Un rêve*, dans un journal de Dijon, *Le Provincial*. Comment put-il avoir connaissance du roman de De Quincey? Le découvrit-il lui-même? Lui fut-il signalé par son éditeur, ou encore par son père, grand chercheur, et très au courant des hommes et des choses de l'Angleterre ? C'est ce qu'il est impossible d'établir.

Mais ce qu'on doit remarquer, et ce qui a passé presque inaperçu jusqu'à présent, c'est que la première publication de Musset lui a été inspirée par l'une des œuvres les plus célèbres de la littérature anglaise, et qu'il ne s'en douta jamais ! La réciproque paraît d'ailleurs être vraie en ce qui concerne De Quincey.

Détail curieux, tous les biographes de Musset traitent dédaigneusement l'ouvrage anglais, et semblent le considérer comme un récit quelconque, bon tout au plus à jeter à un débutant : « Petit roman... Petit volume », dit Paul de Musset lui-même, en concluant — ce qui est d'ailleurs exact : « Personne ne prit garde à cette publication sans nom d'auteur. » Seule, Arvède Barine (*Alfred de Musset*, 1894) souligne avec intérêt ce premier pas de l'auteur des *Nuits*, mais, par contre, dans l'étude qu'elle consacre à De Quincey, dans *Poètes et Névrosés*, le nom de Musset n'est même pas prononcé. Signalons aussi l'article du Dr Fernel dans la *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, de janvier 1912. sur les « Névrosés littéraires » (1).

Du reste, Alfred de Musset lui-même, et il eut tort, n'attacha pas la moindre importance à son *Mangeur d'opium*. Dans les papiers de Paul de Musset, on a retrouvé une liste, annotée par lui, des œuvres d'Alfred, et, à la suite de celle dont nous parlons, Paul a écrit : *Condamné par l'auteur*. Cette condamnation n'était pas seulement une excessive sévérité envers lui-même, de la part d'Alfred : c'était aussi un peu de l'ingratitude, nous le verrons tout à l'heure.

L'adaptation de Musset passa donc inaperçue. Mais après la mort de l'écrivain, les bibliophiles commencèrent à s'occuper d'autant plus âprement de sa première œuvre qu'elle était devenue introuvable. Un beau jour de 1868, raconte

(1) « On a porté, dit le Dr Fernel, un jugement sevère sur ce premier essai d'un jeune homme de dix-huit ans, il convient de ne pas l'oublier. Il est, a-t-on dit (Cf. *Le Livre*, 4e année, 1883), à peine écrit en français, l'inexpérience littéraire du traducteur se trahit à chaque ligne ! — Faut-il dire le traducteur ? Musset traduit quand bon lui semble ; la moitié du temps, il commente ou il improvise. »

M. Arthur Heulhard, « un déterminé chasseur de livres, artiste aussi distingué que bibliophile heureux, j'ai nommé M. Charles Soto, réussit à forcer la bête sur le parapet d'un quai ».

Mais « la bête » ne devait pas se révéler de sitôt ! En effet, d'abord survient la guerre de 1870, peu favorable aux manifestations bibliographiques ; puis, en 1871, la maison de Charles Soto est incendiée, mais heureusement le précieux *Mangeur d'Opium* est miraculeusement épargné ! Enfin, en 1878, M. Soto confie le précieux volume à M. Arthur Heulhard qui le fait paraître dans le *Moniteur du Bibliophile* : désormais, l'œuvre de Musset, est sauvée (1).

Bien qu'il s'agisse d'une traduction, nous disons « l'œuvre de Musset ». En effet, cette traduction, — et c'est bien, à la fois, son originalité et son infériorité, — est bien plutôt une adaptation, très indépendante.

On s'en rendra compte en revoyant tout d'abord le court résumé de De Quincey que nous avons donné tout à l'heure, et en le conservant bien dans l'esprit pour la lecture des lignes qui vont suivre.

Comme don de joyeux avénement, le jeune adaptateur s'octroie la suppression d'une douzaine de pages et commence brusquement après la Préface : « J'avais sept ans lorsque mon père mourut..... » alors qu'avant ce passage De Quincey donne des explications générales sur la façon dont il est devenu opiomane.

Ces explications sont d'ailleurs intéressantes, et il est regrettable qu'Alfred de Musset ait cru devoir les supprimer. Du reste, si parfois les suppressions qu'il pratique avec désinvolture allègent assez heureusement le récit, parfois aussi il néglige à tort certaines précisions, par exemple en ce qui concerne la fuite du collège ou la réconciliation ultérieure de De Quincey avec sa famille.

L'intention humoristique lui échappe souvent, ou il la dédaigne.

Parfois aussi il ne serre pas le texte d'assez près ; c'est ainsi qu'il se bornera à écrire, à propos de la musique : « C'est

(1) *L'Anglais mangeur d'opium* a été réimprimé ensuite dans l'édition des *Œuvres* de Musset par Edmond Biré, et dans les *Œuvres complémentaires* du même écrivain, réunies par Maurice Allem, éditions du *Mercure de France*, 1910.

par la réaction de l'âme que le plaisir est ressenti. » Or, De Quincey dit, beaucoup plus nettement : « Le plaisir est tout entier dans la réaction qne les sensations auditives déterminent de la part de l'esprit, la matière arrivant par la sensation e recevant, de l'esprit, sa forme. »

L'originalité la plus heureuse de l'adaptation de Musset réside beaucoup moins dans ses résumés, ou ses suppressions, que dans ses additions, car il a ajouté plusieurs pages sans crier gare. D'abord, au cours de l'analyse des plaisirs de l'opium : il introduit, là, une gracieuse évocation de l'Espagne où l'on trouve déjà par avance le poète de *Madrid* et de *Don Paez*.

Puis, un peu plus loin, tout un chapitre sur Anna. Avec beaucoup de sens critique, ou de flair, Alfred de Musset avait bien compris que pour la masse des lecteurs, et spécialement des lecteurs français, l'épisode capital du récit était la rencontre d'Anna. Aussi trouvant, avec raison, que De Quincey ne parlait pas suffisamment de la malheureuse fille, il imagine une seconde rencontre des deux amis : « Je vous attends demain, j'aurai des chevaux de poste et une épée ! » Naturellement, duel et enlèvement, c'est très romantique.

Enfin, dans la description des cauchemars de De Quincey, Musset intercale encore un passage de son cru : le rêve atroce que lui suggère une séance de dissection. (On sait que notre poète avait commencé sa Médecine.)

Par les quelques lignes qui précèdent, on voit que Musset comprenait les fonctions de traducteur d'une façon très spéciale, et que la *Bibliographie de la France*, en annonçant le 4 octobre 1828 : « L'Anglais mangeur d'opium » *traduit de* l'anglais par A. D. M., prenait, sans s'en douter, quelque responsabilité !

Maintenant, ce premier ouvrage d'Alfred de Musset a-t-il eu une influence appréciable sur son œuvre ultérieure ? Certes, oui. D'abord le titre de De Quincey pourrait bien n'être pas étranger à celui de la *Confession d'un enfant du siècle* ; puis on trouve dans les deux antobiographies certaines idées semblables. C'est ainsi que, dans ses *Confessions*, l'auteur anglais écrit : « Puisque mes *Confessions* ne sont pas des révélations de crimes, et que, d'ailleurs, même dans cette hypothèse, il peut en résulter *quelque bien pour autrui*, j'ai dû faire violence

à ces sentiments reçus. » Et Musset, qui a traduit exactement cette phrase, écrit plus tard, au début de sa *Confession* : « Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais comme il y en a *beaucoup d'autres que moi* qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là. » C'est le même point de départ.

Anna semble bien la sœur de misère et de pitié de la Marie de *Rolla*.

Enfin, la phrase suivante de De Quincey, que Musset a traduite exactement : « Ma manière d'écrire est plutôt de penser tout haut et de suivre mon envie que de prendre garde à qui m'écoute », se trouvera sous cette forme dans le *Poète déchu* : « Vous m'êtes à peu près inconnus ; votre pitié ou votre sympathie m'est absolument inutile (1). »

En outre, les trois épisodes ajoutés sont tout à fait dans la manière mussettiste. On voit donc combien l'on a eu tort de faire si bon marché du *Mangeur d'opium* dans l'œuvre de Musset, et combien Heulhard, au contraire, voyait juste en disant dans le *Moniteur du Bibliophile* que cet ouvrage est « d'une importance capitale dans la vie de Musset... Il explique aussi par contre-coup les revirements moraux de celui qui s'offrit le luxe d'étonner Dieu par ses invocations célestes. »

Voyons maintenant comment Baudelaire a tiré parti de l'œuvre de De Quincey, de quelle façon il l'a fait connaître au public français, et en quoi sa conception et son travail diffèrent de ceux d'Alfred de Musset (2).

§

Peu d'écrivains sont aussi éloignés l'un de l'autre que l'auteur des *Fleurs du Mal* et l'auteur du *Caprice*. Peu d'écrivains ont été aussi injustes pour Musset que Baudelaire, dont la pensée se trouve très nettement résumée dans cette phrase qu'il écrivait à Ancelle le 18 février 1866 : « La France n'aime que les saligauds comme Béranger et de Musset (3) ! »

Il est donc d'autant plus intéressant de voir ces deux grands

(1) Du *Poète déchu* nous n'avons malheureusement que des fragments, parus dans les *Œuvres posthumes*, la *Biographie* par Paul de Musset et la *Revue de Paris* (1er février 1910, M. Jean Monval).

(2) A titre de renseignement bibliographique, indiquons que l'édition de De Quincey qu'avait Musset était la 3e édition, 1823. Quant à l'adaptation de Musset, que celui-ci possédait naturellement, l'exemplaire fut adjugé à 155 francs, lors de la vente de sa bibliothèque, le 8 octobre 1881.

(3) Baudelaire, *Lettres*. Editions du *Mercure de France*, 1915.

esprits se rencontrer, par hasard, en une mutuelle sympathie pour l'un des grands noms de la littérature anglaise.

La première question qui se pose est la suivante : Baudelaire savait-il qu'avant lui Musset avait tenté de révéler l'œuvre étrange de De Quincey au lecteur français ?

C'est probable, car il écrit (Chapitre intitulé « Le Goût de l'Infini ») : « Je me contenterai de donner l'analyse de ce livre incomparable, qui n'a jamais été traduit en France *dans sa totalité.* » Donc, il avait eu connaissance de la tentative qui avait précédé la sienne.

Mais, chose curieuse, il ne cite pas une seule fois le nom de Musset. Et, détail également surprenant, Théophile Gautier observe le même silence dans sa copieuse notice sur Baudelaire ; voici, d'ailleurs, comment il s'exprime à propos des *Paradis artificiels* : « A l'étude sur le haschich succède l'étude sur l'opium ; mais, ici, Baudelaire avait pour guide un livre singulier très célèbre en Angleterre, *Confessions of English opium eater*, qui a pour auteur De Quincey, helléniste distingué, écrivain supérieur.... Sa mauvaise habitude ne l'empêcha pas de publier une foule d'ouvrages de littérature et d'érudidition. »

C'est donc dans les *Paradis artificiels*, publiés en 1860, que Baudelaire a inséré sa traduction de De Quincey. Voilà ce qu'il écrivait à Poulet-Malassis le 16 février 1860 : « Il m'eût été agréable que vous me disiez votre sentiment sur la physionomie générale du livre, et en particulier sur *l'Opium*. De Quincey est un auteur affreusement conversationniste et digressionniste, et ce n'était pas une petite affaire que de donner à ce *résumé* une forme dramatique et d'y introduire l'ordre. De plus, il s'agissait de fondre mes *sensations personnelles* avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. »

Ces quelques lignes nous indiquent déjà un peu ce qu'est la conception de Baudelaire, et en quoi elle diffère de celle de Musset.

D'abord, Baudelaire tenait à faire une traduction, et non pas une adaptation. Il ne voulait pas modifier l'œuvre originale ; il ne voulait rien y changer ; il voulait que les lecteurs français en pussent apprécier toute l'étrangeté et toute la saveur bizarre, qui l'ont si vivement, si fortement impression-

né. Mais, d'un autre côté, il se rend parfaitement compte des longueurs « affreuses » de De Quincey, et, de plus, il désire faire part au public de ses impressions personnelles.

Et il imagine alors de traduire les principaux passages de De Quincey, en les reliant par de courtes et rigoureuses analyses auxquelles il mêle ces impressions personnelles.

Son œuvre est donc moins vivante, peut-être, mais plus exacte que l'adaptation de Musset, et elle présente en même temps un certain caractère critique. Il explique, par exemple, pourquoi il doit « abréger beaucoup ». C'est que De Quincey est « essentiellement digressif » (1) et compare lui-même sa pensée à un thyrse, simple bâton tirant toute sa physionomie et tout son charme du feuillage compliqué qui l'enveloppe. « Cependant, conclut Baudelaire, le livre est assez vigoureux pour se faire deviner même sous cette enveloppe succincte, même à l'état de simple extrait. »

Il ne s'agit point, d'ailleurs, d'un « simple extrait », puisque Baudelaire traduit tout au long les passages principaux. Toutefois, il faut signaler une omission importante, qui montre bien la différence des deux procédés, mieux encore, des deux natures, de Baudelaire et de Musset.

Nous avons insisté, plus haut, sur la rencontre de De Quincey et d'Anna. Pour Musset (et au point de vue du public français il n'avait point tort), c'est là la partie capitale de l'œuvre, et non seulement il la traduit intégralement, mais encore il ajoute un second épisode où nous reverrons Anna.

Pour Baudelaire, au contraire, ce qui est intéressant dans les *Confessions*, ce sont les passages relatifs à l'opium, au « paradis artificiel ». Le reste n'a aucune importance à ses yeux. Et voilà pourquoi il se borne à *résumer* l'épisode d'Anna.

Tout à l'heure, nous faisions remarquer que l'ouvrage de Baudelaire a un caractère critique tout à fait étranger à celui de Musset. Nous en voyons une nouvelle preuve dans la façon dont Baudelaire apprécie le dénouement de De Quincey. Il lui paraît « une invention en faveur d'un certain clan britannique, un sacrifice où la vérité était immolée en l'honneur de la pudeur et des préjugés publics ! » Bref, Baudelaire ne pa-

(1) C'est là, en effet, le grand défaut de De Quincey et nous avons vu, tout à l'heure, Baudelaire insister encore sur ce point dans sa lettre à Poulet-Malassis.

rait pas croire à la guérison réelle et complète de De Quincey : il lui semble que quand on est en proie à des cauchemars si délicieusement effroyables, on n'a pas le droit de chercher à s'y soustraire !

L'œuvre de Baudelaire est postérieure de plus de trente ans à celle de Musset : aussi lui fut-il possible de faire ce que son prédécesseur ne pouvait même pas prévoir, c'est-à-dire de traduire cette suite des *Confessions*, parue en 1845 sous le titre de *Suspiria de Profondis*, et que nous avons signalée plus haut.

L'ouvrage de Baudelaire comprend donc en réalité deux parties : la première, qui se compose des *Confessions* proprement dites ; la seconde, qui est constituée par les *Suspiria* traduits et résumés de la même façon. Les premières pages des *Suspiria*, « Chagrins d'enfance », nous sont présentées avec une émotion où Baudelaire devait trouver comme un écho attristé de ses propres impressions d'enfance douloureuse.

C'est également dans les *Suspiria* (épisode de Savannah-la-Mar) que se trouve cette phrase qui dut retenir l'attention de Baudelaire, et que Musset aussi aurait aimée : « La douleur est, plus souvent encore, nécessaire comme étant le plus puissant « outil de Dieu. »

Et l'on ne peut s'empêcher de se rappeler avec le premier :

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés...

et avec le second :

> L'homme est un apprenti, la Douleur est son maître.

De Quincey étant mort quelques mois avant la publication des *Paradis artificiels*, Baudelaire lui consacre une note nécrologique, émue et vibrante, qui se termine ainsi : « Il laisse non seulement la réputation d'un des esprits les plus originaux, les plus vraiment humoristiques de la vieille Angleterre; mais aussi celle d'un des caractères les plus affables, les plus charitables qui aient honoré l'histoire des lettres. »

Baudelaire comptait beaucoup sur son ouvrage : il n'eut pas de déception au point de vue du succès littéraire, mais il n'en fut pas malheureusement de même au point de vue matériel. Voici, d'ailleurs, trois passages de sa correspondance à ce sujet. Le 1er mai 1859, il écrit à Poulet-Malassis : « *Opium*

et haschich. Un joli petit livre. Je compte là-dessus pour rentrer un peu en « circulation! » En 1861, à Alfred de « Vigny : « Voici les *Paradis*, auxquels j'ai la faiblesse d'attacher quelque importance. La première partie est entièrement de moi. La seconde est l'analyse du livre de Quincey auquel j'ai ajouté, par-ci par-là, quelques idées qui me sont personnelles, mais avec une grande modestie. » Enfin, le 18 février 1866, à Ancelle : « *Les Paradis* ont eu un très grand succès littéraire; peu de livres ont obtenu autant de comptes-rendus. La dégringolade de Malassis, seule, a empêché la diffusion et le succès d'argent. »

Pour conclure, on doit se poser cette question : des deux ouvrages, l'adaptation de Musset expédiée en un mois, ou la traduction en raccourci de Baudelaire écrite en deux ans, lequel donne une idée exacte de l'œuvre incohérente et profonde de De Quincey? A vrai dire, aucun des deux. A travers la prose traduite, plus ou moins brodée, plus ou moins étirée, c'est toujours Musset ou Baudelaire que l'on aperçoit, et voilà précisément pourquoi il est si profondément intéressant de lire les deux œuvres dont nous venons de parler.

Les promesses que tiendra l'auteur des *Nuits*, on les trouve déjà dans le balbutiement de ces pages qu'il ajoute en se jouant. Et dans tel résumé nerveux ou ironique on a la meilleure manière du poète des *Fleurs du Mal*.

Mais pour bien connaître l'œuvre de De Quincey, il faut, à défaut du texte original, la lire dans une traduction intégrale; celle-ci, de M. Victor Ducreux, n'a d'ailleurs paru qu'en 1890, soixante-deux ans après la publication de Musset, trente ans après celle de Baudelaire. Les deux écrivains n'en ont pas moins le mérite d'avoir été deux précurseurs, et leur rencontre sur un sujet aussi spécial a, non seulement, la saveur de l'imprévu, mais quelque chose comme le parfum du mystère; leurs âmes, désaccordées, ont donc, néanmoins, vibré du même frisson.

PAUL PELTIER.

TU ENFANTERAS...

—

Que les hommes sachent bien une chose, un mystère noble et charmant que la nature a caché au sein de la femme, c'est la divine équivoque où chez elle flotte l'amour...

Quand un orgueil égoïste dit à l'amant qu'il a vaincu, il pourrait voir le plus souvent qu'elle ne cède qu'à son propre rêve, l'espoir et l'amour de l'enfant, que presque toujours dès sa naissance, elle avait conçu dans son cœur.

MICHELET.

Aujourd'hui j'ai surpris une mère qui allaitait son enfant.

Elle avait une expression si passionnée que j'ai senti vibrer en moi des fibres qui m'attachaient, à cette femme comme à une sœur. Mais à une sœur lointaine, dont les émotions toutes pareilles à celles qui font ma vie, allaient rechercher leur cause à une autre source. Et j'ai regardé l'enfant dans ses bras...

Il ne bougeait pas. Ses yeux incomplets fixaient l'inconnu. Sa petite main ne savait même goûter la caresse de la grande amoureuse penchée sur lui...

Il m'apparut ainsi qu'un dieu ignoré, dispensateur de voluptés profondes aux seules adeptes de sa foi.

Je fus jalouse de cette femme qui pouvait éprouver des ivresses dont je croyais, en mon orgueil d'amante, avoir parcouru le cercle.

Le sentiment d'un vide m'a étreinte, d'une ébauche où, déjà privilégiée, je me suis complue, — ébauche qui demandait, pour être le grand tableau de la vie, sa sanctification.

J'ai été bien lente à te revenir, mon amour ?

C'est que tout au long du chemin, telle une hallucinée, j'ai contemplé les mères.

Mais comme je t'ai aimé *doublement*, ce soir là !...



Je l'aime plus qu'avant. Ma pensée s'attache à lui comme à un mystère : de son amour peut naître un autre amour...

Il est devenu plus grand que l'amant, car à son geste peu s'attacher du divin...



Je te veux, ô Maternité !

Je songe avec pitié à la pauvre amante que je fus jusqu'alors : semblable à ces chercheurs d'étoiles qui s'imaginent, dans une tension suprême de leur être, avoir atteint l'infini.

Ce sont les poètes... les poètes de toutes les sensations comme de tous les arts. Le mien, je le portais dans mon cœur.

J'ai subi l'inévitable réveil. Mais j'y vois l'annonce de l'absolu : la Maternité dans l'Amour.



Voici qu'un grand souci m'assaille...

Je vais aider à ce miracle par mon sang et ma vie. Mon être corporel va servir à son œuvre. Ne cache-t-il, ce corps, dans sa pauvreté d'accessoire, une faiblesse capable d'y porter atteinte ?...

La Maternité est une religion à laquelle il ne faut pas faillir.

Mères, entendez-moi : vous voulez que votre enfant soit fort et beau. Comment n'avez-vous pas senti ce qu'il dépendait de vous, surtout en cette minute ?

Mais vous ne songiez pas qu'il *pouvait être.*

C'est cela, n'est-ce pas ?

Vous étiez occupées d'amour... d'amour humain. Et l'enfant est venu sans que vous ayez eu le temps de réfléchir à cette incarnation.

Pourquoi revois-je, en cette heure décisive, tant de petits visages qui souffrent ?

Où les ai-je vus ? Je ne sais plus. En maints endroits. Je ne puis détacher ma vision de leurs mères penchées sur eux, et pleurant comme des fautives.

Nous sommes toutes des fautives. Le hasard seul nous sauve, si plus tard il ne nous crucifie.

Je tremble en songeant que la Maternité eût pu me surprendre en pleine inconscience.

Et pourquoi ne pensons-nous pas à elle, toujours ?

Ne serait-ce pas le plus bel emploi de la raison humaine ?
Je suis presque fière d'en avoir eu la pensée.
Il me semble avoir triomphé de la vie.

★

J'ai préparé mon corps comme les communiantes leur âme...
Je me suis occupée jalousement de mon être matériel avec le sentiment profond d'en faire jaillir du spirituel.
Et lorsqu'il fut prêt, je t'ai remis mon corps, Amour...

I

J'attends...
Chaque jour a pour moi une signification terrible : il me rapproche de celui qui m'apprendra si je vais être mère.
Je suis toute d'impatience et, par instants, de craintes.
Vivre dans l'ignorance, quel fardeau ! Mais elle me garde l'espoir, si doux à mon cœur.
J'imagine l'attente, chaque fois déçue, de celle qui veut être mère et ne le deviendra jamais.
C'est un peu comme de la mort qui serait déjà en elle...

II

Je m'éveille.
Sitôt me traverse la sensation de mon état possible. Mon cœur bat... Est-ce un signe ? J'interroge pour la centième fois mon être : Ai-je déjà ressenti cela *avant* ? ou bien : Mon cœur battait-il de cette façon ?
Autant de puérilités qu'imagine mon désir maternel.
Mais mon corps garde son secret. Je suis emmurée en moi-même.
Et mon esprit, pitoyable assaillant, cherche en vain à triompher de cette énigme que je suis...
Peu à peu ma pensée s'apaise, revit de ses réflexions personnelles. J'en viens à songer aux bêtes qui *sentent*, elles, lorsque leur corps est devenu sanctuaire et le prouvent par leur farouche réserve.

III

Le grand jour...
Je l'ai vu venir presque avec effroi. J'ai passé par toutes les

ésespérances avec cette propension qu'ont les êtres humains e croire plus à l'impossible qu'à une réalisation naturelle de eurs désirs.

J'ai regardé ce jour s'élever dans la vie où je ne voulais as être, rayée des autres par ma propre volonté.

Le soleil s'est affirmé jusqu'au pied de mon lit d'où je n'ai oint voulu sortir, à son invite, dans l'angoisse de cette demi-n mentale.

J'ai attendu le soir.... le soir qui terminerait ce jour tant edouté dont la propre fin contiendrait, peut-être, la promesse 'une vie...

J'ai failli mourir d'émois avec lui...

Quand j'ai rouvert les yeux, la nuit m'apparut, telle l'annonce e ma maternité.

Je me suis dressée hors de ma couche ainsi que d'un linceul nutile et j'ai salué ton aube, ô soir, comme l'aube même de a vie !

IV

— Madame Dumont-Dorville, s'il vous plaît ?

— C'est ici.

— Je voudrais lui parler...

— Entrez. Vous l'attendrez un moment; elle est très occu-ée. Entrez vite ! Excusez-moi... Je me sauve. Elle m'attend !

Une porte s'ouvre. J'entrevois un lit, une natte, un objet oudain brandi et qui brille.. La porte est refermée.

Je ne sais pourquoi, voici que mon cœur se serre.

J'ai presque envie de pleurer... Il fait si noir ici... Et je ne ais ce qui se passe, là, à côté, dans cette chambre d'où s'é-happe un silence effrayant... On dirait la chambre d'un mort, leine de monde, où l'on ne parle pas...

J'ai peur...

Pourquoi suis-je devenue aussi impressionnable? Est-ce à ause de Lui que je cache en moi ? Je crains, déjà, qu'il lui dvienne quelque chose... Mon cher petit...

J'ai redressé dans l'ombre mon visage abattu. J'attends, ermée égoïstement aux émotions qui peuvent me venir d'au-rui.

Mais comme il fait noir !... Et je n'entends toujours rien. 'est vraiment curieux... très curieux...

— Ah ! mon Dieu !

J'ai fait un geste d'effroi. Une bête vient de sauter sur mes genoux. Je n'ose y toucher... Mais un ronron me rassure. C'est un chat. Je m'en saisis ! Et j'écoute dans l'ombre, religieusement, la petite musique vivante que fait son souffle en s'échappant...

La porte, un instant, s'est entre-bâillée.

J'ai revu, dans un éclair, le lit, la natte, un peu d'un visage renversé...

Une voix — c'est la femme de tout à l'heure — à mes côtés, s'exclame :

— Mais on n'y voit goutte ici ! Où avais-je la tête ? C'est impardonnable... Je vais chercher de la lumière. Attendez, *ma petite...*

— Je n'ai entendu que ce mot là : *ma petite.*

Il m'atteint telle une trouvaille verbale au cœur d'une minute décisive.

Ma petite... Comme il est humain, pitoyable ! Il est juste. Je me sens petite... Je suis touchée qu'on le sache et me traite ainsi.

La voilà qui revient avec une lampe.

Je ris :

— Je n'avais pas peur, vous savez !

Mais elle ne s'y trompe point et pose la lumière tout près de moi.

— Tiens ! vous étiez avec Pouponne ? Voulez-vous attendre encore un peu, toutes les deux ?... Ce ne sera plus bien long maintenant...

Son regard s'est tourné vers la chambre mystérieuse...

— Madame Dumont-Dorville s'occupera de vous aussitôt.

Et comme si ce nom seul lui rappelait un devoir plus pressant, elle s'évade, rapide, vers une besogne inconnue...

Où va-t-elle ?

Il me semble l'entendre maintenant, très loin, derrière des portes et des portes, qui remue des ustensiles et fait couler de l'eau, sans fin...

Dans mes bras la chatte s'est endormie...

Je ne sais plus où je suis... L'instant est irréel...

Je voudrais ne m'en échapper jamais...

Ne plus être...

Un cri !... Ah ! un cri...

Un cri horrible qui n'en finissait plus ! Un cri démoniaque qui m'arrache les entrailles ! Un cri inhumain que je ne peux arrêter malgré mes mains en avant, mes dents serrées, ma volonté impérieuse !

Un cri qui me fait devenir folle et crier avec lui ;

— Hra !...

C'est fini...

C'est fini ?

Il me semble qu'il y en a encore un peu en moi...

Soudain j'éclate de rire, nerveusement, avec des larmes plein les yeux, car pour me donner raison voici que le chant d'un nouveau-né s'est élevé dans mon cœur...

O ces petits cris de vie après ce grand cri de mort...

Ils me paraissent jaillis du fond de moi-même...

Je les écoute dans un ciel à part où, seules, les oreilles des mères sont charmées...

Je le vois avec ses petons brusquement délivrés gesticuler, impudique, au nez de la sage-femme.

Le petit monstre ! Comme je voudrais l'embrasser !

L'aide est accourue. Elle a traversé d'un trait la pièce où je demeure. Elle m'a jeté un mot au passage : « Le voilà ! » et s'est sauvée, en riant, dans la chambre voisine.

La chatte, elle, s'est enfuie, épouvantée...

Pourquoi n'ai-je point pénétré, à mon tour, dans cette chambre, en disant à ces femmes : « Me voici ! » et qu'elles, *me reconnaissant*, ne s'écrient : « Soyez avec nous ! »

Quelle raison a pu entraver mon élan ?

Je n'ai pas osé... J'ai craint d'être importune quand je venais de partager avec l'une d'elles des minutes de déchirement et d'amour.

En sommes-nous là qu'il faille se dérober aux mouvements de notre âme pour respecter les rites d'une éducation humaine ?...

Je suis restée immobile, alors que tout mon être se tendait vers cette sœur d'une même destinée.

Mais une femme, au visage tranquille, est entrée. Elle m'a dit d'une voix tranquille : « Mon enfant, je suis à vous. »

Je l'ai regardée comme si elle avait perdu la raison.

J'ai failli lui prendre le bras et lui dire : « Vous blasphé-mez! Vous n'êtes à personne, vous qui parlez comme dans la vie quand un peu d'infini vient de nous effleurer... »

Mais je n'ai rien dit. Je n'ai pas osé...

Je l'ai regardée remettre ses bagues, une à une, avec des gestes lents, méticuleux...

Ses mains m'hypnotisaient... elles semblaient douées d'une âme... Elles *s'exprimaient*. Je n'ai plus vu qu'elles... Elles étaient comme le visage qu'il me fallait découvrir dans cette femme.

Et j'ai vénéré ces mains-là qui lui faisaient dire avec un air tranquille, une voix tranquille : « Mon enfant, je suis à vous » dans la certitude de se donner, vraiment, par le secours pi-toyable de ses deux mains...

— Voilà qui est terminé. Excusez-moi de vous avoir fa attendre. Je ne pouvais quitter mon accouchée.

— Elle a eu... mal?

— Oui... beaucoup... Mais c'est fini. Maintenant elle es bien heureuse!

On la dirait presque jalouse...

— Et... le petit?

— Le gros, pouvez-vous dire! Il pèse dix livres passées C'est un poids!

— La maman doit être fière!

Madame Dumont-Dorville hoche la tête :

— Elle ne l'était pas tout à l'heure... Si vous aviez vu! J'a bien cru faire appel au docteur pour les fers... Heureusemen j'ai pu y arriver seule... Ah! cela n'a pas été sans mal!

Elle sourit, relève de ses mains qui ne tremblent pas un dentelle arrachée de son corsage.

— Voyez, on s'est battu! Elle ne voulait pas rester tranquille la mâtine! Après, ne m'a-t-elle pas suppliée de la pardonner. Je vous demande un peu!

Comme elle a l'air miséricordieux...

— Mais occupons-nous de vous, mon enfant. Que me vou lez-vous?

— Moi?

Je m'étais oubliée...

Je balbutie, embarrassée : « Je voudrais... je voudrais savoir... si...

Son visage est tout près du mien. Ses yeux rient. Elle termine la demande difficile.

— Si vous êtes enceinte?

J'ai répondu : « Oui », dans un souffle.

— Venez, me dit-elle, en me prenant la main.

Nous nous acheminons par une série de petits couloirs tout peuplés de propos candides : « Allons, Mademoiselle, faites risette à votre maman. » — « Çoucou... Ah! le voilà !... » — « La petite bête qui monte... qui monte... »

Je suis émue...

Il me semble traverser un paradis d'amour...

— C'est là, m'annonce la sage-femme en poussant une porte.

Nous entrons.

Une salle vide, silencieuse, des murs nus, très blancs, un matériel de clinique...

Et c'est, brusquement, pour moi, le rappel très précis d'une salle d'hôpital entrevue jadis, où des instruments d'acier, tranchants et froids, épouvantèrent mon enfance... Oh! ces pinces, ces ciseaux, ces sondes...

Mais une voix maternelle m'arrache à leur emprise :

—Voulez-vous monter sur ce siège, mon enfant? Posez votre pied ici... l'autre là... C'est bien... Etendez-vous maintenant.

Elle enlève ses bagues, une à une...

Ce geste me fait frissonner...

— N'ayez pas peur. Je ne vous ferai aucun mal, ajoute-t-elle dans un délicieux sourire.

Elle s'approche...

La pudeur me fait rougir... Mais elle ne semble point s'en apercevoir et, délicatement, s'empare de moi...

Mon être convulsé ne la soupçonne même pas.

L'esprit pensif, je la vois à la recherche unique d'une sainte découverte...

Quel repos d'être naturel dans une nature sans hypocrisie!

Je me laisse faire, à présent, sans honte inutile.

— Hé! hé! — marmonne-t-elle en aparté.

Je me soulève, éperdue.

— Eh bien?

Elle s'est éloignée de moi. Libérée d'un bond, je suis debout. Je l'implore du geste.

— Eh bien?

Elle me répond « oui », simplement.

Ah! quel vertige!... Je m'exclame :

— Est-ce possible!

Elle se méprend sur mon cri.

— Vous n'êtes pas contente?

Et sans me laisser le temps de répondre, changée tout à coup, le visage dur :

— Il ne faudrait pas me demander de vous faire avorter! J'ai le culte de la maternité, moi. Une femme ne compte à mes yeux que si elle est mère. Quant à l'empêcher de le devenir, j'aimerais mieux me couper les deux mains!

Je proteste contre un pareil attentat :

— Je vous en prie, madame!... Me dire cette chose-là, à moi... Si vous saviez!... Mais je l'ai voulu... Mon amour le réclamait comme un sacrement... Je serais morte si la nature me l'avait refusé... Ne le sentez-vous pas maintenant?...

Sans le vouloir — oui sans le vouloir — ou bien est-ce elle qui m'attira? je suis tombée dans ses bras. Et j'ai pleuré comme une petite fille trop sensible sous son baiser de mère universelle.

Elle me berçait...

— Mon enfant, murmurait-elle, mon enfant... ne m'en veuillez pas...

Et tout bas, si bas que je l'entendis à peine, elle ajouta :

— Moi, voyez-vous, *je n'ai jamais pu être mère...*

V

Le voici donc, ce Grand Responsable...

Une sorte de dévotion me retient, immobile, au milieu de la pièce, à le contempler.

Il ne m'a pas entendue venir. Il écrit. Cela veut dire qu'il rêve... Chacun son rêve... Le sien lui donne l'illusion d'un monde d'enfants nés de son imagination merveilleuse, avec lesquels il joue tel un frère aîné. Combien de fois l'ai-je surpris ainsi, riant tout haut, ou bien songeur, avec dans son regard la touche délicate d'un émoi...

O mon grand enfant, voici que tu as créé pour de vrai. C'est

inouï et très troublant... En concevras-tu cet orgueil propre à l'élément masculin, ce qui fait rire les femmes sous cape ?

Ou resteras-tu interdit de ce prodige qui te fit donner la vie à l'enfant de ton plus beau rêve ?

Je suis tant impatiente de le savoir.

Je murmure :

— Jean...

Où êtes-vous, fantômes de son esprit? On dirait, dans sa hâte à vous quitter, qu'il sent que je lui apporte *l'enfant vivant* de notre amour.

— Toi !... c'est toi !...

Je suis toujours étonnée d'une telle adoration. Elle n'a pas varié depuis ce jour où, pour la première fois, j'ai confié ma tête à son épaule. Je retrouve sur mon front, qu'il chérit particulièrement, l'emprise profonde de sa caresse. Et ses yeux se ferment pour mieux me garder en lui...

Je prends cette face ardente entre mes deux paumes. Je la force à me regarder.

Il me croit coquette :

— Oui, tu es belle...

— Non... autre chose...

Ma gravité le surprend. Il s'occupe de mon expression :

— Quel regard !... Qu'est-ce que tu m'apportes encore d'heureux ?... La fortune ?

Et subitement :

— Est-ce qu'on aurait gagné le gros lot?

Comme il a bien dit cela ! Je ne puis m'empêcher de rire.

— Méchante ! Pourquoi me taquiner ? Je suis déjà si riche avec ton seul amour...

Je reste muette, le caressant à mon tour.

Il implore :

— Dis-le, ton secret, Minou..., dis-le-moi ?

— Devine...

— Ah ! Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Cette fois il est piqué au jeu. Il va chercher la lampe et m'en promène l'éclat sur le visage. Je demeure impassible. Je veux qu'il trouve. C'est nécessaire à mon amour... Mais trouvera-t-il ?

La lumière ne lui apporte aucun secours. Il repose la lampe et se met, brusquement, à m'embrasser, à m'embrasser....

Oh ! le roué...

S'il croit me vaincre avec ses baisers...

Ils sont tendres, mon Dieu, si tendres... Vais-je faiblir ?

Soudain une idée m'illumine, une idée d'amante.... Je réponds à ses baisers par des baisers comme il n'en reçut jamais. Je suis farouche et volontaire au point d'arrêter les siens, cependant qu'il s'étonne de *l'élément nouveau* glissé dans les miens...

Un instant il reste indécis, troublé...

Mais dans une brusque inspiration il m'arrache mon secret en un ultime baiser qui fait passer de moi en lui la vie nouvelle dont je suis animée.

— *Il est né !...*

Quelque chose de très doux fond en lui... Il me regarde avec crainte, avec religion... Et saisissant ma main qu'il appuie très fort sur sa poitrine d'homme, il dit, plein de ferveur :

— Ma bien-aimée... Notre enfant, tu viens de le faire naître dans mon cœur...

VI

Son amour a changé...

L'amant est devenu père. Curieusement. Le mien. L'enfant n'a été qu'un prétexte. Les nouveautés écloses en son cœur, c'est à la mère qu'il les a données. Lui ne voit qu'Elle, toujours, plus émouvante, si bien qu'elle le métamorphose et change sa passion en une tendresse qui n'atteindra son véritable objet que plus tard. L'homme est ainsi qu'il lui *faut son enfant*, et surtout lorsqu'il est devenu l'être réfléchi, pour que sa paternité réelle se fasse jour. La maternité est innée. C'est l'esprit d'un tout. Je parle en amoureuse, non pour celles qui sont mères exclusivement.

Je m'abandonne à ce nouvel amour dont le père de mon enfant m'enveloppe. Il me convient. Je n'en pourrais souffrir d'autres à présent...

Encore une fois il m'a comprise...

Ou bien, est-ce notre harmonie qui, naturellement, se continue ?...

VII

L'instant précieux de la fin du jour.... Celui où l'on commence à rêver dans le silence des choses...

De sa cigarette s'échappent d'étranges fées aériennes dont les voiles bleus s'entremêlent dans le déclin qui tombe...

Mes paupières se sont closes, tout à coup...

Ma tête, comme frappée de sommeil, a roulé au fond des coussins...

Il l'a reprise et l'a déposée sur le plus beau...

Puis il est resté là, debout, jusqu'à ce que la nuit vînt lui ravir mes traits...

Il me croit endormie.

Alors il allume la plus petite des lampes et s'en va prendre un livre à la bibliothèque. Lequel ? se demande mon attention qui ne l'a point quitté. Je fais un pari pour VALLÈS. Il y revient toujours. Nous verrons tout à l'heure si je me suis trompée. Il retourne à son bureau. J'entends le travail insidieux d'un coupe-papier. Et brusquement, plus rien.

Ah ! je puis rouvrir les yeux. Je suis bien tranquille. Il lit. Voyons ? JACQUES VINGTRAS. J'en étais sûre.

Je retrouve sur sa tempe la petite veine que je connais bien.

Je puis, sans crainte, me livrer à l'analyse de ce visage qui sera peut-être celui de mon enfant.

C'est la pensée qui m'est venue dès que la certitude exaltante de ma maternité s'est apaisée dans le grand rôle qui commençait.

Le visage de mon enfant... Quel attrait pour une mère ! J'en suis toute préoccupée. Je voudrais l'imaginer par avance. Je regarde celui de son père... Quelle signification il prend pour moi ! Mais je désire le voir *tel qu'il est*. Jadis il a changé soudain à ma vue. Une transition propre à l'amour. Quand on s'aime, on ne *s'aperçoit* plus. Seulement des choses, un rien, une petite veine qui parfois se révèle d'une certaine façon.

C'est ce que nous connaissons de la figure aimée, le trésor que nous nous sommes créé, qui ne peut appartenir qu'à nous seule.

Mais aujourd'hui il me faut voir le « vrai visage » de celui que j'aime...

Je le puis. La maternité a donné une double vue à l'amoureuse.

Sous la lampe il lit toujours....

Je peux le définir à l'aise. Ses yeux d'abord. Mais ses paupières sont baissées. Elles me ravissent son regard... Seul

l'orbe où il s'inscrit : un vrai cadre, celui qui convenait à ses pensées. Sa bouche? Je l'aime. C'est celle d'un tendre. Le front ? En jouant, parfois, je cherche à le cacher sous mes deux mains. Est-ce une beauté ?

Son oreille m'est chère, car elle est le seul bibelot de son visage.

Tout cela réuni, est-ce beau ?

Lui prétend que c'est affreux.

Au fond, je crois qu'il répudie la plus petite possibilité de beauté comme une infériorité masculine.

— Vois-tu, je ne suis pas assez laid...

Il semble vraiment le regretter.

Quel esprit paradoxal !

Heureusement, il ne peut s'opposer à une chance qui réserve, peut-être, à mon enfant ce que son père a de mieux.

D'ailleurs il me ressemblera aussi...

Est-ce que je me connais au moins, moi ?

Je cours à mon miroir.

— Hé !... hé !.. Tu ne dormais donc pas, coquine ?

Je le regarde. Je me regarde...

— A quoi donc penses-tu ?

— A notre enfant... Quel visage aura-t-il ?

Et lui, sans hésitation, dans une vérité qui me frappe et m'illumine :

— Il sera beau, chérie... Il aura le visage de notre amour

VIII

Mon ventre...

C'est là qu'*il* commence à être dans le secret de ma chair.

Ah ! le percevoir, ne fût-ce qu'une minute...

Même informe, même pelote de ligaments rouges où se devine l'émotionnante structure d'un corps, mon cœur maternel en défaillirait de bonheur...

Est-ce donc pour cela que l'on cache aux femmes accouchant avant terme cette petite chose morte *qui est leur enfant ?*

Dans l'impossible je cherche à surprendre en moi un réflexe qui me viendrait de *Lui* et dont je pourrais vivre en attendant...

Mais j'ai beau m'étudier, nul inconnu ne s'impose à mon esprit comme une révélation merveilleuse. Si pourtant. Hier, j'ai eu une envie de soupe aux choux...

Je l'ai voulue épaisse, au point que ma cuillère y tienne debout. Et je m'en suis repue, farouchement, ainsi qu'une campagnarde aux champs.

Faut-il qu'une telle chose se révèle de telle sorte ?...

IX

Sois satisfaite.

La souffrance t'est venue comme le sceau que tu réclamais.

X

— J'ai mal !

Il accourt. Il semble toujours prêt depuis mon premier cri de douleur.

— Qu'as-tu ?

— C'est mon cœur... Il me torture... si tu savais... Tiens !

J'ai pris sa main et l'ai posée sur mon mal.

Elle tremble, craintive, sur ce corps dramatique.

— Attends ! Je vais te guérir...

Il embrasse la place.

Cher petit...

Qu'y pourrait-il ? Il est des souffrances, préludes de l'autre — la grande — que nul remède humain ne saurait abolir. Pas même son amour qui est le baume de tous mes maux.

Je le vois au travers de mon tourment qui se dépense en mille riens puérils. Et je rirais, si je n'avais si mal.

C'est une souffrance lente, profonde, qui m'emporte, peu à peu, très loin, loin de tout, de Lui, des choses, dans un monde uniquement personnel où je cherche à me défendre toute seule. Cependant que mon esprit poursuit sa vie à part, juge, et s'élève contre le supplice de ce corps. Pourquoi souffrir à cause de *cela* ? Alors que l'on devrait y trouver, presque physiquement, la récompense de son sacrifice à la vie. Il y a là un non-sens que les religieux, les scientifiques, expliqueront bien sûr, mais que les rêveurs n'accepteront jamais.

Passer insensible et stérile dans ce monde et ne jamais connaître la souffrance — ou souffrir et connaître l'Absolu...

Est-ce une rançon ?

Payons-la donc. Mon corps se débat, la fièvre me consume, et je souris à l'Amour qui est en moi.

C'est mon acte de foi. Il a chassé ma misère.

Et je trouve ma récompense dans ce spectacle imprévu : mon mari, affolé, versant goutte à goutte, religieusement, de l'arome à pot au feu en guise de laudanum sur des cataplasmes de farine de lin !

XI

Pendant que je n'étais pas là, il est allé chercher dans la vieille malle où je cache mes trésors : Précieuse de Mérouville, ma poupée.

Précieuse a cent ans, peut-être... Elle a été la fille de grand' mère qui déjà la tenait de son aïeule. Cette lointaine parente fut-elle sa première maman ? Nul ne saurait le dire. Mais une tradition familiale dota Précieuse d'une mère nouvelle chaque fois qu'une petite fille de la famille atteignait ses six ans. Alors l'ancienne maman allait quérir au fond de sa boîte en brocatelle Mlle Précieuse de Mérouville — ainsi baptisée par hommage aux châtelains de l'endroit — et la remettait à sa nouvelle maman à peu près en ces termes : « Mon enfant, tu as aujourd'hui six ans, l'âge d'être mère. Voici ma fille. C'est la tienne à présent. Amuse-toi avec. Surtout fais bien attention de ne pas froisser sa traîne. Je te la reprendrai ce soir. »

Et, à partir de ce soir-là, on ne revoyait jamais plus la belle poupée remise dans sa boîte jusqu'à ce qu'une nouvelle mère naquît, tout exprès, pour l'en sortir, en vertu de ce principe archaïque « qu'il ne faut pas abîmer les belles choses », mais plutôt les laisser mourir au fond des cachots de notre invention.

Précieuse continuait de mourir dans le secret de ma vieille malle parce que je ne suis plus une petite fille — quoi qu'en dise mon mari. — J'attendais pour la faire revivre les menottes de mon enfant.

« Papa » n'a pas voulu attendre si longtemps. Il est allé délivrer ma vieille poupée, et s'est ingénié à la grimer en nourrisson. Puis l'ayant allongé dans *son* berceau, il en tira les rideaux afin que l'illusion fût complète.

« Papa » monte la garde auprès de sa malice en attendant « maman ».

On sonne.

C'est elle !

Il vient m'ouvrir précipitamment.

— Tu étais là ? Comme je suis heureuse ! Sais-tu, je viens d'acheter *sa* layette...

Je ne remarque point son air mystérieux. J'avance dans mon rêve, attirée vers son berceau...

D'un geste coutumier j'en écarte les rideaux...

Soudain j'aperçois l'effigie grotesque.

J'éclate de rire, un rire de gosse amusée.

Ah ! mon Dieu, qu'elle est drôle !

Il lui a mis *son* petit bonnet — à l'envers bien entendu ! — et son voile, tout froncé, sur son nez piqué par les vers.

Je ris toujours. Je ne peux m'arrêter de rire.

J'attire la chose à moi, histoire d'ajouter à cette gaminerie. Mais c'est alors que je n'ai plus ri... Il m'a semblé que c'était *Lui*, vraiment, que je berçais sur mon cœur.

Et nous nous sommes regardés tous les deux, longuement, longuement, avant de nous tomber dans les bras !

XII

— Tu *lui* en veux ?... Ne dis pas le contraire, je le vois...

— Mais non, ma chérie. Pourquoi veux-tu que je lui en veuille ? Ce n'est pas de sa faute. Au fond c'est de la mienne...

— Oh ! Jean, pourquoi m'attrister davantage ? Ecoute, je n'ai pas si mal que tu crois...

Nous cherchons à nous leurrer sur ce double supplice que parfois nous endurons, moi dans ma chair, lui dans son cœur.

Il me contemple, toute pâle dans mes oreillers, à peine délivrée de cette souffrance perfide qui vient m'attaquer jusque dans ses bras.

Elle est devenue son ennemie et, sans qu'il ose l'avouer, son ressentiment s'étend à celui qu'il croit coupable...

Cette découverte m'est insupportable.

Il s'en aperçoit. Aussitôt il se met à m'entretenir avec amour de mon enfant.

Sa divination est aussi profonde que son cœur...

Il me parle de lui avec une recherche d'expression qu'il sent devoir toucher plus particulièrement ma maternité. Je l'écoute, oublieuse de mon chagrin, dans un ravissement qu'il provoque à plaisir. Et sa dépense d'amour est si grande qu'elle s'impose au travers de ses mots.

Je le contemple à mon tour.

Comme je l'aime !...

Jamais il ne fut plus près de moi dans ce grand tournant où l'homme est jugé par la mère...

— C'est vrai, tu ne lui en veux pas ? Tu l'adores, toi aussi, notre enfant ? Songe, aimé, notre enfant à tous les deux... Et moi, m'aimes-tu ?

Il est si agréable de se faire redire ce que l'on sait si bien...

— Si je t'aime !

Lui, par exemple, a toujours peur que j'en doute. C'est touchant.

— Si je t'aime ! — Malgré lui il revient à son premier souci. Si je ne t'aimais pas tant, je serais moins frappé par cette souffrance que tu endures. Sale marmot ! conclut-il en badinant.

— Sale marmot ! Je ne veux pas que tu l'appelles ainsi, mon cher petit...

— Et moi, je ne suis plus ton petit, alors ?

Ça, c'est de la jalousie ! Je l'ai fait exprès. Faut-il lui répondre ? Il ne m'en laisse pas le temps.

— Ah ! je crains que tu ne sois la plus faible des mères. Ce serait désastreux. Plus tard, vois-tu, il faudra me laisser faire. Sans cela nous n'obtiendrions rien de lui.

— Qu'en sais-tu ? Tu ignores son entité.

— Quelle qu'elle soit, elle aura besoin d'un maître. Ce maître, ajoute-t-il doucement, ce sera moi.

— Le maître !... Le maître !...

Une colère bien féminine m'emporte à ce mot. Il m'évoque des luttes théâtrales où des mères échevelées se dressent devant des pères impassibles. Et ma colère s'en décuple.

— Le maître !... Le maître !...

Lui poursuit, immuable :

— A quinze ans j'en aurai fait un esprit fort. Alors je lui dirai : « Mon garçon, tu vois maintenant ce que c'est que la vie. Tâche de ne pas trop souffrir. Adore ta mère, mon garçon, c'est encore ce qu'il y a de mieux en attendant. Mais ne l'écoute pas trop, sapristi, sans ça tu ne seras jamais un homme ! »

Il est arrivé au plus haut point d'une jubilation masculine.

Mais une pensée m'est venue... Je l'attends avec « son gar-

çon », et j'éprouve une volupté sournoise à le voir s'exalter. Quand il s'arrête enfin, à bout de souffle, je le cloue d'un trait :

— Et si « ton garçon » était une fille ?...

XIII

J'ai dit cela sans réfléchir, pour avoir « le dessus ». Sitôt dit, je me surprends à partager son étonnement...

Et si c'était une fille?

Lui a parlé d'un garçon pour mieux affirmer son autorité future. Mais nous ne nous sommes jamais demandé si notre enfant serait une fille ou un garçon.

Les autres pères et mères s'en préoccupent tout de suite. Celui-ci veut une fille par goût de la féminité, celle-ci un fils, par orgueil ; ou inversement pour d'autres raisons qui varient selon chacun. Il est même des parents dont le désir est si grand qu'ils en arrivent à sexuer leur enfant bien avant qu'il soit né.

Pourquoi ce désir ne nous est-il pas venu, à nous ?

Nous sommes en face l'un de l'autre, pleins de pensées...

Nous nous comprenons. Notre enfant, qu'importe qu'il soit fille ou fils. Il est avant tout l'*enfant de notre amour*. Il le représente. Sa réalisation en l'un ou l'autre sexe ne pouvait nous inquiéter spécialement. Une boutade nous oblige, soudain, à nous questionner :

— Tu aimerais mieux un fils, toi ?

— Je n'ai pas de préférence.

— Moi non plus, il me semble que ce serait mal...

Je ne puis qu'augurer. Voyons : un fils? Sans doute il m'aimerait comme son père... C'est bien tentant, ce nouveau galant à mes côtés.

Une fille? Ah !.. Une fille, elle resterait toujours auprès de moi.

Le cri de toutes les mères ! Je me retrouve là avec elles.

Aurais-je, sans m'en douter, une inclination ?

D'abord, si c'était une fille, mon mari aurait perdu la partie. Et c'est une raison cela !...

XIV

Ses petits yeux intenses vous regardent approcher derrière les verres grossissants de leurs lunettes...

Il a une main posée sur un grand microscope...

Il ne bouge pas. On le dirait ravi au Musée Grévin.

— Eh bien, madame?

Ce rappel à l'ordre, surprenant tel un miracle, me rend soudain au sentiment puéril de ma démarche. Comment vais-je lui demander cela, à ce docte personnage, choisi, tout exprès, dans le Bottin?

Une gêne indéfinissable me fait remuer les pieds, les mains, comme les gens qui sont bêtes...

— Eh bien, madame? reprend-il plus fort, toujours sans bouger.

Il faut que je dise quelque chose.

— Monsieur... Maître... voilà... Je ne suis pas malade...

Ce va-tout inattendu l'intéresse prodigieusement. Voici ma statue qui s'anime et avance ses lunettes sur ce cas curieux: un être humain sans maladie.

— Vous n'êtes pas malade, madame, vous n'êtes pas malade?

Il semble réfléchir profondément.

— Mais alors pourriez-vous me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Il a pris ce détour mondain, je le sens, pour me faire avouer quelque tare inédite à laquelle il tient. Déjà je vois le microscope s'agiter sous sa main...

Qui sait, ce que je suis venue lui demander va peut-être lui ouvrir un horizon auquel sa gravité n'aurait jamais songé.

Cette idée m'enhardit.

— Maître, je dois vous dire que je suis enceinte.

— Fort bien, madame, fort bien, et alors?

Sa curiosité est à bout.

— Alors je voudrais savoir si mon enfant est une fille ou un garçon?

Sa main a chu du microscope.

Il me regarde comme une petite fille... Mais je suis une mère. Et ma question est très grave, puisqu'elle me vient du cœur... Comment ne le sent-il pas, ce vieux bonhomme?

— Je comprends, maître, dis-je en tremblant, que ma question vous paraisse dérisoire... Néanmoins vous l'excuserez lorsque je vous aurai dit qu'il s'agit pour mon enfant d'un héritage...

Je n'ai rien trouvé de mieux pour forcer le récalcitrant.

— C'est une raison, en effet, reprend cet esprit raisonnable, et je conçois votre impatience, madame. Mais il est presque impossible de déterminer le sexe de l'enfant dans le ventre maternel. Les moyens employés jusqu'à ce jour sont purement empiriques.

Je le supplie du regard...

— Mon Dieu, madame, je veux bien essayer. Toutefois je tiens à dégager ma responsabilité au cas d'un mécompte futur.

Je ne l'écoute déjà plus. Je le suis jusqu'à une vitrine où il s'empare, au milieu d'étranges instruments, d'une sorte de trompette d'ébène...

— Qu'est-ce que cela ? dis-je, malgré moi.

— C'est un stéthoscope, madame, autrement dit un appareil microphonique qui enregistre les pulsations de l'embryon au travers de la paroi abdominale. Selon un nombre de pulsations déterminé par minute on imagine le sexe mâle ou femelle Comme je vous l'ai dit, c'est très empirique.

Je contemple, avec dévotion, cet objet que j'avais pris pour une trompette.

— Voulez-vous vous dégrafer, madame ? C'est suffisant. Merci.

Je m'allonge sur un vaste divan de cuir.

Tout à coup j'insinue :

— Il faudrait que ce soit une fille... Du moins ma vieille parente l'exige ainsi.

— Nous allons voir, madame. D'ailleurs vous pourrez toujours espérer le contraire.

Voilà, il me semble, un axiome bien médical !

Mais il vient d'appliquer sur moi son stéthoscope... Il en approche son oreille. Puis il écoute... A plusieurs reprises il déplace l'instrument. Soudain il s'immobilise.

De sa main restée libre, il tire de son gousset un chronomètre. Le regard en arrêt, il compte : « Un... deux... trois... quatre. »

— Que comptez-vous comme cela, docteur ?

— Chut !... cinq... six... sept... les battements de son cœur.

Son cœur ! Il a déjà un cœur...

— Veuillez rester tranquille, madame, je vous en prie. Sinon il me sera impossible de vous donner satisfaction.

Je ne bouge plus... Je songe tout bas à son cœur...

La voix s'est remise à compter. Brusquement elle s'arrête su un chiffre : « Trente ».

— Ce doit être un garçon, madame.

— Un garçon..., un garçon...

J'en oublie ma défaite. Je suis prise, uniquemeut, par cet révélation. Je balbutie, éperdue:

— Un garçon..., un garçon...

Il me semble que, spirituellement, je viens de le mettre a monde...

XV

— C'est un garçon, tu ne t'étais pas trompé...

— Ça te fâche que j'aie deviné?

— Non. Mais j'aurais voulu que ce soit moi...

— C'est nous deux, chérie. Rappelle-toi, nous ne discutio jamais que de lui. C'est pour me taquiner que tu as par d'une fille.

— N'importe. J'aurais voulu être sûre comme toi.

Il n'aurait garde de me démentir.

Bon prince, il ajoute :

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Fille ou garçon, n'est- pas toujours « notre » enfant ?

Et nous nous raccommodons sur ce mot-là.

XVI

Il y a longtemps que je n'ai pas souffert.

Cela m'étonne.

Je m'étais accoutumée à ce supplice intermittent. Je l'atte dais. J'aurais presque défini la minute où il viendrait me pre dre. C'était comme une sorte de télépathie entre nous.

Il me semble qu'il ne reviendra plus...

Quelque chose est changé en moi. Je ne saurais l'exprime c'est un sentiment.

Et ce nouvel état me trouble bien plus qu'il ne me délivr Cette souffrance disparue je l'avais fait mienne à force d'ét des intérieures, d'analyses stoïques. Je ne la craignais plu Je la subissais.

Maintenant qu'elle m'a quittée, que va-t-il m'advenir ?

Je vais inquiète, parmi les jours, dans l'attente de l'inco

u. Parfois j'ai l'air méchant d'une bête sauvage, d'autres ois le visage suppliant d'une petite fille.

XVII

J'ai voulu échapper à cette hantise. Je suis allée prendre ans l'armoire « ses petites affaires »...

O joie puérile des mères !

S'amuser avec ces brimborions comme avec les parures 'une poupée merveilleuse dont votre être a le secret...

Chacune d'elles m'évoque une vision où s'oublia mon cœur... 'oici, apparue dans ce flot de dentelles, la tête ridée d'une ieille — en bonnet, elle aussi, telle la réclame vivante de sa aison. Penchée sur ma contemplation elle disait : « Voyez omme ceci ferait bien sur sa « petite » figure, comme cela ait bien à ses « petits » petons.» Un tas de « petites » chos avec lesquelles cette vieille sorcière remporta la victoire.

... Et le soir, si tard, m'oubliant devant des vitrines où l'on oit, encadré d'une garde-robe lilliputienne, un bébé mécanie qui vous tend les bras...

Mes paupières se sont closes sur trop de voluptés.

Je songe aux trésors que mon amour élabora pour Lui...

Je vais à leur cachette. Lentement j'en fais glisser le paneau...

Oh ! le beau manteau ! Souviens-t'en, mon orgueil. Tu en ais découvert l'image dans un recueil parcheminé où une ımanité lointaine se prélassait en habits de gala. Tu fus de ite aux tout petits. Et tu vis ce manteau d'enfant royal que jugeas à peine apte aux épaules du tien.

Combien mes doigts ensorcelés le reproduisirent, plus maiifique encore...

Souviens-t'en...

Mais je reviens à la cachette, inlassable.

Mes yeux fermés m'aident à humer l'odeur précieuse qui en échappe : parfum d'amour né de toutes les fleurs d'un intemps...

Semblable à une officiante, j'en tire une longue robe, lone tel un long voile de mariée qui fait tomber de véritables urs en s'échappant...

C'est la robe que je veux qu'on lui mette lorsqu'il viendra monde.

La chambre est toute peuplée de ces personnages inanimés de mon amour.

Ils semblent m'entourer pour que je leur donne une âme...

Hélas, moi qui n'ai pas seulement l'impression de son existence...

Cher petit, « es-tu » en vérité? Il faut donc que mon esprit te vivifie, que mon rêve se nourrisse de ta seule parure...

J'ai repris ta robe.

Comme elle est belle !

Comment serait-elle, si tu étais dedans ?

Je glisse, absorbée, ma main dans la manche. Je me fais apparaître un petit doigt au bout d'un poignet vide.

Et j'arrondis mon bras comme s'il allait téter son pouce...

. . . .

Ah !...

— Qu'as-tu ?... ma chérie... réponds-moi !... Tu es toute blanche... Et ces choses autour de toi... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Réponds-moi !... Je t'en supplie... Pourquoi ne bouges-tu pas ?

— *Pour qu'il bouge encore, Lui...*

RAYMONDE MACHARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Edouard Schneider: *L'Immaculée*, Albin Michel, 4.50. — Louis Artus : *La maison du fou*, Emile Paul, 3.50. — André Billy : *Scènes de la vie littéraire*, Renaissance du livre, 3.50. — Jeanne Landre : *Loin des balles*, Albin Michel, 4.50. — Lucie Paul-Margueritte : *Le singe et son violon*, Albin Michel, 4.50. — Jean Giraudoux : *Simon le pathétique*, Grasset, 3.50. — Maurice Level : *Mado*, Editions et Librairie, 4.50. — Maurice Darin : *L'affaire Salvator*, E. Flammarion, 3.50. — Willy et Jeanne Marais : *La virginité de Mlle Thulette*, Albin Michel, 4.50. — Madeleine de Swarte : *Les caprices d'Odette*, Albin Michel, 4.50. — Charles Derennes : *Le pèlerin de Gascogne*, Edition française illustrée, 4 frs. — Philippe de Félice : *Les îles des bienheureux*, Grasset, 3.50. — Mme Alphonse Daudet : *Quand Odile saura lire...* Georges Crès, tirage limité.

L'Immaculée, par Edouard Schneider. Il y a bien longtemps de cela, ce fut un gros scandale : une supérieure de couvent voulut garder chez elle une jeune fille mineure malgré ses parents. Le rang social de cette jeune fille, l'étrange culture spirituelle et sensuelle de la religieuse autocrate et, il faut bien l'avouer, quelques fausses interprétations profanes, une sorte d'hostilité du clergé séculier, rendirent ce procès très, trop célèbre. C'est de ce procès même que l'auteur de *l'Immaculée* a tiré son roman. Pour lui, tous les souvenirs scabreux ont sombré dans une sorte de mysticisme élégant, littéraire, et il faut lui savoir gré de noyer la sensualité du principal personnage sous un flot de préceptes du genre de ceux que sainte Thérèse gravait au fronton de son temple de l'amour divin.

Les mots du cantique des cantiques bravent parfois l'honnêteté, et la sœur Dominique ne se prive pas d'allusions mystérieuses aux joies excessives que procure la passion pour le divin maître. On lui amène un jeune homme hanté par le désir de la vie monastique et qui confond son besoin de paix intérieure avec ses aspirations au renoncement. La contemplation n'est souvent que l'apathie de l'âme. En voulant éveiller cette âme tendre, distinguée, mais encore enfantine, la sœur Dominique, qui a un beau visage, de belles mains, malgré son âge canonique, lui suggère des pensées plus humaines, et comme une jeune fille passe, entre deux sermons, sur la colline trop fleurie de leur particulière exaltation, le jeune homme se trompe de chemin, et redescend pour suivre la jeune fille. Ce roman dégage un charme très pénétrant de suave religiosité. Rien des laideurs, des ridicules du fameux procès n'y transpire et c'est presque un tour de force de bonne éducation philosophique.

La Maison du fou, par Louis Artus. Ce sont des chroniques tirées de l'aventure ambrosienne. De cette règle à la fois cruelle et douce, s'approchant de ce que la loi divine avait de plus farouche et aussi de plus près les théories d'un très ancien épicuréisme, à ce moment du clair obscur de toutes les philosophies où vivait Jean de Milan, l'auteur a tiré des comparaisons avec ce qui se passe dans un cerveau exacerbé par le besoin de l'absolu.

Jean de Milan fit des miracles? Mais tous les jours est-ce que l'artiste, abîmé par sa volonté de se créer ses dieux, ses règles de beauté ou d'amour du prochain, n'arrive pas à miraculeusement se régénérer lui-même. « Car ceux qui ont l'âme farouche ne doivent pas entrer au monastère, mais plutôt se retirer avec les bêtes du désert. »

Heureux ceux qui se bâtissent une cité éternelle et ne lui concèdent ni porte ni fenêtre, s'interdisant ainsi tout commerce avec le pire ennemi des âmes ardentes, le monde! Nous voyons, dans ce livre curieux, la lutte engagée terriblement entre l'orgueil de ceux qui veulent Dieu et ceux qui exigent le droit. Dans l'histoire, un peu comique et si douloureuse, de l'*Hérésie du bonheur*, on voit Agnès et Guillaume jouir de toute l'impunité de leur renoncement. Chastes à miracle, ne pouvant pas être pris en défaut par leur juge, ils sont quand même à cause de leur félicité qu'ils ravissaient aux anges sans demeurer vraiment des anges cérébralement parlant. Le bonheur n'étant pas de la terre, il ne leur était point permis d'en rêver la continuité au ciel. Ce livre curieux et fort bien écrit a la forme subtile d'un bréviaire nouveau, où l'on découvrirait l'art de se détacher des liens d'une sensualité vulgaire, pour en découvrir de plus solidement invisible dans un désir à éterniser, un désir égoïste, oublieux du but divin.

Scène de la vie littéraire à Paris, par André Billy. L'auteur, se rappelant que ce qui fait en somme *la méchanceté* des racontars d'une existence critiquable c'est certainement les noms propres, les a tous supprimés. Il s'efforce même, pour égarer davantage le lecteur, de mettre une sourdine à certains coups frappés, jadis, assez durement sur le théâtre des agissements des gens de lettres, gens assez capricieux comme chacun sait. L'aventure d'une certaine comtesse Belin, qui va sur le front pour pouvoir dire qu'elle y a couché, ne fera pas rougir ceux qui l'ont vécue, mais le héros de certains dîners où l'on sentait de l'équivoque jusque dans les recettes culinaires s'apparentant à certaines mixtures du divin marquis ne saurait vraiment se satisfaire de cet anonyme. C'est un peu comme si un garçon coiffeur s'avisait pour voyager à l'étranger de s'affubler d'un titre de prince du sang. Quand quelqu'un n'est pas reconnu tout de suite par ses pairs, il n'est déjà plus. Que va-t-il rester après

la guerre de ces fantoches qui représentaient notre élite intellectuelle avant qu'on ait eu la généreuse pensée de rajeunir le sang des immortels (un peu figé) sous le frottement du bâton des maréchaux et le velours de la patte du tigre? J'ai bien peur que belles dames exotiquement françaises et beaux messieurs dix-huitième égarés dans un monde décidément trop remis à neuf ne disparaissent sous la rafale, ayant à reconstituer tous leurs jeux d'accessoires à jamais dispersés. Sans sucre pour leur thé ils demeurent un peu amers. Mais il restera justement d'eux les ciselures que prodigue l'auteur de ce recueil à leurs masques. Plus tard, la vague de fond ayant passé emportant les vraies figures, on confondra peut-être ces chroniques avec des pages de Saint-Simon, parce que les fameuses élites ne vivent bien que dans leurs chroniqueurs.

Loin des balles, par Jeanne Landre. Parlant par la bouche d'un philanthrope, l'auteur a mis une grande réserve dans ces propos, à telle enseigne qu'on ne le reconnaît plus sous cet aspect nouveau de son talent. Piramy est une sorte de bourgeois prud'hommesque, un brin naïf, un tantinet moraliste, qui fonde le *bifstec des Muses* avec la même force d'âme que *l'œuvre des marraines filles mères*. Sans la complication Fouffette, il aurait certainement dirigé le ministère des ravitaillements, si pour diriger un ministère il suffisait d'avoir une énergique confiance en soi! Par instant, une diablerie sort de sa poche où l'on reconnaît le coin du mouchoir de Jeanne Landre; mais bien vite ce mouchoir rentre pour étouffer toute velléité de prodigalité et y étrangler le sac à malices: « Et nous, fiancées de souffrance, Nous errons dans le noir, Rêvant du soldat de France, Qui n'occupera plus l'entonnoir. » Cela se passe chez Mme Destouches Dozier, parce que là, tout est admis, même la plus lugubre absurdité. Jeanne Landre devient grave devant ces vers, elle est en train de s'apercevoir que ses plus folles élucubrations, ses rabelaisiennes et savoureuses farces d'escholières genre Echalotte ou Badigeon sont presque toujours dépassées par la fantaisie de la vie de guerre. *Loin des balles*.

Le singe et son violon, par Lucie Paul-Margueritte. Ne serait-ce pas la *Déception amoureuse* mise au point de l'aphorisme? Les gravures sont extraordinaires et crapuleusement jolies, représentant ces deux jeunes mariés qui ne *cordent pas* dans tous les sens et pour tous les goûts. On a peine à croire que dans ces décors très art nouveau d'avant-guerre, ils ne trouvent pas un bonheur plus spirituel. Ce mari, poète raté, a reçu de la nature un don de suffisance qui appelle la gifle à tous les tournants dangereux de ses phrases. On ne peut pas être plus nul et plus fort. La petite a vraiment trop de patience. On dirait qu'elle prémédite un crime et elle se contente de varier les menus. On songe à elle en pensant aux Arméniens :

ce sont toujours eux qu'on tue et le Turc ne se lassant pas de les tuer on se dit, vaguement, qu'ils doivent avoir quelque tort caché. L'innocence est aussi une tare. Mais préférant la chatte noire, pourquoi diable ne lui donne-t-elle pas la cervelle de cet idiot à manger dans un bol de lait... pour que ça se devine moins ? Enfin, il n'y a pas d'adultère, l'honneur est sauf.

Simon le pathétique, par Jean Giraudoux. Une orgie d'esprit, de couleurs, de fulgurants mots et des associations d'idées de la plus grande ingéniosité. Le seul reproche que l'on puisse faire à cette œuvre, c'est, en effet, d'être l'école du sublime et d'aboutir à trois ou quatre petites passionnettes où l'on aperçoit des femmes qui sont tellement curieuses qu'elles feraient mieux sur une étagère que dans la vie. Mais quel effort, et quelle orgie de belle littérature !

Mado, par Maurice Level. Je propose que dans un théâtre où l'on réunirait un grand nombre de Parisiennes on fasse la lecture de ces pages des plus instructives et que l'on y convie les personnes, frivoles ou raisonnables, qui parlent de donner le droit de vote à l'élément féminin déchaîné.

L'affaire Salvator, par Maurice Dorin. Un homme innocent se fait condamner à la place de sa maîtresse coupable. Ce n'est pas tellement la miséricordieuse bonté de cet homme qu'il faut ici admirer, mais son remords de s'être engagé si légèrement et sans véritable amour dans son adultère banal. Il comprend que la faiblesse de la coupable vient surtout de sa certitude de l'impunité avant même que d'avoir prémidité son crime. Et c'est cette philosophie, ce dévouement à une mauvaise cause, la meilleure des morales.

La Virginité de Mlle Thulette, par Willy et Jeanne Marais. Une fanfaronne de vice s'agitant dans un milieu cosmopolite où elle rencontre le prince charmant qui veut bien l'épouser après mille péripéties de boudoir. Il y a peut-être beaucoup de talent dépensé là dedans pour un public (le public des livres lestes) qui s'en fiche totalement, les voyageurs de l'entre deux trains.

Les caprices d'Odette, par Madeleine de Swarte. Elève de la Légion d'honneur, la jeune personne est à la fois mal élevée et pleine de bonnes intentions amoureuses. Ce serait certainement une fille comme il faut, si elle ne pensait pas à faire de la littérature avec ses *flirts*. Ça se passe en Suisse et on y mange beaucoup de petits gâteaux neutres de digestion facile. Un peintre survient et naturellement emporte le dernier morceau. Le mari ennuyeux est oublié. Le cœur finit par céder bien avant l'heure de la légitime délivrance, mais la raison se réfugie dans une ambulance, où, dernier caprice, Odette soignera les blessés. A une exposition de peinture ou rencontre le triomphateur et... la vertu est récompensée.

Le pèlerin de Gascogne, par Charles Derennes. De très inté-

ressants contes fantastiques ou philosophiques avec le piment du terroir basque. Gestes amusants des bons ivrognes de ce pays qui n'ont jamais le vin triste. Paysages parcourus par une auto verte qui sait s'arrêter aux bons endroits.

Les îles des bienheureux, par Philippe de Félice. Un joli conte de Noël où l'on voit les bergers et les rois mages s'unir en une touchante solidarité qui présageait déjà tout l'avenir du socialisme, à part que le socialisme d'aujourd'hui a oublié la première direction du troupeau des humbles.

Quand Odile saura lire... par Mme Alphonse Daudet. Dans une très jolie édition de luxe de Georges Crès, Odile se présente, coiffée de bleu céleste, ouvrant de grands yeux étonnés sur la vie. Sa grand' mère, aussi grande dame de lettres que possible, car beaucoup l'appelleraient volontiers *Madame et Mère* comme au bon temps des rois de France, a écrit pour elle des pages intimes, gracieux miroir de l'innocente qui saura bientôt y lire et y voir que grâce à la bonne fée des lettres, elle est vraiment *née coiffée*, telle une petite princesse de légende. Voici une de ces pages que je vous donne toute entière, car la mutiler serait lui enlever son charme de délicieuse intimité :

C'était à l'arrière-saison, quand toutes les bestioles surprises par la fraîcheur de l'air cherchent à se mettre à l'abri et pénètrent au dedans par les fenêtres restées ouvertes. Nous commencions à dîner et voilà que du coin de l'œil tu aperçus le passage rapide d'une toute petite souris, oh ! toute petite, un mulot des champs ; cela t'inquiète d'abord, puis le grattement aigu, le coup de dent incisif de la bête effarouchée cherchant une issue pour fuir. Alors, pauvre Odile, te voilà prise de peur : tes grands yeux bleu bien ouverts sur le coin d'ombre où se débattait, dans la peur aussi, l'infortunée souris et tes mains, en défense devant toi. Puis tu me regardes avec quelle détresse ! J'étais ton seul secours contre cette terrifiante surprise ; c'était l'introduction dans ta vie, le petit ver à soie en cocon tranquille, de l'inquiétude, des embûches, du danger imminent et possible. Et je te plaignis, chère amour, craintive par instinct et si désarmée encore. La nuit, cette crainte te revint comme en rêve et, le lendemain, arrivant dans la salle à manger, à peine assise dans ta grande chaise, tu fixas l'angle obscur de la pièce. Non, plus rien, plus le moindre bruit des petits crocs acérés. Tu eus alors ton mot et ton geste pour les absents : Patie, patie (partie) !...

RACHILDE.

SCIENCES MÉDICALES

Chirurgiens et Blessés. — Il est tout à fait précieux, le gros volume que le docteur Cabanès, l'explorateur inlassable du Cabinet secret de l'Histoire, vient de consacrer à l'étude des *chirurgiens et blessés* à travers les civilisations, des origines à la Croix Rouge. Le long voyage que nous a offert cette lecture attrayante nous a été

fructueux. Tout médecin soucieux de son art mettra ce livre en excellente place dans sa bibliothèque.

Les incursions prolongées dans le passé scientifique nous donnent des enseignements d'une grande portée philosophique. Elles nous montrent que le paysage psychologique humain n'a guère varié. Notre regretté Remy de Gourmont affirmait la loi de constance intellectuelle. Notre maître et ami le docteur Gustave Le Bon a, dans ses livres, développé la loi de constance émotive. Le volume de Cabanès donne raison à l'un et à l'autre. Les hommes, de tout temps, ont eu la même faculté de compréhension et d'adaptation ; aujourd'hui leur coefficient de crédulité vaut ce qu'il valait il y a plusieurs siècles.

Nous avons reçu, du livre de M. Cabanès, une leçon de modestie. Qui s'éloigne du présent retrouve dans le passé les preuves que ce qu'on considère comme nouveau était connu depuis plusieurs siècles.

La science contemporaine fait volontiers ce que nous pourrions appeler du *pénélopisme*, et les hommes qui dominent le paysage oublient trop souvent de dire qu'ils ont grimpé, pour mieux voir, sur les épaules de leurs devanciers. L'étudiant en médecine, à lire nos manuels, peut croire que notre science date, non pas d'avant-hier, mais d'hier à peine ; les auteurs vivants y sont cités avec une telle abondance qu'on est porté à regarder les anciens comme de bien pauvres cerveaux. Si plus tard, dégagé du souci des examens et des concours, il lui prend envie d'ouvrir les vieux meubles où dorment ces derniers, il s'étonne d'y retrouver sous d'autre noms ce qu'on lui avait enseigné sous le nom de *méthode de X*, de *système de Y*, ou d'*opération de Z*. Le professeur Emile Forgue (1), de Montpellier, nous a dit que : « trois siècles avant notre ère, Hérophile et Erasistrat, à Alexandrie, faisaient la laparotomie pour opérer les abcès du foie, ce qu'on ne reprendra qu'à la fin du XIX[e] siècle », devançant ainsi de deux mille ans ce qu'on a appelé l'opération de Stromayer-Litth. Hippocrate connaissait les baumes adoucissants, l'action de la chaleur sur les plaies, la trépanation, bien des appareils chirurgicaux modernes et conseillait de faire bouillir l'eau pour la purifier. Au XII[e] siècle la prothèse des membres mutilés paraissait perfectionnée. Mendeville, au XIV[e] siècle, plus tard, le barlier Franco, le maître d'Ambroise Paré, pratiquaient la section des chairs avec un couteau d'or ou d'autre métal incandescent. La gymnastique suédoise date des temps les plus antiques de la civilisation chinoise, et ce n'est pas de ce matin que les rebouteux, — oui : les rebouteux — ont construit des appareils inamovibles pour fractures et même des appareils à attelles accouplées. Quant à Ambroise Paré, ainsi que les plus brillants de nos chirurgiens de guerre, il débridait les

(1) *Empiriques et chirurgiens*, Montpellier, 1901.

plaies, faisait des sutures primitives, pratiquait des réunions secondaires après lessivage ou embaumement, tenait compte des antécédents du sujet « lesquels pervertissent souventes fois l'ordre de curation » ; et un de ses admirateurs (1) vient de dire que la méthode ultra-moderne de Carrel et Dakin du lessivage chloré des plaies n'est qu'une application des principes de l'Ecole de Salerne, sur la désinfection progressive dans l'humidité.

L'histoire de la chirurgie et des blessés donne encore une leçon de modestie parce qu'on y voit sans cesse l'action bienfaisante, sur les progrès de la technique et de la thérapeutique, des *gens de condition modeste qui agissent*. C'est là une démonstration de la valeur de ce que nous nommerons la démocratie scientifique. Les *barbiers* qui rossaient parfois le guet pour voler les cadavres de pendus et les disséquer, les *inciseurs* ambulants qui « taillaient » la vessie pour relever les pierres, les *chirurgiens* à robe courte de la confrérie de Saint-Côme contre lesquels s'éleva si férocement — (et parfois si ridiculement) — la Faculté avec ses officiels à robe longue, débarrassés d'Aristote et de Galien innovaient et ouvraient les voies fécondes.

Il leur fallut, bien entendu, pour être officialisés « le piston » et la veine. Mais « piston » et veine sont, comme le hasard, productifs seulement quand ils s'ajoutent à la valeur réelle. Sous Auguste, à Rome, la guérison de son impérial client par Antonius Musa fit plus pour la profession médicale que tous les travaux accumulés. Sous Louis XIV, les chirurgiens durent à la parfaite cure de la fistule royale par Félix, puis à l'action personnelle de Mareschal son successeur, chirurgien de Louis XIV, qui intervint si brillamment auprès de la grave blessure du maréchal de Villars à Malplaquet, de monter au rang des médecins, si bien que le chirurgien de Louis XV, La Peyronie, put fonder l'Académie de Chirurgie.

Si notre course dans le passé chirurgical met en valeur le rôle des modestes qui agissent et au-dessus desquels s'élèvent des personnalités retentissantes, elle souligne aussi la *constante de crédulité* de l'humanité.

La quatrième page des journaux, les névroses spirites, le pulsocon de joyeuse mémoire, sont significatifs et nous n'avons rien à envier aux siècles passés. Au XVII[e] siècle, Sa Majesté Louis XIV préparait de ses royales Mains un remède contre les hernies, qu'Elle tenait de M. Trimonet de Cabrières, prieur de Saint-Geniès de Molgoires, et, en 1738, le parlement anglais acheta 125.000 francs à miss Stephans une poudre qui avait la réputation de dissoudre la pierre dans la vessie et qui ne se composait que de coquilles de limaçons passées au four (Dr Emile Forgue).

(1) Georges Louvard, La « curation » des plaies de guerre, *Presse Médicale*, 7 octobre 1918.

§

Mais, laissons-nous conduire par Cabanès.

Les premiers chapitres sont très savoureux, et, se rappelant qu'Apollon, le dieu des poètes, est aussi un Dieu médical, notre savant et lettré confrère se plaît à retrouver 141 (il a compté) observations de blessures, fort bien prises ma foi, dans l'œuvre d'Homère. Les connaissances anatomiques de cet ancêtre sont si parfaites qu'un Allemand, Frolich, a déclaré en 1879 qu'Homère était probablement un... médecin militaire.

Cabanès trouve dans Ennius la relation de blessures de la poitrine et de l'abdomen, s'enchante de dénicher dans Térence le terme absterger : « abstergere vulnera » et s'excite à ce vers de Sextus-Aurelius-Propertius (autrement dit Properce) :

Plumbea quam tortæ sperguntur pondera fundæ.

Ovide, surtout, l'enthousiasme et il se gargarise de vers « qui chantent encore dans toutes les mémoires des médecins humanistes »,

Principiis obsta : sero medicina paratur,
Quum mala per longas convaluere moras,

nous indiquant à propos du combat entre Persée et la famille d'Andromède la beauté technique de ceci :

Hujus in obliquo missum stetit inguini ferrum
Letifer ille locus.

« N'est-ce pas une preuve nouvelle, dit-il, que l'empirisme précède presque toujours la science, que l'expérience devance l'art ? Les vérités traditionnelles qui sont comme le patrimoine du peuple, les poètes ont été les premiers à les recueillir, à les formuler sous une forme aphoristique ou simplement concrète et ont aidé à les répandre, grâce à l'attrait du rythme et à l'agrément du style dont ils les ont revêtues. »

Virgile était vraiment très averti de la médecine et même de l'art vétérinaire; il connaissait la gravité régionale des blessures. Il a su éviter l'erreur grossière dans laquelle tombent presque tous les romanciers et dramaturges qui font de la rigidité cadavérique une conséquence immédiate à la mort. « Avis aux comédiens qui tombent comme une planche au moindre coup d'épée et s'appliquent à montrer au public la raideur d'un cadavre de 24 heures ! » Virgile savait l'opération que nous appelons « césarienne » et le chirurgien d'Enée, Japis, qu'il nous présente, était décidément un brillant confrère.

Quant à Lucain, Cabanès lui décerne une excellente note pour sa description de la gangrène gazeuse qui trahit « une faculté d'observation poussée à l'extrême ».

Les blessures dans les chansons de geste sont terribles, l'épée perfore atrocement et l'épée découpe cheval et cavalier avec une nobiliaire vigueur. Les médecins, les « mires » usent de moults onguents et élixirs, du dictame en infusion, de la mondegloire, etc... et, comme nos dames infirmières de la Croix-Rouge, les châtelaines saignent, posent des ventouses, enroulent les bandes. Le pauvre poilu est délaissé et il faut être roi, prince, ou pour le moins seigneur, pour être proprement soigné. Les médecins sont tous « clercs » et, parce que l'Eglise interdit de verser le sang, la chirurgie est considérée comme un métier tout à fait inférieur laissé aux barbiers Seuls, quelques clercs du midi, nous dit le Professeur Forgue, en particulier le fameux Guy de Chauliac, gloire de l'école Montpelliéraine au XIVe siècle, chapelain du Saint-Père, bénéficient du voisinage de la cour des Papes à Avignon et des indulgences du Saint-Siège leur permettant de faire œuvre chirurgicale.

Il faudra arriver — nous l'avons dit — à Félix, opérant une royale fistule, et à Mareschal pour voir la chirurgie mise sur le même rang que la médecine. Il survint au neveu de Richard Cœur-de-Lion, le duc Arthur, une histoire qui prouve combien on pouvait pâtir de la situation inférieure des chirurgiens. Tombé de cheval, il avait une fracture si compliquée que tous les hommes de l'art furent d'avis qu'il fallait une amputation immédiate; mais nul d'entre eux n'osait la pratiquer. Le duc demanda une hache, la plaça lui-même sur sa jambe et ordonna à son chambellan de frapper trois grands coups de marteau : ainsi fut exécutée l'amputation. Inutile souffrance : la gangrène avait déjà gagné les régions supérieures. Arthur en mourut. Cependant, des *barbiers* et des *inciseurs* qui parcouraient les pays incisant et saillant, naquirent des novateurs hardis dont le plus célèbre fut, au XVIe siècle, Ambroise Paré. Du XIIIe siècle à son époque, il faut citer : Lanfranc de Milan, Jehan Yperman « le père de la chirurgie flamande », Henri de Mondeville, le chirurgien de Philippe le Bel, qui ouvrait les crânes, liait les vaisseaux sanguins, et pour anesthésier faisait respirer une éponge imbibée de suc des plantes soporifiques suivantes : opium, morelle, jusquiame, mandragore, ciguë, laitue; Brunschwig, Jean de Vigo, Jean de Gersdorff, opérateurs à la fois prudents et hardis, formés sur les champs de bataille et dont Ambroise Paré cueillit, comme Montaigne pour la philosophie, la substantifique moelle.

Le service de santé n'existait pas. Les soldats étaient la proie des charlatans et des « suceurs » dont la spécialité très en vogue consistait à sucer les plaies. Les cités flamandes furent les premières à instituer un budget médicinal et à donner à leurs officiers de santé des chevaux, des chariots et même une robe aux couleurs de la ville. En France, jusqu'au XVIIe siècle, ce fut le règne, aux armées, des médi-

castres ambulants, des marchands de cataplasmes, de vulnéraires, d'eaux, d'arquebusades, etc... « Aucun des chirurgiens de Saint-Côme, si bien placés sous le rapport de la pratique, n'aurait abandonné sa riche clientèle, dit Cabanès, pour courir la campagne aux ordres mêmes d'un grand seigneur; et les barbiers de province recueillaient seuls cette large part du domaine chirurgical. »

§

La véritable charte du service médical aux armées fut l'édit de 1708 qui instituait : quatre médecins-inspecteurs des armées de terre et hôpitaux des villes-frontières, quatre chirurgiens-inspecteurs des camps et armées, cinquante chirurgiens-majors pour les cinquante hôpitaux militaires royaux qui étaient créés ; quatre-vingt-huit chirurgiens à la suite des 88 régiments, 4 pour les gardes de corps, 2 aux mousquetaires, 1 aux grenadiers à cheval, 1 à la gendarmerie, 48 à la suite des régiments anciens de cavalerie, 15 pour les dragons.

Cet édit, venu à la suite des constatations déplcrables faites au cours de la campagne de Flandre en 1706, fut préparé par une série de créations isolées. Sully en 1597 avait constitué la première ambulance, et alors qu'auparavant les soldats blessés étaient placés (avec une répartition plus ou moins juste) comme oblats dans les abbayes, Henri IV, qui s'occupa des veuves des soldats, institua pour leurs enfants deux établissements : une *académie* ou *école militaire* et le *Prytanée* de la Flèche qui existe encore. Richelieu organisa le premier hôpital sédentaire, mais échoua pour la constitution d'une maison d'invalides que Louis XIV réalisa si magiquement. Depuis Ambroise Paré jusqu'à la Révolution, les grands noms de la chirurgie furent ceux d'hommes instruits par la vie militaire.

Les Du Chesne, dit Quercetan, gascon, chirurgien d'Henri IV, Jean-Louis Petit, Mareschal, La Peyronie, Tenon, Garengeot, La Martinière, durent beaucoup à leur pratique des blessés de guerre. Le dernier inspira l'ordonnance du 4 août 1772 en vertu de laquelle fut créée une commision permanente pour l'administration des Hôpitaux militaires, sous les ordres du secrétaire d'Etat au département de la guerre. Cette commission était composée d'un médecin inspecteur général, de 5 médecins inspecteurs et de 2 chirurgiens ayan aussi grade d'inspecteurs. Elle eut du travail si l'on considère que les Hôpitaux étaient très mal tenus et qu'en 1797 l'Hôpital Necker contenait 1800 malades pour 128 lits.

Pendant la Révolution, les armées eurent besoin de l'ivresse républicaine pour supporter une incurie administrative du service de santé que les paperasses et les belles phrases sur l'esprit humanitaire ne parvinrent pas à décrotter. Mal nourris, mal habillés, atteints de la gale qui n'épargnait ni les généraux, ni Napoléon, infectés par

les femmes qui pullulaient — et dont Desaix, Louis Bonaparte, etc., se souvinrent... cuisamment, — soignés par les loustics sanitaires des régiments, ces opérateurs attitrés qu'ils appelaient « trompe-la-mort » ou « docteurs de soupe salée », évacués dans des conditions désastreuses; quand ils atteignaient les Hôpitaux, les soldats devaient coucher à plusieurs dans des lits ignobles ou sur une paille devenue fumier. Mais on criait : « Honneur au blessé » de la même façon que les bons vivants disent : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux ».

Les maladies tuaient infiniment plus de monde que les blessures. (Ce fut toujours la règle.)

Heureusement que, dès les premières campagnes, des hommes de grande énergie et d'intelligence fertile se signalèrent et constituèrent ce corps du service de santé des armées impériales dont les grands noms, peut-être les plus éclatants de la médecine militaire, furent Coste, Desgenettes, Heurteloup, Larrey et Percy, ces deux derniers surtout.

Larrey eut, dès 1792, comme chirurgien-major à l'armée du Rhin, l'idée des *ambulances volantes* qu'il améliora peu à peu, ne la rendant véritablement pratique qu'en 1797 pendant la campagne d'Italie.

Son projet triompha sur celui de Percy. Ces deux grands chirurgiens luttèrent sans répit contre l'incurie et l'incoordination des services administratifs.

Dès 1807, Percy réclame l'autonomie du service de santé.

Ils réussirent à organiser des formations sanitaires qui nous ont servi de modèle théorique : ambulances régimentaires, ambulances divisionnaires, ambulances de corps d'armée, hôpitaux temporaires, hôpitaux sédentaires et permanents, centres spéciaux galeux et vénériens, dépôts de convalescents.

Nous disons : modèle *théorique*, car dans la pratique ils se heurtèrent à des difficultés de matériel insurmontables, ne parvenant pas à évacuer tous les blessés, combattant toujours et quand même pour améliorer le sort de ces derniers, nous ayant laissé deux magnifiques exemples d'energie physique et morale.

§

Après eux l'intérêt du paysage scientifique faiblit. Ce sont les campagnes d'Afrique de 1830-36-37 ; le siège de Rome en 1849 où l'on se sert du chloroforme pour anesthésier les blessés ; la guerre d'Orient où la célebre Miss Florence Nightingale apparaît comme une admirable figure féminine à côté du génial, mais brutal chirurgien russe Pirogoff, où le scorbut fait des siennes — malgré le pissenlit servi chaque jour sur la table du maréchal Pelissier, — où le typhus, le choléra et la nostalgie déciment les troupes. C'est enfin la campagnie d'Italie de 1859 à l'organisation sanitaire si défectueuse, dont les désastres médico-chirurgicaux nous valurent l'enthousiasme de

pitié d'un Henry Dunant qui se traduisit quelques années plus tard par la création de la Croix Rouge.

§

Notre métier, disons notre art, pour plaire à tous, va se compliquant et chacun, pour gagner sa place au soleil, se spécialise. La dure loi des concours exagère encore les spécialisations ; si bien que l'ingrat labeur des « questions à faire » rétrécit singulièrement le champ visuel du médecin. Il est bon cependant de quitter la chambre où l'on se calfeutre et de sentir son intelligence rafraîchie au vent des hauteurs.

Que celui qui pourra ainsi juger à ses pieds la chirurgie actuelle et la chirurgie du passé nous dise ce qui est véritablement neuf.

S'il trouve que les créations d'aujourd'hui s'ajoutent seulement comme des ornements à l'édifice légué par les ancêtres, nul chirurgien ne devra s'en désoler, car ce fut — nous semble-t-il — toujours un titre d'orgueil que d'appartenir à une vieille famille dont les racines valent... les feuilles.

PAUL VOIVENEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Jean-Ch. Contel : *Dans la poussière des vieux murs*, G. Crès, 30 fr. — Léon Bocquet : Villes meurtries de France, *Villes du Nord*, Van Oest, 2 fr. — Les villes du front : Tournai.

Chez G. Crès, M. Jean-Ch. Contel, dont nous avons présenté déjà les curieux dessins de vieilles maisons normandes, a publié un nouveau recueil : **Dans la poussière des vieux murs**, où il nous montre encore des bicoques chenues, des coins de ruelles et d'édifices surtout pris à Lisieux, — dans l'allée de l'Image, la rue aux Fèvres, la rue de la Paix, sur la place des Boucheries, etc... « Jean-Ch. Contel, dit très bien Gustave Geffroy dans la préface de cet album, excelle à montrer, par de fortes oppositions d'ombres et de clartés, les jeux de la lumière qui rajeunit les choses défuntes, — qui leur donne l'air de vivre encore après avoir vécu. Il reconstruit les anciennes meçonneries alternées de charpentes noires, les marches de pierre usées, les porches profonds, les allées obscures, les sombres arcades, les cours encombrées de suppléments de bâtisses agglomérées de siècle en siècle ; les vieux toits de tuiles, les pignons pointus qui s'avancent curieusement au-dessus de quelque sombre ruelle, les maisons penchées comme si elles devaient se laisser choir. Parfois c'est une éclaircie au bout d'uue rue et l'apparition lumineuse d'un pan d'église, — « sculptée, ouvragée, avec ses fenêtres gothiques et ses balustrades découpées à jour » — comme le débouché de la rue de la Paix, qui rappelle un des coins les plus délicieux

de Troyes, avec la tourelle de l'Orfèvre et l'église Saint-Jean au Marché. A la série des maisons de Lisieux, l'auteur a cru devoir ajouter de rares coins pittoresques pris à Evreux, sur l'Iton, — l'*Iton le sec* comme on l'appelle, tant l'eau s'y trouve rare ; une vieille cour de la ville ou le clocher de Saint-Taurin. C'est encore l'église Saint-Sébastien aux environs ; le porche d'Englesqueville ; un coin de ruelle et une cour, près de la cathédrale de Rouen, etc. Mais Jean-Ch. Contel reste surtout « le portraitiste des antiques façades blanches et noires de sa ville de Lisieux, ajoute Gustave Geffroy, et je souhaiterais le voir pénétrer davantage ces vieux coins de logis et leurs chambres d'autrefois, où il reste toujours et quand même les vestiges et la poésie des âges disparus. » — Surtout, on pourrait souhaiter qu'il groupe en une même publication les dessins se rapportant à des localités déterminées, évitant de mélanger les vues d'édifices et de lieux différents. Il a placé ainsi à la fin du présent recueil un dessin de la porte Bardout à Montfort l'Amaury. Mais le lieu valait bien publication spéciale avec son église qui date d'Anne de Bretagne et dont l'abside, le bas-côté avec sa double porte, les vitraux, donneraient une intéressante série de planches, ainsi que les restes du château, l'entrée et les galeries du cimetière.

A la librairie Van Oest, on peut indiquer encore, dans la nouvelle série sur les *Villes meurtries de France*, le petit volume de M. Léon Bocquet : **Villes du Nord**, qui concerne Lille, Douai, Cambrai, Valenciennes, Bergues, Dunkerque, toutes cités qui ont souffert plus ou moins de l'invasion. Lille est surtout une ville industrielle et une ville commerciale, une cité de fabriques, de métiers divers, sous un ciel bas, qu'empuantissent les fumées de charbon. Mais le lieu a deux visages, l'un banal et quotidien, celui qu'habitent des bourgeois pratiques, aux préoccupations surtout mercantiles, la ville des boutiques même élégantes, de négoce, qui s'étend du côté de la Bourse et que fréquentaient les touristes hâtifs. L'autre visage est celui du passé et se retrouve dans les quartiers du Nord et de l'Est. C'est là qu'on rencontre des rues aux noms vieillots : la rue du Béguinage, la rue des Brigittines, la rue de la Baignerie, la rue des Bonnesrappes, la rue de la Haloterie, la rue à Claques, la rue des Molfonds, la rue à Fiens, la place des Reigneux, la place aux Oignons, la rue de la Quenette, la rue des Sahutteux, toutes désignations qui fleurent le Moyen-âge, de même que ceux de la cour de la Corderie, de la cour à l'Eau, de la Cour Brouette, de la Cour des Bouloires, du passage du Blanc Ballot, de la cour des Trois Aiguilles, de la cour du Broquelet, etc. Lille possède encore de fastueux hôtels des XVIIe et XVIIIe siècles, rue Saint-Jacques, rue des Canonniers et de l'hôpital Militaire, et certains ont été utilisés par la vie moderne, rue Malpart, rue des Manneliers, rue Saint-Martin, rue Royale ou rue de Gand.

Mais nombre de coins désuets subsistent encore dans le vieux Lille, vers les quais de la Basse Deule ou du côté de l'église Sainte-Catherine. C'est là qu'il faut chercher sa physionomie ancienne et qu'apparaît celui d'une Bruges dolente, sommeillant près du canal Saint-Pierre ou du canal Saint-Martin, coins des vieillots, un monde de baraques vermoulues, de bâtisses croulantes. Il y eut de ce côté autrefois une ville de canaux, maintenant comblés, et qui avait fait surnommer Lille : la Venise du Nord, un peu trop pompeusemeut sans doute. C'est là d'ailleurs qu'il faut évoquer les cortèges des vieilles corporations, les pèlerinages, les processions des mannequins Lyderic, Phinaert et la reine Ermengarde, cousins du Gayant de Douai, de Martin et Martine de Cambrai. Des anciennes kermesses, la *Braderie*, foire et fête nocturne, de godaille et ripaille, dure encore si la promenade triomphale de la Vierge à la Treille est tombée en desuétude, et les plus anciens édifices de Lille, à côté de la Bourse monumentale qui date de 1652 ; des anciennes portes, porte de Tournai, porte de Paris, de Saint-Maurice ou de Roubaix, de la Madeleine ou de Gand, dont la *Noble Tour*, vestige des murailles du XIVe s.; l'*Hospice Comtesse*, remontant à Jeanne de Constantinople, dont quelques parties sont remarquables et qui recélait des trésors d'art, de même que le Bleu Toît, le Stuppaert, les Madelonnettes, le Gauthois ; les églises Sainte-Catherine (XVIe siècle), tapie parmi des bicoques, ou Saint-Maurice, construction gothique également, mais plutôt froide, dans le quartier de la gare. Ce sont aussi les restes du *palais de Rihour*, contre l'Hôtel de Ville, une chapelle, la salle des gardes, une tourelle, de bribes en somme de la vieille résidence des ducs de Bourgogne qui fut bien autrefois une hôtellerie royale, et près de laquelle, devant le vieux beffroi dont les miniatures et les estampes conservent la souvenir, fut donné le Tournoi fameux de l'Épinette. Le Musée, enfin, possédait, — je dis possédait, car il a bien dû être déménagé par les Allemands, — à côté de pièces très nombreuses se rapportant à l'histoire locale, une collection surtout remarquable de Primitifs ; des Rubens, des Hals, des Pourbus, des Téniers et Van Dyck, — dont un admirable portrait de Marie de Médicis, — enfin des Greco, des Goya, des Ruysdael, des Watteau, à coté de nombreux modernes et sans parler de la fameuse tête de cire attribuée à Raphaël et qui a été, paraît-il, reléguée dans une cave et sauvée ainsi des pattes crochues des envahisseurs.

A côté de Lille, dont l'auteur paraît avoir une connaissance aussi nombreuse qu'intime, le volume consacre aussi quelques pages à Douai, Cambrai, Valenciennes, Comines, Dunkerque, — et au charme discret de Bailleul, qui apparaît comme une sorte de Bruges française aux coins charmants et curieux, avec ses vieux rem-

parts, ses portes, son Beffroi, les églises Saint-Waast et Saint-Amand, l'ancien Mont de Piété, les tours de Saint-Winoc, etc. — Le petit volumede M. Léon Bocquet, malgré l'exiguité du cadre, est une intéressante lecture.

§

On s'est battu à *Tournai* ces derniers temps, — à côté de la ville et dans ses quartiers ouest et sud — et c'est encore un reliquaire d'art qui doit se trouver abîmé, dont nous devrons déplorer sinon la perte totale, comme pour Ypres ou Reims, du moins les ravages stupides qu'amène plus ou moins la guerre. — L'aspect général de Tournai était d'ailleurs heureux, ce qui arrive assez rarement aux villes modernes, et lorsqu'on y arrivait de France, le train qui décrivait une courbe avant de gagner la gare semblait vous faire passer devant la cité pour vous en faire goûter le panorama, — l'ensemble heureux des cloches, du beffroi, des cinq tours de la cathédrale.

Tournai s'éleve sur l'Escaut qui traverse la ville, encerclée encore, vers le nord, par un bras dit *la petite rivière élargie*, et de la place Crombez devant la gare on gagne directement, par la rue Royale, le quartier de la cathédrale qui occupe à peu près le centre de la ville. La cathédrale de Tournai n'a été jusqu'ici dégagée que partiellement, — ce qui est une chance,car nous savons trop ce que donnent de déboires de telles entreprises ; on accédait directement par une placette montante au transept nord tracé en demi-cercle comme celui du sud, et qu'encadrent deux tours pour chaque hémicycle, tandis que sur la croisée s'élève une grosse tour lanterne. Contre le transept et en haut d'un escalier, s'ouvre une petite porte encore romane mais encadrée d'un arc trilobé, — la porte Mantile, dont les pieds droits, entre des colonnes torses, ont conservé de curieuses représentations de guerriers, bien proches parents de ceux de la tapisserie de Bayeux. On descend le long de la rue qui accompagne le bas-côté de la nef pour remonter ensuite la rue du Four-Chapitre où ont été conservées plusieurs maisons anciennes (xve, xvie, xviie siècle) et l'on arrive à une petite place sur laquelle ouvre le porche de l'église. Le décor est du reste curieux. Notre-Dame de Tournai élève très haut ses cinq clochers romans; mais la façade de l'église a été refaite par de misérable pâtissiers qui ont supprimé une large fenêtre ogivale ouvrant sur la grande nef et l'ont remplacée par une grande rose qui semble un énorme bouton. Les dispositions du pignon ne sont guère plus heureuses. Mais le porche ogival, qui précède l'entrée de l'église, est dumoins authentique, avec ses arcades inégales et des sculptures remontant au xive siècle pour les parties basses et au xvie pour la zone supérieure refaite après les ravages des iconoclastes. Sur le côté droit de l'église, un large cintre surbaissé, dit *la Fausse-Porte*, traverse la rue qui monte le long de l'édifice et supporte la cha-

pelle de l'évêché dont les bâtiments qui font suite, plusieurs fois reconstruits, étaient devenus la Bibliothèque de la ville.
— Mais l'intérieur de la cathédrale est surtout curieux avec sa nef romane dont les bas-côtés sont couverts par de vastes galeries ; sur le flanc gauche de l'édifice, la chapelle construite par Henri VIII pour servir de paroisse ; les transepts terminés en rotondes comme à la croisée de Noyon et au transept sud de Soissons; le jubé luxueux et lourd de Camille Floris, qui bouche le chœur ogival (XIIIe s.) dont le déambulatoire offre nombre de monuments funéraires. En sortant de l'église par le bas-côté méridional, dont la porte est analogue à la porte Mantile, on arrive au Beffroi qui s'élève à la pointe de la Grande Place,— laquelle affecte une forme triangulaire. Le Beffroi, un des plus anciens de Belgique (XIIe s.),a été complété au siècle suivant et très restauré de nos jours. A l'autre extrémité de la place, — sur le petit côté du triangle,— s'élève l'église Saint-Quentin,construction romane que remania l'époque ogivale et dont la façade montre un pignon aigu entre deux tourelles. Sur le grand côté de la place s'élève l'ancienne Halle aux Draps, qui sert maintenant de musée et dont les collections peuvent être examinées longuement. Au milieu enfin se dresse le bronze de la Princesse d'Epinoy, femme du gouverneur de la ville, qui prit part au siège de 1581, et à l'entrée de la rue des Meaux s'élève une très belle maison de briques et pierre, l'ancienne grange de l'abbaye Saint-Martin,devenue le café des Brasseurs. De ce côté de la ville on trouve encore divers édifices, l'église Sainte-Marguerite, en grande partie du XVIIIe s., sur le Marché aux Vaches; plus bas vers l'Escaut et en descendant la rue des Carmes, l'église Saint-Jacques, qui est une des plus jolies de Tournai ; plus loin l'église Sainte-Marie-Madeleine. On arrive de nouveau à la rivière et brusquement, comme un décor romantique, se dresse le *Pont des Trous*, — pont fortifié, ouvrage militaire autrefois formidable qui barrait le cours de la rivière, — encadré de deux tours, rondes au dehors, plates vers la ville et qui servaient autrefois de portes. — Sur la rive nord et en prenant la rue du Château, on arrive à l'église Saint-Nicolas, qui est encore un édifice remarquable avec sa haute tour, le jeu des tourelles encadrant la porte, et la galerie ajourée sur le dehors que porte l'étage. Saint-Nicolas était la paroisse du château, bâti pour le Roi d'Angleterre Henri VIII lorsqu'il occupa la ville et qui comprenait en outre le pont des Trous et un donjon large et trapu, tour ronde analogue à celle du château de Ham, qui porte le nom du monarque et qu'on rencontre à quelques pas, au bord de la *petite rivière élargie*.

En reprenant derrière la cathédrale l'exploration des quartiers de l'Est, on arrive à l'église Saint-Piat, du nom d'un des premiers évêques de la ville, et qui est encore un édifice à haute tour, de style

gothique, et proche de laquelle, à l'angle de la rue Madame, est un fragment de maison romane. Rue des Jésuites, on signalait des bribes de l'ancienne abbaye de Saint-Amand ; plus haut, les bâtiments de l'abbaye de Saint-Martin, reconstruite au xviiie s. et où l'on a installé l'Hôtel de ville, et en redescendant vers la rivière, les anciennes Clairisses, où se trouve établie l'école Saint-Luc. On arrive un peu plus loin à l'emplacement du vieux *pont à l'Arche*, abattu en 1825, et qui fermait la rivière de ce côté. Au delà se trouvent les paroisses Saint-Jean et Saint-Brice ; l'église Saint-Jean au quartier des Chaufours dont le clocher seul est ancien, et les restes du couvent des Croisiers (xve s.) utilisés par une caserne de cavalerie. Saint-Brice plus à l'ouest, en revenant vers la gare, est une église qui remonte au moins au xiie siècle ; elle a trois nefs égales, terminées par une muraille plate et une tour coiffée d'une lanterne. Devant l'édifice arrive la rue Barre-Saint-Brice où se trouvent deux maisons romanes curieuses et, sur son flanc nord, une pierre encastrée dans la façade d'un immeuble marque le lieu où fut trouvé en 1643 le tombeau de Childéric, — dont les armes et ornements royaux, déposés à la Bibliothèque Nationale, disparurent en 1831. On n'en retrouva que quelques pièces, que les voleurs laissèrent tomber dans la Seine. A l'extrémité orientale de la ville, on peut voir quelques bribes des tours et murailles de l'enceinte du xiiie siècle.

La chronique de Tournai, — curieuse, mouvementée, pittoresque même, — mériterait une longue étude, car elle se rattache très intimement à la nôtre. C'est un morceau de France resté à l'étranger et où l'on retrouve continuellement des faits et gestes qui semblent le prolongement de l'histoire nationale. La physionomie de la ville actuelle, en grande partie, lui vient de l'occupation française sous Louis XIV ; mais il y a bien d'autres coins curieux, d'immeubles remarquables qu'on pourrait indiquer et que signalent des travaux comme ceux de M. E.-J. Soil. — Dernier détail : on rapporte que Louis XI s'étant rendu à Tournai, dîna à bord d'un navire sur l'Escaut, et qu'il enchanta les convives en entonnant au dessert la chanson populaire du moment :

Joli mois de Mai, quand reviendras-tu ?

On ne saurait affirmer que la suite si connue du couplet se trouve une variante :

M'apportèr des feuilles, etc...

Mais le fait est que Louis XI, d'ailleurs avec les habitudes de l'époque, était bien capable de sortir cette incongruité.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lendemain d'armistice. — Eloigné du théâtre des événements, dont le cours a tenu en suspens toutes les âmes françaises pendant près de quatre mois, du 18 juillet au 10 novembre, je n'ai pu, à mon grand regret, commenter les différentes phases de la bataille gigantesque, magistralement commencée, magnifiquement poursuivie, qui s'est déroulée sans interruption pendant cette période, et qui s'est terminée pour nous par le triomphe. Qu'on me permette, en manière de conculsion, — car cette chronique est, sans doute, la dernière que j'écris sur cette guerre, — de jeter un regard d'ensemble sur les opérations décisives qui ont amené l'écroulement de la puissance militaire de l'Allemagne.

La connaissance fragmentaire que j'avais des événements, à si grande distance, créait chaque fois en moi des émotions indicibles. J'aurais voulu pouvoir les exprimer en toute liberté; mais cela ne m'était pas possible. Je craignais soit de laisser luire des espoirs prématurés, soit d'apporter tardivement des paraphrases devenues inutiles. Ma foi cependant restait entière; elle s'affirmait chaque jour. Enfin, une ère nouvelle avait commencé. Les errements d'antan étaient abandonnés. Ce que j'avais annoncé se réalisait lentement, à coups d'efforts, admirablement conjugués, conduits avec une parfaite maîtrise. Le faisceau de convictions que je portais en moi depuis quatre ans, et dont je n'ai jamais rien sacrifié, quelles que fussent les circonstances, se vérifiait jour par jour. Je ne veux pas aujourd'hui triompher contre ceux qui ne pensaient pas alors comme moi. L'erreur elle-même est respectable. Mais pour l'honneur de cette Revue, où la pensée a toujours été libre, je désire qu'il soit acquis pour ses lecteurs, que celui auquel était confié la tâche délicate de commenter les événements de cette guerre n'a pas cessé durant tout son cours, même aux jours les plus sombres, où les théories les plus énervantes et les plus dangereuses envahissaient peu à peu la conscience française, n'a pas cessé, dis-je, de penser droit. Sans doute, combien d'autres, parmi les rangs de notre armée, voyaient comme lui! Mais ils n'avaient pas le redoutable honneur d'avoir à exposer publiquement ce qu'était leur conviction personnelle, d'avoir à l'insinuer, à la glisser parfois avec des précautions infinies, pour ne pas se briser de front contre des propositions dogmatiques, qui avaient alors la faveur de l'opinion. Ceux-là n'avaient qu'à attendre que l'heure sonnât pour eux; elle les trouverait avec leur énergie raffermie, avec la fraîcheur de leur premier élan. Qu'il me soit rendu justice pour avoir essayé, dans la faible mesure de mes moyens, d'avancer la venue de l'heure qui devait nous libérer. N'est-il pas pas permis de penser que, si nous avions été une dizaine d'écrivains

à affirmer discrètement, mais d'une manière inlassable notre foi dans la même ligne, cette heure eût peut-être sonné plus tôt ?

J'écrivais ici même, le 1er juin 1916 :

> Aux Balkans, malgré notre lenteur, notre inertie, tout se répare lentement : *là est peut-être le point sensible, où éclatera la fissure qui produira la rupture d'équilibre. Nous n'avons là que des Bulgares devant nous.*

L'hypothèse s'est vérifiée. L'histoire se chargera de dire plus tard si la rupture du front bulgare, qui s'est produites du 15 au 20 septembre 1918, n'aurait pas pu avoir lieu plus tôt. Quant à la forme de la bataille, qui vient de nous donner la victoire, non pas la victoire qui aurait pu nous conduire à une paix boiteuse, mais la victoire intégrale, amenant la dislocation de l'armée ennemie, on m'accordera de l'avoir assez exactement définie, lorsque j'écrivais le 16 août 1916, alors que nous étions en pleine offensive de Picardie, ce qui suit :

> La lenteur avec laquelle les événements évoluent tient sans doute aux seules méthodes employées. Souhaitons que celles-ci soient efficaces et qu'elles puissent suffire à déterminer la rupture d'équilibre à notre profit. *Mais cette rupture d'équilibre ne pourra se produire avant que la pression ne se fasse sentir presque simultanément, sous la forme d'une suite d'offensives échelonnées, dans une période de temps très courte, sur tous les points du front.*

La bataille engagée le 18 juillet par le maréchal Foch a produit la rupture d'équilibre après quelques semaines. Il est difficile, si près des événements, de dire à quelle date exacte la rupture a eu lieu. Mais il semble certain qu'elle doit être située, dans le temps, plus près de l'origine de la bataille que de sa conclusion. Il est incontestable qu'à partir d'un certain moment la bataille proprement dite est terminée; elle est gagnée. Nous n'assistons plus qu'à la poursuite stratégique, conduite avec une sage prudence, d'une armée, battue qui combine ses mouvements de repli, pour éviter l'enveloppement d'une partie de ses forces. Et l'on peut dire, sans exagération, que l'armistice est venu à propos pour éviter à la presque totalité de l'armée allemande d'être prise dans un vaste coup de filet, avant d'avoir pu franchir la ligne du Rhin.

L'a-t-on cependant assez couverte de sarcasmes, cette guerre de mouvement, au cours de ces quatre ans de chicanes de tranchées, coupées d'offensives, frappées d'impuissance dans leur conception même? Sur ce point, je ne me sépare nullement de ceux qui ont, à diverses reprises, blâmé ces offensives partielles, ces disputes de positions qui sans profit nous ont coûté un fleuve de sang. Aujourd'hui les faits sont tangibles : la guerre de mouvement, en quelques

semaines, nous a permis d'aboutir à la conclusion. S'ils sont capables de sincérité, combien parmi les Français devront avouer qu'ils jugeaient la chose impossible et que, même en présence de la magnifique réalisation, ils ne sont encore revenus de leur étonnement!

§

La date du 18 juillet doit rester pour nous une date immortelle. Elle contient une grande leçon. Elle marque la mise en échec — et de quelle magistrale façon! — d'une armée puissante, enorgueillie par ses victoires, aveuglée et, dès lors, commettant des fautes graves que sa sécurité aurait dû lui interdire. On se souvient peut-être qu'avant le 21 mars je ne croyais pas que les armées ennemies s'engageraient dans un vaste système d'offensives, dont le premier effet serait de disloquer le front défensif formidable, derrière lequel elles nous interdisaient la libération de notre territoire. Même dans le cas de succès réels, elles offraient ainsi à l'adversaire la possibilité et l'occasion de les manœuvrer. La chose faillit bien se produire dès les derniers jours du mois de mars, lorsqu'une armée française, accourant à la rescousse de nos amis anglais, fit glisser ses divisions, une à une, sur le flanc d'une armée allemande, lancée en pleine poursuite, et réussit ainsi à contenir celle-ci après avoir débordé son front de marche. Au lieu de cette habile manœuvre de glissement, qui tendait à limiter l'avance ennemie en deçà d'une position choisie par nous, nous aurions pu voir jeter nos divisions dans le flanc de l'ennemi. Une semblable attaque l'aurait aussi sûrement arrêté, en lui infligeant des pertes plus sensibles et en diminuant son gain de terrain. Mais, sans doute, les circonstances ne l'ont pas voulu ; ou bien certaines choses n'étaient pas encore mûres ? On ne s'affranchit pas du premier coup de méthodes d'errements et auxquelles si longtemps d'autres ont attribué une vertu souveraine. Toujours est-il que l'Etat-major allemand, à partir de ce jour-là, se trouva engagé dans la voie des erreurs les plus graves, en offrant à un adversaire dont il ne pouvait plus dédaigner la puissance militaire de multiples occasions d'actions convergentes contre l'une ou l'autre de ses masses, dont les flancs restaient sans protection.

Après les coups de boutoir du 21 mars, en Picardie, du 9 avril, dans les Flandres, du 27 mai, sur l'Aisne, à la suite desquels il nous avait fallu aller au plus pressé pour en conjurer les effets, notre commandement fut dans l'obligation de se donner un certain temps pour reconstituer ses forces et se trouver prêt à prendre l'adversaire en flagrant délit de manœuvre, dès qu'il commettrait à nouveau la faute de sortir de ses retranchements dans le but de réaliser un nouveau gain de terrain. Le 15 juillet, il commettait l'erreur, dont on peut dire qu'elle fut désirée, de porter de nouveau à l'attaque un groupe d'armées dont la situation, formant un saillant prononcé

dans nos lignes, était déjà très risquée. L'attaque prit d'abord les couleurs d'un nouveau succès. L'ennemi avait réussi à passer la Marne, qui ne lui avait peut-être pas été très disputée ; et ses colonnes gagnaient vers le sud en s'efforçant d'élargir leur front de marche.

Cette fois, l'occasion était trop belle pour nos armes. La 10e armée, sous les ordres d'un général doué du plus beau tempérament militaire, était à pied d'œuvre, impatiente d'agir, alignée entre Soissons et Château-Thierry, dans le flanc même du dispositif ennemi. Nous n'assistons pas à une manœuvre de glissement des divisions de la 10e armée pour aller renforcer nos forces qui s'opposent au sud de la Marne à l'avance des Allemands. C'est une attaque de toute la 10e armée à la fois, attaque réglée, méthodique, dans le flanc de l'adversaire, et à la 10e armée vient se joindre la 6e armée du général Degoutte, qui la prolonge vers le sud. L'effet est immédiat. L'attaque avait eu lieu sans être précédée du bombardement jusque-là classique. La progression s'accompagnait simplement, dès l'attaque déclenchée, de tirs de barrage allongés. Après la deuxième journée, cette attaque énergique, mais volontairement non exploitée, semble-t-il, nous avait valu 17 000 prisonniers, 350 canons et un nombreux matériel. Une armée qui, en deux jours de combats, subit de telles pertes est pratiquement hors de jeu. Aussi l'Etat-major allemand fait-il appel à ses réserves pour limiter le désastre et consolider son front sur la Marne. Quelques jours s'écoulent. Les réserves s'accumulent au point critique ; mais du même coup, elles dégarnissent d'autres points sur lesquels désormais plane une menace. En effet, le 8 août, les armées britanniques et la 1re armée française attaquent en Picardie. Désormais les offensives des armées alliées allaient se succéder, liées les unes aux autres, frappant au moment voulu et au point jugé critique, avec une précision mathématique. A partir du 12 septembre, commence l'admirable manœuvre, menée par l'armée américaine en liaison avec l'armée du général Gouraud, sur la rive gauche de la Meuse et dans le massif de l'Argonne. Mais notre intention n'est pas de nous étendre sur ces événements ; ils sont encore frais dans toutes les mémoires.

§

Le grand enseignement qu'il nous reste à dégager de cette longue lutte, où nous avons éprouvé des fortunes si diverses, est qu'il n'y a pas de vérité dogmatique à la guerre. En matière militaire, comme dans tous les ordres de l'activité humaine, il n'y a que des cas d'espèce. Tout ce qu'on a dit et écrit, parmi nous, sur les vertus de la guerre défensive convenait très exactement à la situation des armées allemandes, établies et formidablement retranchées sur notre territoire. Mais pour nous, ces vertus devenaient purement négatives.

Pour nous, qui avions l'obligation de libérer le sol national, il fallait nous vouer à d'autres méthodes. Ce qu'on a appelé la guerre d'usure serait restée impuissante à nous apporter toute autre solution qu'une paix boiteuse, après la lassitude et l'épuisement des deux parties.

Après plus de trois ans passés en des chicanes stériles ou à repousser de formidables assauts de l'ennemi, il était sans doute difficile de revenir à la guerre de mouvement. L'adversaire dans un accès de folie orgueilleuse nous en a fourni lui-même l'occasion. Nous avons eu d'autre part la bonne fortune de posséder à cette minute critique à la tête de nos armées un chef de génie, dont la calme lucidité, au milieu de la crise la plus grave, était restée intacte. Fidèle à ses convictions, à tout son passé, il n'a pas hésité à saisir l'occasion. Nos commandants d'armées et leurs admirables troupes ont fait le reste de la besogne. Vraiment, on reste émerveillé par un effort aussi splendide. Pour moi, j'ai voué une admiration respectueuse aux uns et une affection fraternelle aux autres. Voilà ce que je tenais à dire au moment où vient de s'achever la lutte formidable, qui devait aboutir, pour tant d'esprits, parmi les neutres, à l'écrasement de notre pays et à l'étouffement définitif des idées libérales, dont il portait le flambeau. Or, ô miracle! c'est précisément la défroque féodale, dont l'armure paraissait invulnérable, qui s'écroule.

Tous les hauts personnages, à la fois héritiers du droit divin et principaux actionnaires dans toutes les affaires financières de leur temps — en quoi consistait tout leur modernisme, — disparaissent de la scène du monde comme par enchantement. Et quelle chute lamentable, sans dignité, sans honneur! En des temps critiques, aux mauvais jours de son histoire, la France a eu des souverains dont la conduite revêtit une noblesse. Sans aller chercher plus loin, si le soir de Waterloo, le vainqueur d'Austerlitz ne rencontra pas la balle ou le boulet qui l'eût fait mourir en soldat, ce ne fut pas de sa faute. Quant à son petit neveu, qui, au milieu des souffrances les plus cruelles, sut conserver le courage militaire et sa dignité de souverain, est-il besoin de rappeler qu'il partagea le sort de son armée? Du Kaiser et du Kronprinz, au glaive étincelant, l'histoire ne racontera que la fuite. Quel regret pour nous que le pauvre Léon Bloy n'ait pas vécu assez longtemps pour voir se réaliser ce qu'il annonçait, il y a plus de deux ans, sous la forme d'une invective qui mérite de rester célèbre :

Attendras-tu, écrivait-il en s'adressant au Kaiser, que ton Allemagne, devenue couarde et traîtresse envers toi-même, te livre à l'Angleterre pour trente saucisses avec ton Kronprinz de bazar et l'état-major de tes maréchaux affolés ? Tu es trop lâche pour le suicide et il n'y a pas un refuge pour toi sur la terre...

Léon Bloy se trompait sur ce dernier point. Le Kaiser et sa descen-

dance ont trouvé refuge sur la terre de Hollande. Nous nous demandons aujourd'hui si, après tant de deuils, tant de crimes, la justice des nations alliées permettra à ce chef de bandes de vivre paisiblement la vie de château et d'atteindre ainsi à la vieillesse la plus reculée, couronnement de l'existence des hommes qui furent toute leur vie l'honneur de leur temps.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Guillaume Apollinaire (l'Opinion, 16 nov.). — *Sainte-Beuve est toujours là* (le Temps, 11 n° v.). — *Une lettre inédite de Rachel!* (l'Intermédiaire des cherchenrs et curieux, 11 nov.).

M. André Billy, qui fut un de ses amis les plus fidèles, consacre dans l'**Opinion** un article ému et émouvant à Guillaume Apollinaire. « Il est mort, écrit-il, c'est à n'y rien comprendre. Je ne saurais dire la vie, la puissance et l'appétit de vie qu'il y avait dans cet homme... Il était l'ennemi de la mélancolie romantique. Il rayonnait, il éclairait, il échauffait, il était un foyer sans cesse ardent...» Et il nous dit ses souvenirs :

J'ai connu Guillaume Apollinaire il y a quinze ans, quelques jours avant de partir pour la caserne. Je l'ai vu pour la première fois dans le sous-sol du café du Rocher, à une de ces soirées poétiques qui étaient d'usage depuis le symbolisme. Il n'avait alors que vingt-trois ans, mais il avait déjà son autorité de parole, son port de tête impérial, et ce charme, cette bonhomie, cette jovialité qui lui faiaient une souveraineté irrésistible. Il fondait le *Festin d'Esope*. Avec Jean Mollet dont le dévouement à Apollinaire n'a fait que croître, je fis chez les libraires la distribution de la précieuse revue. J'étais, je le confesse, un bien modeste débutant, et les vers d'Apollinaire, d'André Salmon et de Nicolas Deniker, me mettaient dans le ravissement et la confusion ; je me sentais tout petit près de ces poètes par qui la fantaisie moderne m'était révélée. Pris par le régiment, je ne devais plus revoir Guillaume Apollinaire qu'à la publication de l'*Hérésiarque et Cie.* En 1911, avec lui Salmon, Tudesq et ce cher René Dalize dont j'entends encore Apollinaire m'annoncer la mort — c'était à l'offensive du 16 avril, — nous fondions les *Soirées de Paris*. La belle, la charmante époque ! Elle est loin. D'autres vont être à leur tour insouciants et joyeux. Je ne les envie pas. Ils n'auront pas parmi eux un Guillaume Apollinaire.

Aucun homme de notre âge n'a soulevé autant de colères, fait ricaner tant de gens. Il avait contre lui toute la Bêtise, toute l'Ignorance, toute la Routine. De quoi ne l'a-t-on pas accusé ? Mais il lui suffisait de paraître, de sourire, et, tels les fauves d'Orphée, ses contradicteurs se mettaient à ramper et à ronronner. J'ai vu cela cent fois.

Toutes les opinions sont libres et personne n'est forcé d'aimer la peinture des cubistes. Que de discussions j'ai eues à ce sujet avec Apollinaire ! Il disait qu'il était de son devoir de les soutenir tous et je n'en goûtais que quelques-uns. Ce qui est odieux, c'est de voir aujourd'hui les adversaires

d'Apollinaire prétendre moissonner ce qu'il a semé. Nous ne le permettrons pas. Nous exigerons que sa part lui soit faite et qu'elle soit copieuse. La France, pour qui Apollinaire a versé son sang sur un numéro du *Mercure* — il lisait au moment où un éclat d'obus l'a frappé à la tête, — lui doit, outre le prix de ce sang, d'avoir rendu viable une renaissance du style que les préjugés traditionnalistes eussent étouffée dans l'œuf. Cette renaissance, Apollinaire l'a située en avant, dans le mystère du probable et de l'incertain, alors que d'autres la voulaient tirer des certitudes stériles du passé. A l'heure où elle se dégage de la gangue cubiste, Apollinaire disparaît. Si une considération quelconque pouvait mettre un baume sur la plaie que cet arrachement fait à ses amis, ce serait de penser qu'il laisse une œuvre vivante, organique, qui se fût peut-être développée en dehors de lui, qui se développera sans lui.

Littéralement, en prose de même qu'en poésie, il fut inégal, parfois génial, dans les genres majeurs; dans les genres mineurs, il fut délicieux, exquis, il fut la suavité même. Qu'on le lise sans parti pris ! A présent qu'il est mort, c'est sans doute possible. Pour moi, chaque coin de notre vieux Paris où nous fîmes tant et tant de promenades sans but, son bras passé sous le mien dans un geste qui lui était familier, m'évoque un mot de lui, une plaisanterie, une intonation. Je n'aurai pas besoin de rouvrir ses livres pour vivre avec lui. Son ombre sera sur tous mes pas.

Je revois Guillaume Apollinaire au temps déjà lointain du *Festin d'Esope*, petite revue qui continuait la tradition du symbolisme et préparait obscurément ce qu'Apollinaire devait qualifier le surréalisme. Déjà il prenait avec simplicité l'assurance et les allures d'un jeune maître, sûr que sa vraie culture, parmi tant de jeunes littérateurs riches seulement de leur inspiration, lui assurerait une prédominance. Peu à peu, son masque césarien allait se dessiner, se préciser, ainsi que son autorité sans tyrannie. J'aimais à lui dire, ces dernières années, où il avait pris un embonpoint majestueux, qu'il ressemblait à un empereur romain de la décadence. Et il y avait, en effet, en lui, la curiosité intellectuelle d'un Héliogabal qui eût été poète au lieu d'être le maître du monde.

On a écrit d'un de ses recueils de poèmes, *Alcools*, que ce livre évoquait une boutique de curiosités. Disons, sur un mode plus lyriques, une Caverne d'Ali-Baba où se trouvaient amoncelés, venus de tous les coins du monde, du temps et de l'espace, les images, les songes qui ont fait rêver les hommes, les idées qui les ont amusés ou consolés, et dont il alimentait et réjouissait son intelligence et sa sensibilité. On trouverait dans son œuvre, d'une complexité inquiète et incertaine, à côté d'images de la plus grande fraîcheur, provoquant une délicieuse surprise, de vieilles hantises religieuses, philosophiques et magiques.

L'appartement, dédale étrange, qu'il s'était choisi et qu'il avait reconstruit avec des livres et des tableaux, m'apparaissait comme l'ex-

tériorisation même de son cerveau, peuplés, l'un et l'autre, de belles formes du style le plus pur, de toiles cubistes, d'une simplicité si compliquée, et de fétiches africains. Ces dieux de bois lui parlaient des formes primitives de l'art et de la possibilité de tout renouveler. Il fut la critique et la conscience d'un mouvement de régénération artistique, qui sera peut-être un jour un nouveau classicisme.

Il appliqua cette méthode de simplification, de primitivité, aux vers, qu'il désaccoupla, étouffant l'écho et la résonnance : le vers est un cri, un cri animal, une fusée d'un seul jet. Il y a là une source d'harmonies et de futures complications. Mais à côté de cette fraîcheur, voici dans son dernier recueil, *Calligrammes*, des jeux un peu puérils, d'un dessin et d'un symbolisme trop directs. Il cherchait naïvement à étonner ; et les fumées de l'encens troublaient parfois la vision du *poète* que les Barbares ont *assassiné*.

§

Les hommes ne vivent jamais dans le présent, quelque merveilleux qu'il soit : aussi l'inquiétude des littérateurs en ce moment est-elle de savoir ce que sera la littérature après la guerre. Et ils s'interrogent entre eux. Ils en profitent pour généraliser leurs désirs et quelques-uns saisissent cette occasion pour critiquer le passé, pourtant inguérissable. C'est ce que fait M. Bachelin dans une étude sur « Notre Littérature en 1914 » qu'a publiée *la Grande Revue*, et où il constate qu'il n'y a plus de critique. Si il y a une critique, puisque aucun chef-d'œuvre ou même ouvrage de mérite ne passe inaperçu, mais ce ne sont pas les critiques qui la font : les critiques suivent l'opinion. C'est le soviet de la critique. Mais tout de même M. P. S. proteste dans le **Temps**, car il sait bien, lui, qu'il y a une critique, et qu'elle n'a jamais été meilleure. Et il sourit avec la plus grande finesse, car il sait bien aussi que ce n'est que par dépit et sourde rancune que M. Bachelin blasphème ainsi : « Un romancier dont le dernier roman n'a pas eu une presse suffisamment élogieuse et abondante à son gré, s'empresse volontiers d'en conclure que la critique littéraire n'existe pas. C'est bien connu et toujours amusant. »

M. Bachelin est certainement plus désintéressé que cela, et d'ailleurs il ne s'agit pas ici de compte rendu de presse.

M. Bachelin, regrettant le passé, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ah ! si Sainte-Beuve était-là, on pourrait avoir confiance... » Alors, M. P.S., indigné de l'aveuglement de ce jeune romancier qui ne veut pas s'apercevoir que Sainte-Beuve est toujours-là, répond, comme si on s'attaquait à lui personnellement, qu'après tout Sainte-Beuve ne parlait presque jamais des livres nouveaux et qu'il n'était en somme qu'un essayiste.

Essayiste ! mais c'est justement ce qu'on pourrait reprocher aux critiques du jour de n'être pas des essayistes et des dissociateurs

d'idées ; et puisque Sainte-Beuve est décidément le grand modèle du genre disparu, ne peut-on pas dire que son autorité de critique s'appuyait sur une œuvre de romancier, de poète, d'essayiste ? Et c'est peut-être aussi pour cette raison que je préférerai toujours la critique d'un Stendhal, d'un Balzac, d'un Anatole France et d'un Remy de Gourmont à celle de ces spécialistes du compte-rendu qui s'installent dans la critique comme dans un bureau ministériel, et y trônent au milieu de gros cartonniers remplis de petites fiches.

§

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux publie une lettre inédite de Rachel, d'une littérature très romantique. Elle écrit à son amant, le comte Waleski, fils de Napoléon Ier et de la comtesse Waleska. Waleski, à la veille de son second mariage, a retiré Alexandre, le fils qu'il a eu de Rachel, à la tragédienne et l'a envoyé en Suisse. Rachel, qui avait une tendresse passionnée pour cet enfant, est désespérée. Voici ses cris :

Oh ! oui, mon cœur est brisé, il n'y reste plus un sentiment louable en le déchirant comme vous l'avez fait, Alexandre, le meilleur s'en est répandu, aussi maintenant n'ai-je plus ni amour ni affection aucune pour me faire prendre désormais la vie en patience : pourquoi si jeune m'a-t-on tout donné, car aujourd'hui je n'attends, je n'espère plus rien, je ne veux plus que la profonde solitude de mon âme. *Je suis donc un monstre.* Mais vous, vous avez été bien coupable un instant, qu'avez-vous donc souffert pour cet enfant pour oser me l'arracher ainsi sans pitié? Eh bien, cela ne vous a pas encore suffi. Peut-on le croire ? vos domestiques m'ont humiliée par votre ordre, une femme que j'ai comblé a osé me répéter (sans pâlir, sans me demander pardon de l'insulte qu'elle allait me faire) vos propres paroles. Oh! je ne puis même les écrire froidement sur le papier. *Je suis donc un monstre*, car je ne puis oublier un pareil outrage.

Si vous me rendez mon enfant, pour lui je vivrai *seule*, la nature même je saurai la dompter pour rester toujours digne de lui, mon cœur enfin ne s'ouvrira que pour lui, ma vie entière sera trop courte pour lui prouver ma tendresse, mon amour, mon dévouement.

Si vous persistez à me chasser de son cœur en l'éloignant de sa mère, je voue mon existence à l'enfer et le diable se chargera du reste.

A vous donc de disposer de tout mon avenir. Cette fois encore mon âme vous appartient.

Et le diable s'est chargé du reste.

R. DE BURY.

THÉATRE

ART ET LIBERTÉ : *Naissance du poème*, par Fernand Divoire.— Présentation des tentures de *Mme Ory-Robin*. — *Couleur du temps*, par Guillaume Apollinaire (24 novembre).

Art et Liberté nous avait convié, en la salle *Renée Maubel*, à une séance dite d'avant-garde où *l'art* était représenté par Fernand

Divoire, Guillaume Apollinaire, et *la liberté* par l'impatience nerveuse des spectateurs.

Une allocution de M. Carlos Larronde nous initia aux très nombreux programmes de l'association pour la défense d'œuvres bien modernes. Une sympathique ovation fut faite à l'oraison funèbre du regretté chef d'école, Guillaume Apollinaire, qui vient de nous être enlevé au milieu même de son jeune triomphe.

On doit retenir, de ce discours, un peu long, que la meilleure preuve que l'on puisse donner de son adhésion à ces programmes, c'est de leur fournir des œuvres géniales. Il ne paraît pas impossible d'y adhérer, puisque les organisateurs, prévoyants, admettent l'erreur, « le pauvre monde y étant sujet », selon la parole éternelle d'un autre poète.

La naissance du poème a lieu dans un décor de toile violette, orné d'un divan profond sur lequel rêve, comme sur un tombeau, M. Carlos Larronde et autour duquel tourne l'inspiration, invisible, sous de multiples formes : Mmes Musa-Sévé, Musette-Doris, Musée-Tessier, Musarde-Fargue, Muserolle-Sauret, Musicole-Rouer, Musendi-Souhart, Musangère-Viola, Muscida-Guillaumin, Musiquette-Larronde, Musurgue-Le Quéri. Cet acte cérébral a plu par sa simplicité habile d'arrière-garde et sa composition régulière. Dès que le poète trouve une heureuse solution à sa crise du mot, le chœur flottant des idées reprend à l'unisson. Quand il compte les *pieds* sur ses doigts, chaque muse risque un conseil, d'où il s'en suit une apparente cacophonie : « pullulement d'âmes parfumées ». Il y a certainement beaucoup de monde dans la cassolette, ce qui semble la transformer en pot-pourri. Amusant pour ceux qui musent sur le chemin des Muses et on en peut tirer de jolies musiques de scène. Morceau joué à vingt-quatre mains dont quelques pieds rectifiant la position. Les Muses, trouant la toile violette de leurs masques gracieusement japonais, au rappel, ont obtenu tous les suffrages.

Les tentures de Mme Ory-Robin en intermède leçon-de-coupe, agrémentés d'une glose-passementerie dite, religieusement, de points lancés en points de croix, par Mme Lara, ont eu un réel succès. A en retenir : *le jet d'eau*, travail de soie blanche sur fond de moire bleue, et la sortie, brusquée, d'un spectateur qui, ne voyant ni n'entendant rien de sa place, est parti en claquant la porte un peu fort.

Couleur du temps, de notre regretté collaborateur Guillaume Apollinaire, se passe à notre cruelle époque dans sept tableaux qui sont de Maurice de Vlaminck. La place publique, dans la capitale d'un pays qui jouit encore de la paix, est en papier d'emballage avec quelques légers simulacres de maison en papier également d'emballage ton sur ton. Nyctor (Roger Gaillard), Van Diemen

(Debière), Ansaldin (Alcover) décident un voyage d'embarquement pour ailleurs, parce que la guerre va éclater. Nyctore hésite, il se refuse à déserter, croyant nécessaire de demeurer pour chanter les catastrophes qui menacent son pays. On l'entraîne et nous apercevons entre terre et ciel (décor de papier bleu) six jambes pendues correctement chaussées, quoique flasques : pieds du poète, pieds de l'homme de science, pieds du mécanicien. (Ici, l'emballage n'est plus dans le papier !) On arrive dans un pays couleur de sang ou deux femmes en deuil : Mme Giraume-Lara et Mme Navise-Methivier sont inclinées, toutes en noir, sur une tombe marquée par une croix de papier encore d'emballage; mais ce détail, de travers, s'efface dans la scène d'affliction remarquablement jouée par Mme Lara, qui prête à la mère en pleurs une voix humaine vraiment poignante; la fougue de jeunesse révoltée de la fiancée rivalisant de désespoir, il n'est pas besoin d'expliquer les causes, l'effet se réalisant sur les spectateurs, maintenant tous *à la page*, peu importe en quel papier. Les aviateurs survenant, on entraîne ces dames vers un pays meilleur, encore plus loin, toujours plus loin, des massacres et des explosions. On tombe sur une île déserte, habitée, comme toutes les îles désertes, par un *solitaire* (Fraticelli). Celui-ci, vêtu de peaux de bêtes, exprime le désir de revoir son pays pour y aller expier une ancienne trahison les armes à la main, mais on l'absout et on repart avec lui pour le toujours plus haut, d'autant plus volontiers qu'un volcan, jusqu'ici muet, reprend la parole. Entre ciel et terre, les voyageurs, qu'on aperçoit, cette fois-ci, par la tête et dont les jambes se dissimulent derrière la toile d'emballage de l'aéroplane, sont assaillis par une furieuse tourmente de lamentations : ce sont les Dieux qui pleurent sur la mort de l'humanité, car la fin de cette humanité sera aussi la leur, si personne ne reste pour les réinventer. Ce beau morceau de lyrisme est bissé. Une spectatrice proteste, au nom de l'art neuf, parce qu'elle trouve que ça lui rappelle l'art ancien de Victor Hugo. On la menace de la faire enlever, mais elle déclare que ce n'est plus de son âge. Entre temps, et ciel et terre, on est parvenu au pôle Sud où il fait un froid terrible, contrairement à ce que s'imagine un jeune spectateur abusé par le mot Sud. La *fiancée* tente de se consoler avec l'homme de science ou le poète; ça ne prend pas et la mère désolée, un peu grisée d'air pur, est durement rappelée à sa douleur. Enfin ce petit nouveau monde se heurte, déjà bien exaspéré, à l'inévitable banquise représentée par une jolie dame nue sous un voile de glace ou de tulle. Elle ne dit rien, cependant elle est comprise immédiatement de tous les mâles de l'expédition, sa sincère nudité réalisant le rêve particulier de chacun d'eux : poésie, science, morale ou beauté. Nul mouvement ne déplaçant ses lignes, les hommes se précipitent les uns contre les autres et s'entretuent

pour rien, c'est-à-dire en l'honneur d'un idéal un peu flou. Les deux femmes en noir restent figées, dans tout ce blanc et leur horreur particulière.

Ce drame est l'indication de plusieurs drames, l'amorce de plusieurs comédies où se joue l'esprit de l'auteur, si multiple en ses manifestations : poète, érudit, philosophe et surtout, par-dessus tout, profondément humoriste. La plus grande maîtrise y coudoie la mystification et souvent le tour de passe-passe de la phrase y remplace le tour de force. Mais le talent y est largement dépensé, gaspillé. Or ce n'est jamais en pure perte qu'on dépense le talent et on regrette de plus en plus ce jeune et puissant enfant terrible, notre Guillaume Apollinaire, parti avant d'avoir réalisé toutes ses promesses.

INTÉRIM.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Emile Basly : *le Martyre de Lens*, Plon, 4 fr. 50. — Daniel Halévy : *Avec les Boys américains*, Berger-Levrault, 0 fr. 90. — *Rapport des délégués du gouvernement espagnol sur les camps de prisonniers français en Allemagne*, Hachette, 4 fr. — Fernand Passelecq : *La Magistrature belge contre le despotisme allemand*, Berger-Levrault, 2 fr. 50.

« La férocité allemande s'est exercée sur la ville avec plus d'acharnement encore, plus de haine perverse que sur les autres cités », écrit le député-maire, Emile Basly, au début du volume qu'il a consacré à retracer le **Martyre de Lens**, *trois années de captivité*. Mais c'est une affirmation toute gratuite, non que nous mettions en doute ce qu'il rapporte des tracas, des persécutions, des attentats et des horreurs qui ont marqué l'occupation, mais parce que la conduite de l'ennemi a été la même à peu près partout. Il a perfectionné la sauvagerie, s'il ne l'a pas inventée. M. Emile Basly a été déporté avec ses administrés, conduit en Belgique, en 1917, et, ses papiers perdus, volés par les Boches, il écrit de mémoire, sans respecter beaucoup l'ordre des faits, il le dit lui-même. Il a oublié des noms et des dates, mais les événements demeurent, — et se trouvent édifiants, on peut le croire. — Les désagréments commencèrent dès les premiers jours avec l'arrivée d'une patrouille de cavalerie et du lieutenant Von Oppel, un énergumène gesticulant, toujours la menace à la bouche. Puis Lens fut envahi par 800 hommes du landsturm qui « salirent la ville de leurs hoquets, la troublèrent de leurs psaumes avinés, s'interrompant pour crier : *Pariss ! Pariss !* qu'ils comptaient atteindre en deux étapes. » Ces premiers occupants toutefois firent peu de mal, et ne coûtèrent que « 2.000 cigares, neuf autos, du vin et du rhum ». Mais ce n'était qu'un début. Après quelques combats avec les nôtres aux environs, on arrêta le maire qui dut comparaître devant un officier, puis monter dans une charrette que

suivaient une cinquantaine de civils encadrés par des uhlans. Il du assister à des exécutions et passa la nuit près d'un puits servant à l'aération d'une des mines de la région. Au matin on le remit en liberté, mais la mine fut détruite. On fit d'abord périr les chevaux qui se trouvaient dans l'exploitation, puis on boucha les puits avec des bennes et des wagonnets, et on les noya en inondant les galeries. Les propriétaires des machines à vapeur qui fournissaient la farine étaient partis. M. Emile Basly embaucha les femmes avec leurs moulins à café. On utilisa également les concasseurs de la mine et les moulins d'Harnes, tant qu'on eut du pain durant un mois et demi. — D'autres histoires suivent, qui racontent les tristesses de l'occupation Le maire dut bientôt s'improviser épicier, — tandis qu'avaient lieu chaque jour des réquisitions, le pillage méthodique de la ville, les Allemands ayant pris à tâche, peut-on dire, de tout voler et de tout gâter, — crier, « bâfrer » et piller étant le plus clair de leurs occupations. Ils imposèrent bientôt à la ville une contribution de 900.000 fr sur lesquels on leur en versa 200.000. Mais le bombardement commença bientôt. L'administrateur du lieu fut également changé; on y mit un fonctionnaire surtout désagréable, qui imposa rageusement des mesures vexatoires : défense aux femmes de sortir après 9 heures ; ordre de laisser les portes des maisons ouvertes, etc.. Quant à la Kommandantur, elle occupait un rez-de-chaussée où vivaient pêle-mêle les secrétaires, la basse-police et les poules volées, — à côté des marchandises enlevées le revolver un poing, — « ensemble qui représentait assez bien la mentalité des envahisseurs ». Bientôt on enferma les Lensois dans leurs caves pendant que l'ennemi installait de l'artillerie en divers endroits de la ville. On établit des communications entre les caves et l'on s'arrangea pour y vivre, — « pour y faire même du café ». C'est que l'attaque des Anglais se rapprochait. Les Allemands eux-mêmes se mirent à l'abri dans le sous-sol ; mais les caves les plus solides furent réservées aux officiers qui s'y installèrent et en firent même déguerpir ceux qui les habitaient déjà. Un certain nombre de particuliers s'étaient déjà réfugiés dans le sous-sol pour échapper à l'ennemi ; le bombardement les força à en sortir et ceux qui furent pris se trouvèrent envoyés dans les geôles d'outre-Rhin. Mais on n'en finirait pas de raconter les misères, les persécutions, les tracasseries de l'occupation ; les méchancetés, la malveillance et même les crimes des envahisseurs. On sait ains qu'une institutrice, Mlle Prévost, fut tuée par les soldats du Kaiser, — étouffée dans l'eau d'un baquet. Pendant qu'on faisait la class aux petits dans des locaux souterrains, — comme à Reims — c furent des contributions nouvelles qu'exigea l'ennemi (800,000 frs). L'attaque anglaise se rapprochant, on fit évacuer les corons, — à coups de lance. Puis les Allemands qui se lamentaient sur la guerre

geignant de n'avoir plus à manger, inventèrent de nouvelles vexations. Ils décidèrent que toutes les femmes, de 15 à 45 ans, subiraient la visite du médecin, — on voit sous quel prétexte. Mais on put les tricher ; un Français, le Dr Emery, donna tous les certificats nécessaires. Ils firent partir ensuite les enfants, les envoyèrent creuser des tranchées, des abris. Dans la ville non seulement on déménagea les maisons respectées par le bombardement, mais on enleva les cloches ; puis on se mit à tuer les chiens, après les avoir frappés d'un impôt de 37 frs. 50. Enfin Lens fut pillé, incendié par une horde de bandits échappés des geôles d'Allemagne qui le détruisirent avec des grenades après qu'on en eut retiré les troupes. On voulut enfin faire partir les survivants ; puis il y eut contre-ordre et de nouveau on les enferma dans les caves. Il fallut toutefois prendre le chemin de l'exil, dans la neige, sous les obus, et le récit du voyage vers la Belgique est une des pages les plus pénibles de ce livre. Les survivants allèrent à pied à Hénin-Lietard, puis à Bourgas où ils retrouvèrent leurs bagages. Mais une des caisses de la mairie avait été défoncée, ouverte, — naturellement, — et il y manquait 90.000 fr. Les fugitifs furent enfin entassés dans des wagons puants et restèrent vingt-sept heures en route, brutalisés, étouffés ; une femme devint folle ; une autre qui agonisait fut jetée sur un quai, séparée des siens. Les survivants parvinrent à Maffle (Hainaut) et durent s'installer là, attendant le bon plaisir des Allemands. Il y eut encore bien des misères, bien des traverses et cette existence atroce durait depuis trois ans lorsqu'enfin les survivants, — les vieux, les enfants et les femmes du moins, — furent rapatriés. Ceux-là du moins avaient fini de gravir leur calvaire.

Le volume de M. Emile Basly a l'intérêt des choses vues et vécues, — et c'est bien le cas d'ajouter souffertes. C'est encore une des pièces du réquisitoire qui se trouve unaniment dressé contre l'Allemagne.

Chez Berger-Levrault, un petit volume de M. Daniel Halévy, **Avec les Boys américains**, nous conduit parmi les troupes des Etats-Unis venues pour prendre part à la grande guerre. On nous les montre d'abord installées dans un village de l'Est. Le matin, soixante camions automobiles montent en ronflant vers le campement. D'autres boys arrivent et se répandent curieusement dans le pays, où tout les surprend et les amuse. C'est aussi le souvenir de Lafayette et de l'Amérique d'alors, — qui devait atteindre de nos jours 110 millions d'âmes. Au passage d'un cavalier, l'auteur rappelle l'enthousiaste élan des Yankees venus au secours des nôtres, avec le souvenir de celui qui les aida à se libérer au XVIIIe siècle, et qui ont apporté jusqu'aux bois de leurs campements, — la viande, la farine, le lait, afin de ne pas nous être à charge. Puis un cha-

pitre de ce récit parle des femmes américaines, du rôle de la Croix-Rouge, — avec la tournée du médecin qui visite et ravitaille les postes de secours des villages, — et vient même soigner à Toul les enfants réfugiés qui se trouvent intoxiqués par les gaz. Il y a deux ans et demi qu'il se trouve sur le front, en Belgique et dans la France envahie, tant qu'il peut dire : « Je sais ce que c'est qu'un Allemand... Vous le connaîtrez peu à peu ; vous en parlerez dans vos histoires, et vos enfants apprendront ce qu'ils ont à venger. Je le sais, moi, et j'en prends ma part : tout homme a le devoir d'exercer la vengeance. » On raconte ensuite le début des Américains à la bataille de Cambrai, puis on rappelle la guerre de Sécession qui fut un des grands conflits de l'époque moderne, ainsi que la fin du poète Alan Seeger qui s'était engagé à la Légion. Ils étaient alors 20.000 Américains dans les armées de l'Entente. Mais ce ne fut guère qu'en octobre 1917 qu'ils se mirent dans les tranchées et que commença l'inquiétude de l'ennemi.

Le Gouvernement, dans sa série de documents officiels sur la guerre, vient de publier les **Rapports des délégués espagnols sur leurs visites dans les Camps de prisonniers français en Allemagne** (1914-1917), — tout un volume et qui est édifiant on peut le croire. Nous pouvons d'autant mieux savoir gré aux envoyés espagnols d'avoir assumé cette besogne ingrate que le gouvernement allemand, dit l'Introduction de ce recueil, s'est attaché, dans une intention trop facile à comprendre, à limiter, à gêner, à paralyser leur contrôle. Il est rare, en effet, on s'en rend compte en lisant les rapports, qu'un des délégués de l'ambassade puisse s'entretenir librement, « sans témoin et sans restriction », avec les prisonniers. Le plus souvent ils doivent subir la présence d'un officier ennemi et d'un interprète. Certains détenus prennent l'initiative courageuse d'attirer sur le sort de leurs camarades et le leur propre l'attention bienveillante de leurs défenseurs attitrés, mais sont ensuite l'objet de mesquines tracasseries, de mesures malveillantes, de peines disciplinaires. » Les délégués espagnols, enfin, n'ont pu tout voir ni tout dire, mais ce qu'ils ont rapporté nous suffit et leur témoignage vient corroborer, soutenir divers récits publiés antérieurement, — certains qui furent bien accusés d'exagération, — sur le sort de nos prisonniers en Allemagne. Les témoignages sont donnés ici au hasard ; on n'a pas cité tout, ni le pire.

Le rapport s'occupe premièrement des officiers, que leur grade relativement favorise. Ce dont ils se plaignent, à Kœnigstein par exemple, c'est du manque de toute espèce d'égards de la part du commandant du fort. Puis c'est le cas d'un des officiers supérieurs allemands au camp de Mainz (Mayence, Hesse), qui a donné lecture devant les prisonniers de rapports contenant des appréciations offen-

santes pour les nôtres, et cette lecture ayant été accueillie par des murmures, la garde fut appelée. Au camp de Halle (province de Saxe), on se plaint que sur dix barriques de vin achetées, trois aient disparu. Le commandant répond que ces trois barriques ont été destinées aux usages du camp, pour la nourriture des soldats allemands de la garde. « Ce qui est bon à prendre est bon à garder », disait Basile. A Ingolstadt, des officiers sont injuriés par une sentinelle et l'autorité, sur leur plainte, déclare que « la situation des prisonniers de guerre ne les autorise pas à faire de semblables réclamations, les soldats allemands leur étant supérieurs. Au même camp, des internés qui avaient tenté de s'évader se plaignent d'avoir été conduits en prison les menottes aux mains. Enfin, au camp de Magdebourg (Saxe), on se plaint qu'il y a « treize tinettes dans un espace très réduit et que c'est la cause de l'odeur qui devient intolérable aux premières heures du jour ».

Mais ce sont là peccadilles, petits inconvénients en somme, et le sort des officiers est presque enviable à côté de celui des hommes. A Amburg (Bavière), la nourriture est mauvaise et de qualité médiocre. Les prisonniers se plaignent de la durée des punitions « qui atteignent jusqu'à cinq jours de prison, au pain et à l'eau ». Au camp de Hohenasperg-bei-Ludwigsburg (Wurtemberg), la nourriture, confiée à un entrepreneur, est insuffisante et de qualité inférieure. A Purchheim (Bavière) « le jour de la visite, les prisonniers refusèrent de manger de la viande, qui était en état de décomposition et exhalait une odeur insupportable. Des plaintes furent également formulées à propos du travail qui s'exécute dans l'eau ». A Chemnitz (Voigtland), un mécontentement général existe du fait que les prisonniers, même ceux qui ne sont pas mineurs, doivent travailler aux mines. A Altengrabaw (Altmark), les lettres et les paquets provenant des pays occupés sont renvoyés à l'expéditeur. Le sous-officier Knabb frappe les prisonniers punis au cachot avec une baguette sur la figure et les oblige à soutenir pendant un certain temps, « à bout portant », un seau plein d'eau. A Ebenberg-landau (Rheinpflatz), les prisonniers doivent travailler dans les usines de munitions. Ceux qui refusent sont obligés, pendant douze heures par jour, de faire des exercices physiques, se coucher par terre et se relever, etc... Au camp de Landshurt (Bavière), des prisonniers sont mis en cellule, privés de lumière, n'ayant pas de matelas. Quelques-uns sont obligés de demeurer dans une cage, en plein air, pendant deux ou trois jours. Ils font leurs besoins dans un récipient, à la vue des habitants du pays. A Amberg (Oberpfalz), ceux qui ont refusé de travailler dans les industries de l'acier ont été mis en cellule pendant 120 heures, privés de lumière et doivent encore passer au Conseil. Sur des pommes de terre reçues pour 120 hommes, trente-six

seulement étaient mangeables. Si un homme est pris à s'étendre sur un lit, tout le monde est privé de lettres. Un prisonnier fut puni de vingt et un jours d'arrêts pour avoir fumé dans un baraquement. A Gross-Poritsch (Saxe), le sergent H. Louis eut huit jours de cellule pour avoir réclamé à l'ambassade d'Espagne. Au camp de Golzern (Grimma, Saxe) on enferme les prisonniers punis dans des cachots malpropres, humides, bas, sans aération, et où un homme ne peut vivre on en met deux. A Senne (Westphalie), le jour où les délégués visitèrent le camp on en avait éloigné 40 hommes pour empêcher les réclamations. A Gœttingue (Hanovre), les hommes punis doivent rester deux jours et deux nuits en plein air, sans couverture ; ils ne peuvent s'étendre à cause des flaques d'eau. A Landshut (Bavière), comme bien ailleurs du reste, on met les hommes punis en cage ; au camp d'Altengrabow (Altmark), un prisonnier qui a tenté de s'évader est puni de trois semaines de prison, peine qui est doublée pour avoir porté des habits civils, et triplée si le coupable se trouve avoir de l'argent sur lui. A Gross-Wüsterwitz, le prisonnier puni est attaché à un poteau, avec un sac chargé de pierres à ses pieds afin qu'il ne puisse bouger ; au camp de Straalkowo (Posen), les détenus se déshabillent pour montrer au délégué des cicatrices de coups ; ils affirment que les hommes de garde ont tué cinq disciplinaires ; un autre a succombé pour avoir reçu un coup qui lui a fendu le crâne. A Eschenhof (Bavière), une sentinelle donne un coup de crosse à un prisonnier qui ne marchait pas assez vite, et il se trouve privé de correspondance pendant deux semaines ainsi que huit autres qui avaient été témoins du fait, — peine qui fut même doublée. Enfin des malades se plaignent qu'on donne aux hôpitaux les médicaments qui leur sont envoyés ; la plupart des captifs réclament à propos de la malpropreté, de la mauvaise nourriture, de la brutalité des officiers et des gardiens, etc.

Nous arrivons au travail dans les mines ; la plupart sont envoyés de force. A la mine Augusta-Victoria, près de Huls (Westphalie), onze prisonniers après refus de travail sont maintenus au garde à vous pendant vingt heures, en plein air, dans la neige, et ensuite tenus pendant huit jours aux arrêts ; d'autres sont laissés deux heures durant, face à des fourneaux de coke, à six ou huit pas, toujours dans la position du garde à vous. Dans une autre mine, à Wolsdorf (Helmstest, Hanovre), la nourriture, déjà insuffisante, est si malpropre qu'avant de manger il faut en retirer des cheveux, des mouches et « parfois d'autres animaux ». Certains reçoivent des coups de bâton, des coups de pied ; aux puits Sholven, à Hus-Bei-Kecklings-haussen (Westphalie), pour avoir refusé la besogne on mit les prisonniers face aux barraquements, là aussi au garde à vous, pendant huit heures par jour, et quand le soldat de garde croyait les voir

changer d'attitude il les frappait à coups de crosse. A la même mine, les porions maltraitaient également les prisonniers, leur donnant des coups de genou dans le ventre, etc. — Il y a des histoires du même genre pour les fabriques et les usines de guerre ; à la faïencerie de Driesden-Vordamm, à Bützow, à l'usine Wegener de Rudersdorf (Brandebourg), etc. Une dernière partie du volume enfin parle des épidémies dans les camps, des formations sanitaires, et — comme épilogue — des rapatriements et internements en Suisse.

Cet ensemble de récits, qui restent encore au-dessous de la réalité, on le sait par ailleurs, ont quand même la valeur d'une déposition. « Le régime officiel des prisonniers est constitué, dit l'Introduction du volume, par les conventions de la Haye, complétées au cours des hostilités par une série d'accords intervenus grâce à l'intermédiaire bienveillant des puissances neutres. » — On peut se demander ce qu'il en serait s'il n'y avait pas eu d'accord et « d'intervention bienveillante ».

CHARLES MERKI.

§

Des monographies sobres et documentées comme le petit livre de M. Fernand Passelecq, **la Magistrature belge contre le despotisme allemand**, seront précieuses pour l'histoire psychologique de la grande guerre. L'Allemagne aura trouvé moyen de paralyser d'avance toutes les indulgences possibles. Sa conduite a été littéralement ignoble dans tous les pays occupés, et même dans ses pays à elle, puisque, suivant le mot de Hansi, jamais elle n'a été haïe plus implacablement qu'aujourd'hui en Alsace-Lorraine, après quatre années d'oppression et de délation. Pour en revenir à la Belgique, le plan allemand, tel que nous l'avons connu par le *Testament de von Bissing* dont j'ai parlé ici (16 nov. 1917), impliquait l'asservissement définitif de tout le royaume ; mais pour arriver à ce but par la route hypocrite chère à l'Allemagne, on avait commencé par diviser les esprits et dresser les Flamands contre les Wallons. Le livre dont je parle est le récit très intéressant et très émouvant de la façon dont la magistrature belge contrecarra la manœuvre allemande en poursuivant les fauteurs du Conseil des Flandres intronisé par l'ennemi.

Un beau jour, le 7 février 1918, la Cour d'appel de Bruxelles, sur une dénonciation signée par un groupe de sénateurs et députés, se réunit et enjoignit au procureur général de faire rechercher et poursuivre tous les auteurs et complices des actes commis par le Raad von Vlaanderen contrairement à l'unité et à la liberté belge ; le même jour des mandats d'amener étaient signés et le lendemain ils étaient exécutés : ceux de ce Conseil qui se trouvaient à Bruxelles, Tach,

président, et Borms, fondé de pouvoirs à la défense nationale (!), étaient mis sous les verroux. Le pouvoir allemand répliqua à sa façon : les deux inculpés furent remis en liberté par une escouade de soldats, et les quatre présidents de la Cour d'appel furent, par contre, arrêtés et (sauf l'un d'eux malade) déportés en Allemagne. Mais les magistrats belges ne se tinrent pas pour battus. Sur la requisition immédiate, de son procureur général, la Cour de Cassation se réunit, déclara la conduite de l'autorité gouvernementale en contradiction formelle avec les règles fondamentales du droit des gens et avec les promesses solennelles de l'occupant, et ajouta que « sans abdiquer ses fonctions elle suspendait ses séances ». Tous les tribunaux de Belgique suivirent son exemple. Le gouvernement allemand essaya vainement de briser cette résistance. La Cour de cassation, toutes chambres réunies, maintint, le 25 février, son arrêt précédent du 11. Alors, mettant le comble à son ingérence tyrannique, le gouverneur, général von Falkenhausen, par deux arrêtés du 6 avril, substitua des tribunaux allemands aux tribunaux belges. La Belgique était traitée purement et simplement en pays conquis.

Le texte de ces arrêtés est reproduit in extenso dans le livre de M. Passelecq, et la lecture en est suggestive. La seule garantie accordée aux prévenus est que, pour les cas où la peine de mort est prévue, la sentence doit être prononcée non pas par un juge seul, mais par trois juges. Comme ces trois juges sont allemands et nommés par le général gouverneur, cela revient absolument au même. En vérité, les Allemands mériteraient que ce régime leur fût exactement appliqué dans les pays du Rhin que l'armistice nous permet d'occuper.

Quant aux « activistes » du Conseil des Flandres, ce sera à la magistrature belge de dire le sort qu'il méritent ; pour être de bien petits personnages (aucun des onze dont le nom a été donné n'avait une notoriété quelconque : six obscurs professeurs, trois bureaucrates, un industriel, un négociant), ce n'en furent pas moins de malfaisants et odieux compères, traîtres à leur pays et à la cause de la civilisation. Je ne vais pas jusqu'à souhaiter qu'on leur fasse subir le sort de miss Cavell, mais enfin, puisqu'ils aiment tant l'Allemagne, on les prierait d'aller y vivre au sortir de leur prison que personne ne trouverait la chose illogique. Il n'y a pas qu'en Belgique, d'ailleurs, que ce sort bénin pourrait être assigné aux proteutons.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

« LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT DE L'HISTOIRE .. » — Samedi, 9 novembre, dans l'après-midi, alors que la nuit commençait à tomber,

Karl Liebknecht, sorti quelques semaines plus tôt de la geôle prussienne, a fait son apparition à une fenêtre du Palais impérial de Berlin. C'était la même fenêtre d'où Guillaume II avait prononcé, au début de la guerre,un discours mémorable, proclamant qu'il ne connaissait plus de partis politiques et que toute l'Allemagne se trouvait unie dans le même devoir. L'Histoire que nous vivons est faite de ces singuliers contrastes ; mais, ici et là, les faits reçoivent des interprétations différentes. Karl Liebknecht a voulu, lui aussi, haranguer la foule et il lui a annoncé une ère de paix et de liberté. L'agitateur socialiste a ajouté que « si l'on devait considérer la Révolution russe comme un événement gigantesque, la Révolution allemande apparaissait cependant comme *le plus grand événement de l'Histoire universelle* ».

Evidemment, Karl Liebknecht ne possède pas le sens des proportions. Il exagère. L'événement considérable de ce temps, ce n'est pas cette parodie tardive des bouleversements politiques qui, dans les pays de haute civilisation, appartiennent depuis longtemps au passé, c'est l'effondrement de la puissance allemande, non pas seulement de l'Allemagne impériale, mais de l'entreprise de brigandage à la fois militaire, intellectuel et économique qui s'esquissa dès le milieu du dix-huitième siècle. Sans la victoire des Alliés, les vingt-deux trônes allemands n'eussent pas été renversés et l'armature militaire de l'empire fût restée intacte. C'est parce que l'Allemagne a été battue que des comités révolutionnaires se sont installés sur tout le territoire de l'empire. Si les armées du maréchal Foch n'avaient pas refoulé l'ennemi, le spectacle que nous offrent aujourd'hui les Germains en déliquescence eût été tout différent. Karl Liebknecht confectionnerait probablement encore des chaussons de lisière dans sa prison et Philippe Scheidemann aurait continué à servir dans l'équipe du gouvernement impérial. Guillaume II se moquerait de la réforme électorale en Prusse et la fameuse « orientation nouvelle », reléguée dans les archives du Reichstag, serait devenue un sujet de dissertation académique.

Les Allemands ne veulent pas se rendre compte que la Révolution est chez eux le contre-coup de la défaite, dont ils devront sentir toutes les conséquences. Ils sont tellement en extase devant eux-mêmes, qu'ils n'ont pas encore compris ce qui se passe. A les entendre, nous devrions partager leur admiration et tomber dans leurs bras, au lieu de leur faire payer leurs crimes. Rien, chez eux, ne permet de discerner un sentiment de contrition et le désir sincère de réparer le mal qu'ils ont fait. Au lieu d'avouer loyalement leurs fautes, ils renâclent à l'exécution des clauses de l'armistice et M. Solf, leur ministre-paravent, nous importune quotidiennement de ses récriminations.

Leur presse n'est pas celle d'un pays vaincu. Nous y trouvons des articles exaltés sur les vertus allemandes et la rénovation du pays par l'esprit allemand. La *Gazette de Cologne* (19 novembre), pour rendre hommage aux soldats qui reviennent du front, adresse un appel « à ceux qui n'ont pas été vaincus ». Le professeur Wilhelm Schaefer inonde de sa prose lyrique les colonnes de la *Gazette de Francfort* (9 et 19 novembre). Son exhortation *Aux Allemands !* se termine ainsi :

Tiens ton cœur prêt pour les mauvaises heures ! Mais n'oublie pas le jour ! Au-dessus de toi flottent les esprits de l'humanité, inquiets de toi plus que rongés par la colère et la honte d'une guerre perdue.

S'adressant aux soldats il dit : « Une volonté allemande, voilà la moisson consolante de la destinée... » Les intellectuels continuent à s'imaginer qu'ils incarnent l'humanité. Ceux de Cologne, en se ralliant au nouveau régime, écrivent que « les grandes causes de l'humanité sont remise en question » (16 novembre). Les professeurs de l'université de Berlin se réunissent le 19 novembre et l'un d'eux, M. Trœltsch, décrète en leur nom que « rien n'est perdu si l'esprit demeure ».

On a lu, en outre, le singulier papier rédigé par Gerhart Hauptmann qui s'intitule « Manifeste d'artistes et d'écrivains berlinois » et que la *Gazette de Cologne* a publié le 20 novembre. Ce n'est plus l'orgueilleuse brutalité qui s'étalait dans le fameux texte des quatre-vingt-treize. Mais, sous les phrases doucereuses de cet appel à l'amour, n'espérez pas trouver le regret d'avoir partagé les responsabilités impériales. L'aveu que le coup savamment préparé n'a pas réussi en employant la force n'exclut pas la foi en la suprématie allemande. Ce qui n'a pu être réalisé par les armes, la Révolution doit maintenant l'apporter :

... Bien que, devant la force avec laquelle une telle transformation a eu lieu, chaque peuple apparaisse comme trop fragile, celui qui sait voir retrouve déjà dans ce mouvement spontané, intacte, mais revêtue d'une forme nouvelle, l'essence antique, forte et réfléchie, de ce qui est allemand. Et celui qui vivra, nous en sommes certains, verra avant qu'il soit longtemps le sol allemand plus riche et plus florissant que jamais.

Depuis un millénaire, la nation allemande n'a vécu aucun événement qui soit comparable à celui de ces derniers jours. Quiconque le comprend en sent la force immense. Sa portée est infiniment plus profonde et il jaillit d'autres sources que ne le pensent peut-être ceux à qui incombe le devoir historique d'en être les représentants. Qui voudrait s'opposer à cette volonté d'airain ? Aujourd'hui, le peuple a pris en mains sa destinée. Personne dont les forces peuvent contribuer au devoir national ne restera en arrière. Le nouveau gouvernement peut compter aussi sur nous dans tous les domaines où notre activité lui semblera utilisable. Nul de nous ne tardera à faire son devoir dans le culte bienfaisant de la paix, de tout son cœur et selon ses moyens.

Ne négligeons pas l'avertissement qui se dégage de ce galimatias. Si nous n'y prenons garde, si nous ne faisons pas avaler à l'Allemagne, jusqu'à la dernière goutte, l'amertume de la défaite, il se pourrait bien qu'avant qu'il soit longtemps, le sol allemand devienne, en effet, « plus riche et plus florissant que jamais ». Sachons éviter à nos petits-neveux ce terrible recommencement.

Aux plaintes des agents du gouvernement la presse ajoute l'étalage de sa rancune. « L'idée d'une paix de justice semble avoir été éliminée ; les politiciens de la violence gouvernent », écrit M. Erich Dombrowski dans le *Berliner Tageblatt* (24 novembre). Et le correspondant de la *Gazette de Francfort* (23 novembre) à Genève a l'audace d'ajouter l'insulte aux jérémiades :

Il est véritablement répugnant, dit-il, en parlant de la France, de voir comme l'avidité du gain a été éveillée, dans toutes les classes de la population, par la perspective d'une indemnité de guerre.

Ainsi notre droit aux justes réparations des dommages causés par l'agression allemande est interprété par les porte-paroles de l'opinion comme un vulgaire souci de nous enrichir. On est stupéfait devant une pareille présomption. Il faudra que l'Allemagne revienne encore de bien loin, pour qu'elle se décide enfin à avouer ses crimes. Les révélations entreprises par M. Kurt Eisner, lequel a extrait des archives du Ministère de la guerre de Munich un premier document qui démontre la culpabilité de l'empire, contribueront-elles enfin à répandre un peu de lumière sur un sujet que le public allemand s'est plu jusqu'à présent à ignorer ? Nous avons fait prévoir, il y a quinze jours, que le nouveau chef du gouvernement bavarois allait appuyer toute sa politique sur l'élimination préalable de la clique belliqueuse de l'ancien empire. Sa mise en demeure, télégraphiée de Munich le 27 novembre, ne manque pas de saveur. Voici le texte de son télégramme :

Les récentes tentatives qui ont été faites pour continuer les anciennes méthodes de l'Office des Affaires étrangères et pour empêcher le peuple allemand de connaître la vérité déterminent le ministre des Affaires étrangères de la république populaire de Bavière à cesser tous rapports avec les représentants actuels de l'Office des Affaires étrangères.

Signé : KURT EISNER.

Et il demande non seulement l'éloignement de Solf et d'Erzberger, mais encore celui de David et de Scheidemann. M. Scheidemann avait prévu le coup. Dès le 24 novembre, dans un article de fond du *Vorwaerts*, il se plaignait des tendances séparatistes de la Bavière qui menaçaient de s'étendre à toute l'Allemagne du sud.

Le danger que l'empire s'effondre, écrivait-il, augmente de jour en jour. Il y a quelques années encore, nous avons ri des rapports de diplo-

mates étrangers adressés à leurs gouvernements, annonçant que des Etats du sud se sépareraient de la Prusse et qu'ils feraient ainsi sauter l'empire, au cas où l'Allemagne serait engagée dans une guerre dont l'issue serait fatale. Mais les prophéties de M. Jules Cambon se réaliseront si nous n'arrivons pas rapidement à une situation claire.

On dit que le roi de Bavière a été le premier à vouloir faire une paix séparée avec l'Entente. Les empereurs, les rois et les grands-ducs ne peuvent plus compromettre l'unité de l'empire, maintenant que le peuple allemand s'est libéré radicalement et pour tous les temps des « instruments du ciel ». Le danger vient maintenant d'un tout autre côté.

Mais ce n'est pas seulement le maintien au pouvoir des anciens ministres de l'empire qui irrite le gouvernement des Etats confédérés. La tyrannie des comités des ouvriers et soldats créés à Berlin inquiète leur souci de l'ordre public et ils exigent une plus juste répartition des pouvoirs. Des faits assez significatifs se sont déroulés dans la capitale de l'empire au cours de ces dernières semaines et la *Gazette de Cologne* a pu intituler son article du 20 novembre : « La première crise ». La veille s'étaient réunis, au cirque Busch, les délégués des comités des ouvriers et soldats de l'agglomération berlinoise et les membres du Cabinet des représentants du peuple. Ce fameux Cabinet, qui fait fonction de Directoire, se compose de trois socialistes majoritaires, MM. Ebert, Scheidemann et Landsberg, et de trois minoritaires, MM. Haase, Dittmann et Barth. On sait que, d'autre part, dans les comités, le groupe Spartacus, c'est-à-dire les extrémistes adhérents de Karl Liebknecht, possède une grande influence. Des scènes de désordre ont eu lieu à plusieurs reprises dans la rue, des coups de feu ont été tirés et Liebknecht ne se fait pas faute d'assurer qu'il aspire à imiter l'exemple de la révolution russe. Les comités prétendent imposer leur volonté au gouvernement impérial (car le gouvernement s'appelle toujours Reichsregierung) ; de là un « conflit de compétences » qui s'est aggravé encore quand on a vu les anciens partis bourgeois se réorganiser et demander la convocation d'une Constituante. Or, la Constituante, c'est la fin de la tyrannie des comités berlinois et, si l'Exécutif a fait mine de s'y rallier, les ouvriers et soldats n'ont rien trouvé de mieux que de descendre dans la rue pour protester contre toute modification de la situation actuelle. « Sans Constituante pas de paix », disait Scheidemann, et la *Gazette de Francfort*, dans un article de fond du 20 novembre, déclarait que la réunion d'une Assemblée nationale apparaissait comme « une question vitale pour le peuple allemand ».

Mais un accord provisoire est intervenu qui met momentanément fin au conflit. Par une résolution votée après la réunion du cirque Busch, le comité exécutif de l'agglomération berlinoise a accepté la convocation des conseils socialistes de toute l'Allemagne, lesquels se réuniront à Berlin le 16 décembre. Cette assemblée élira un con-

seil central provisoire et préparera un projet d'organisation pour les élections générales qui précéderont la réunion de la Constituante. Ainsi le Conseil socialiste berlinois renonce à diriger seul le mouvement révolutionnaire, il accepte de faire une large place aux autres Etats allemands, quitte à perdre une large part de son influence. C'est là assurément une victoire importante pour les éléments modérés, mais les amis de Liebknecht espèrent profiter de la réunion à Berlin des délégués des provinces et des Etats confédérés pour entreprendre une propagande active en faveur de leurs idées.

Dans une réunion du Comité exécutif tenue le 25 novembre à la Chambre des députés prussienne, en même temps que siégeaient au Reichstag les délégués des gouvernements révolutinnaires de tout l'empire, cette proposition a été ratifiée ; mais le Comité s'est prononcé contre la convocation de l'Assemblée nationale dont la préparation a été renvoyée à une commission spéciale.

Ne croyons pas cependant que tous ces débats se soient poursuivis selon le rite parlementaire, dans le calme dont les Allemands sont coutumiers. Pendant que l'on délibérait avec passion, mais à huis clos, l'agitation se poursuivait dans la rue. Les chômeurs sont nombreux à Berlin. Des « cessations de travail en masse », comme dit une dépêche d'origine helvétique, se sont produites dans de nombreuses entreprises industrielles et de graves conflits entre patrons et ouvriers sont à prévoir. Recueillons sans nous émouvoir les échos de cette agitation. La « Révolution allemande » nous réserve encore des surprises, dont il conviendra de tenir compte quand s'ouvriront les négociations de paix.

HENRI ALBERT.

§

Russie.

GORKI ET LES BOLCHÉVIKS. — Directeur d'un journal socialiste-internationaliste, la *Novaia Jisn*, et d'une revue mensuelle, *Liétopis*, Maxime Gorki s'est consacré à la fois, depuis son retour en Russie, à la politique et à la littérature. Les mauvaises langues prétendent qu'il fait de la bonne littérature, mais de la mauvaise politique. Il est de fait que depuis la Révolution, dont il suit le développement avec l'intérêt passionné d'un écrivain qui, issu du peuple, a toujours écrit pour le peuple, il s'est attiré les critiques des gens de tous les partis.

Les bourgeois et les socialistes patriotes lui reprochent ses idées internationalistes ; ils l'accusent d'avoir défendu Lénine et sa bande contre le gouvernement de Kerenski et d'être en partie responsable de la révolution du 7 novembre, et Bourtsev est allé jusqu'à le ranger parmi les politiciens qui ont fait en Russie le jeu de l'impérialisme

allemand. Les bolchéviks, par contre, reprochent à l'auteur de « Bourevestnik », au chantre de la révolution sociale, de renier son passé, de ne voir dans la grande révolution socialiste de novembre que le triomphe de l'anarchie et la ruine de la culture.

Sans trop s'émouvoir de ces attaques de droite et de gauche, Gorki a continué à écrire dans la *Novaia Jisn* ses « Pensées inactuelles », où il condamne l'activité fébrile des bolcheviks qui croient pouvoir instaurer le régime socialiste à coups de décrets, et où il réclame, avant toute autre réforme, l'éducation, le relèvement intellectuel et moral du prolétariat russe. De temps à autre, il publie aussi dans son journal de petits récits empruntés à la vie paysanne, des contes vécus où se retrouve son talent d'observateur réaliste et son grand amour des humbles. La nouvelle qui est traduite ici nous transporte dans un coin perdu de l'immense Sibérie : elle nous montre à la fois comment des moujiks naïfs et incultes ont compris la révolution communiste de Pétrograd et de Moscou, et quelle heureuse répercussion ont eue ces grands événements jusque dans des régions réputées si inaccessibles à la civilisation et au progrès.

L'AMPOULE ÉLECTRIQUE.

Une personne arrivée de Sibérie m'a fait le récit suivant :

J'étais assis sur le quai d'une gare, distante d'environ cent verstés d'Omsk, quand je vis venir vers moi un solide moujik, la pipe aux lèvres ; il s'assit tout près de moi. « Vous allez loin ? » lui demandai-je. Il me répondit d'une voix lente et grave :

— A Omsk, chercher des lampes électriques. Chez nous, dans notre village, on a installé l'*ectricité* (1), vous savez bien, avec des fils.

— Depuis longtemps ?

— Non, pas trop.

Je le priai de me raconter comment il se faisait qu'ils eussent songé à introduire chez eux cette nouvelle invention. Voici, presque mot pour mot, le récit du moujik :

« Comme on avait appris que depuis octobre il y avait à Omsk un nouveau pouvoir, le pouvoir des soviets, comme on dit, et qu'on allait installer le *sicilisme*, nous nous sommes réunis tous et nous avons décidé d'apprendre de quoi il s'agissait, et qu'est-ce que c'était que ces « soviets » qu'on donne au peuple. Nous avons choisi le vieux Léon, un vieux malin, et nous lui avons dit : Prends ces trente roubles, pars à Omsk, tâche de savoir ce que c'est que ce pouvoir des soviets et ces bolcheviks, comme ils s'appellent ; renseigne-toi combien ils sont et qu'est-ce que c'est que le *sicilisme*.

Au bout de deux semaines, voilà Léon revenu, et, avec lui, un soldat. On s'est réuni, on a fait monter Léon sur une table : « Raconte ! » Et il se met à raconter : « Eh bien, voilà ! qu'il dit, ça va, c'est très bien... Pour le res-

(1) Tous ces mots nouveaux, électricité, socialisme, communiste sont déformés par le paysan sibérien. En général, ce récit est émaillé d'expressions locales qu'on a essayé de rendre le mieux possible en français.

tant, le soldat vous dira ça mieux que moi. » Alors nous demandons au soldat : « Qu'est-ce que tu es, toi ? — Moi, qu'il dit, je suis justement un bolchévik, un *communir*, et je resterai chez vous, si vous me nommez commissaire. » Après avoir bien réfléchi, on lui a dit : « Reste ! — Je vous remercie bien, qu'il dit, camarades. Laissez-moi maintenant m'orienter ».

Au bout d'une semaine, on a organisé un soviet ; et voilà que notre Léon a bien appris tout ce qu'il faut, et qu'il nous dit : « Puisque nous voilà maintenant au point et que nous nous appelons bolchéviks, nous sommes obligés de détruire et de construire. » Mais quoi ? il n'y a rien à détruire chez nous. Alors le soldat nous dit : « Si nous sommes *communirs*, nous devons réquisitionner. Est-ce que vous avez de la bourgeoisie ? »

Nous ne disons mot ; cette chose-là, ça ne se trouve pas chez nous.

Le soldat nous redemande : « Vous avez de la bourgeoisie ?

— Pardon, excuse, qu'on lui dit ; nous n'en avons pas.

— Eh ! vous ne vous connaissez pas vous-mêmes ; je vous la trouverai, moi. Laissez-moi parler au peuple.

Nous lui avons rassemblé soixante personnes ; tous ensemble ils sont partis au « selo », à 40 verstes d'ici. Un jour après, ils sont revenus, et ils ont ramené une douzaine de richards, et dix mille roubles en papiers du tsar (1). Le soldat nous dit : « Tenez, voilà de la bourgeoisie ! » Nous leur demandons : « C'est vous ? — Oui, c'est nous. — Soyez tranquilles. Nous n'allons pas vous réquisitionner chacun pour dix mille roubles. — Pour combien ? » qu'ils disent. On s'est éloigné un peu pour tenir conseil. « Pour trois mille », qu'on leur répond. La bourgeoisie se met à crier : « C'est trop. Prenez deux mille. — Comment ? on ne vous demande pas à chacun dix mille... alors qu'est-ce que vous avez à marchander ? » La bourgeoisie consentit : « Bon, qu'ils disent. C'est ma foi vrai, les diables, qu'ils auraient bien pu demander dix mille. »

Ils nous ont laissé un otage et sont allés chercher l'argent. Au bout de vingt-quatre heures, ils ont envoyé, sur l'honneur, 42.000 roubles ; ça fait que nous avons ramassé 52.000 en tout.

On a alors réuni le soviet, avec Léon comme président.

« Voilà, qu'il dit, nous avons réquisitionné. Maintenant qu'est-ce qu'on va faire ? »

L'un dit : « Il faut bâtir une école » ; un autre dit : « On va acheter une automobile, et on y montera chacun son tour ; mais pour ça il faut réparer la route. » Nous avons rejeté toutes ces propositions. Alors le soldat vint à notre secours :

« Dans les villes, qu'il dit, il y a *l'ectricité*, et grâce à ça il y a moins d'incendies. C'est peu de chose à faire ; vous mettez une roue dans l'eau, de façon à ce qu'elle se mette à tourner ; vous la rejoignez à une machine dynamo ; vous y mettez du fil, et au bout du fil vous suspendez une petite lampe. La lampe se met à brûler, et ça y est ! Vous avez compris ? — C'est tout simple », qu'on lui répond.

On a envoyé le soldat chercher la machine à Omsk. C'est Léon qui l'a accompagné, avec l'argent. C'est que, tout de même, bien que ce soit un soldat, c'est un étranger, tandis que Léon, c'est un pays. On a attendu

(1) Les billets de banque de l'époque tsariste font prime actuellement. Ceux qui ont été imprimés depuis la révolution sont totalement dépréciés.

longtemps leur retour. Enfin, ils sont revenus, rapportant je ne sais trop quoi ; avec eux, encore quatre étrangers. « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? — Des monteurs. — Bon, bon, appelez-les comme vous voudrez, pourvu qu'ils fassent l'ouvrage. »

Ils enlevèrent la machine de sa boîte. Nous regardons : c'est une drôle de machine à n'y rien comprendre, mais tout de même on voit qu'elle est en bon état et qu'elle vaut bien ce qu'elle coûte. Ça va. Les monteurs dirigent tout le travail. Ils fabriquent une grande roue, et l'installent sur notre rivière (nous avons dans notre campagne une rivière rapide ; elle va se jeter dans l'Obi) ; ils y ont passé une courroie, et l'ont rattachée à la machine. Elle tourne, elle tourne, même qu'elle fait des étincelles ! Ça fait peur. On a décidé d'abord de mettre l'*ectricité* dans la maison du pope. Léon avait appris quelque part qu'on a séparé l'Eglise de l'Etat. On a appelé le pope : « Va-t'en de ta maison, pope ! » lui dit Léon. Nous crions la même chose et le monteur en chef aussi. Lui, il tient le fil dans sa main. On expulse le pope, on rentre tous dans sa maison, et le monteur installe son fil. Nous, pendant ce temps-là, nous faisons des discours, chacun comme ça lui vient.

Le monteur nous commande alors : « Bouchez les fenêtres avec ce que vous voudrez.. » On bouche les fenêtres. Il fait sombre, à vous donner le frisson. Nous ne disons plus rien. Tout d'un coup, une lumière qui aveugle les yeux. C'est la petite lampe qui se met à brûler !

Alors nous lui disons : « Ce serait bien si chacun de nous avait sa petite lampe dans son izba. » Le monteur accepta : « C'est faisable ». Ainsi on en mit chez nous tous. Mais bientôt les moujiks des villages voisins, apprenant ce qui se passait chez nous, sont venus nous demander : « Est-ce que nous aussi nous ne pourrions pas en profiter ? »

Le soldat nous avait prévenu de ne pas donner de lumière à ceux qui ne seraient pas *communirs*. Aussi nous leur disons comme ça : « Si vous en voulez, déclarez-vous *communirs* ! »

Naturellement ils se sont déclarés ; c'est tout simple : ils ont chassé le pope, ils ont installé dans sa maison une salle de lecture, et voilà ! Le monteur nous conseilla : « On va mettre un fil plus fort, on y fera passer l'*ectricité*, et pour ça nous prendrons de l'argent. » Nous en avons décidé ainsi. Nos voisins se mirent à chercher la bourgeoisie qu'il fallait ; ils la réquisitionnèrent pour 60.000 roubles ; ils bâtirent une école pour les enfants et les adultes illettrés et firent venir un bon instituteur. Ils ont suspendu quatre lampes. C'est un de nous qui les surveille ; il arrive, comme s'il venait pour apprendre, et avec sa montre, il regarde si elles brûlent régulièrement. C'est une bonne affaire, nous faisons des bénéfices. Maintenant tout le monde autour de nous s'est mis à rêver d'avoir cette « lumière froide » : c'est commode, ça donne de la clarté autant qu'on en veut, et il n'y a pas à craindre d'incendie. Il n'y a qu'une chose, à laquelle on n'est pas habitué : avec cette sacrée lampe, il n'y a pas moyen d'allumer sa pipe, ni de faire brûler des « allumes (1) ».

— Voilà l'histoire. Les Sibériens prétendent que l'électricité n'a pas été apportée dans les campagnes grâce à l'initiative des « communirs », mais

(1) En russe, « loutchiva », mot qui désigne les copeaux ou les bougies de suif qui éclairent les izbas des paysans.

qu'elle a été introduite, bien avant eux, par les « coopérateurs ». Qui que ce soit qui l'ait introduite, le fait est qu'elle y est installée, et cela va épargner des millions de pertes causées par les incendies qui chaque année détruisent des centaines de villages.

M. GORKI.

Ce petit récit aboutit en somme à vanter les bienfaits de la Révolution, grâce à laquelle la Russie se modernise et se hâte de se mettre au niveau des pays civilisés. Aussi les bolcheviks se sont-ils empressés de lui donner la plus grande publicité, et de l'utiliser en quelque sorte pour leur propagande. Les *Izvestia* du 20 juin reproduisent la nouvelle et la font précéder d'une courte préface intitulée ironiquement :

Comment un « communir » fait la conversion de Gorki.

Nous connaissons deux Gorki, écrit l'auteur de cette préface, le Gorki-artiste et le Gorki-publiciste. Gorki-publiciste veut ridiculiser le « sicilisme » du soldat et des moujiks. Mais Gorki-artiste réduit involontairement ce projet à néant et nous fait un tableau qui annule toutes les lamentations du publiciste sur la ruine de la culture. Un soldat « communir » engage des paysans à chasser leur pope et à installer dans sa maison une bibliothèque de lecture ; des moujiks qui se déclarent « communirs » bâtissent une école pour enfants et adultes, font venir un instituteur, etc. On installe l'électricité dans les villages. Même une mesure à laquelle l'autorité soviétiste recourt avec prudence, la réquisition systématique, donne parfois, selon le témoignage de Gorki, de bons résultats. « En réquisitionnant leur bourgeoisie », les moujiks ont la possibilité d'acheter des dynamos, de construire des écoles, etc.. Que devient alors la « ruine de la culture »? Est-ce que le conte de Gorki n'est pas, au contraire, la justification la plus évidente du régime des Soviets ? Gorki semble s'en rendre compte, et il fait la réserve suivante : « Les Sibériens prétendent que l'électricité a été introduite dans les campagnes, non pas sur l'initiative des « communirs », mais, bien longtemps auparavant, par les « coopérateurs ». Cette réserve est formulée visiblement par acquit de conscience. « D'ailleurs, qui que ce soit qui l'ait introduite, continue Gorki, le fait est qu'elle l'est, et cela va épargner des millions de pertes causées par les incendies qui détruisent chaque année des centaines de villages. » Gorki a voulu infliger un nouveau blâme au pouvoir des Soviets, mais le blâme tourne à la gloire de celui-ci contre sa volonté. Il lui arrive la même aventure qu'à Balaam. S'étant mis en route pour maudire le peuple juif, Balaam, grâce à son ânesse, se mit à bénir ceux qu'il voulait maudire. Quelle est l'ânesse qui a eu dans le cas particulier de l'influence sur Gorki, nous ne le savons pas, concluent malicieusement les *Izvestia*. Mais le fait est que l'ânesse de Balaam s'est mise à parler.

Voilà donc Gorki decrété bolchevik malgré lui : c'est une aventure peu banale qui a dû l'amuser beaucoup. Il est certain que les bolcheviks auraient beaucoup désiré rallier à leurs doctrines ce grand écrivain qui est, depuis la mort de Tolstoï, le représentant le plus éminent de la Russie intellectuelle. Ils n'y sont pas parvenus.

Gorki est resté fidèle à ses idées démocratiques d'avant guerre, et c'est justement au nom de tout son passé de vrai démocrate et d'ami sincère du peuple russe qu'il condamne les menées terroristes des « dictateurs du prolétariat ». En dépit des horreurs dont il a été le témoin, il conserve néanmoins sa foi dans la renaissance de la Russie, et il termine une de ses dernières « Pensées inactuelles » par ces paroles d'espoir : « Toute la Russie, jusque dans ses profondeurs, est secouée par la tempête, et elle est même totalement détruite en tant qu'Etat ; mais je veux croire que cette catastrophe, qui a mis à nu toutes nos infirmités et toutes nos tares, finira par nous guérir et nous régénérer, et nous donner le goût du travail créateur.» Cette foi semblera à beaucoup une maigre consolation. Pourtant, c'est cette foi profonde qui peut seule donner un sens clair à notre vie.

A. PIERRE.

LES JUIFS EN RUSSIE. A PROPOS D'UN MÉMOIRE DU COMTE LAMSDORF. — M. le Dr A. Kakia a donné publication dans un des derniers numéros du *Mercure* (en date du 1er-x-18, p. 546 et sq.) d'un mémoire confidentiel du comte Lamsdorf destiné à Nicolas II et dont nous devons la publication aux bolcheviki. Ce document n'a pas l'heur de lui agréer et l'aigreur qu'il apporte à sa critique est significative. Qu'il me soit permis d'examiner ses censures pour voir quelle en est la valeur, puisque ce sont elles qui doivent fournir la base, une base solide à ses vitupérations et je prierai le lecteur de me pardonner la minutie que j'apporterai à cette opération : elle ne saurait être trop grande.

Voici donc les diverses propositions émises par M. A. Kakia, propositions et conclusions qui doivent, à ses dires, jeter bas sans recours les déductions du diplomate russe. (Je transcris littéralement.)

I. « Preuves tirées des coïncidences les plus lointaines.»

Ces troublantes concordances sont l'accroissement du nombre et de la violence des grèves au moment précis où le gouvernement russe tentait de conclure un emprunt à l'étranger sans la participation des juifs Rothschild ; — l'affaiblissement du mouvement révolutionnaire après que les masses paysannes eurent réagi. Elles datent du mois d'octobre 1905 et le rapport qui les relate de janvier 1906. Sont-elles lointaines en quoi que ce soit, si l'on considère que le comte Lamsdorf représente comme « établi avec certitude » que les juifs ont joué un rôle important comme organisateurs et directeurs du mouvement anarchiste et qu'ils ont été particulièrement « actifs et agressifs » ? Je fais appel à toutes les personnes douées d'un grain de bon sens.

II. — « Suspicion criminelle de faits tout ordinaires (spéculation des juifs sur les valeurs russes). »

Il n'y a pas de suspicion criminelle qui tienne. Je cite le diplomate russe : « Alors même qu'on n'aurait pu en attendre davantage, la panique provoquée parmi les porteurs de valeurs russes et la vente précipitée des titres devaient avoir pour résultat final de procurer de nouveaux bénéfices aux capitalistes et banquiers juifs qui, en connaissance de cause et publiquement, comme à Paris, spéculaient sur les cours des valeurs russes. » Où sont ces soupçons criminels dont nous parlait M. Kakia? Le comte Lamsdorf pose un fait et il en déduit des présomptions d'autant plus accablantes que la concomitance des mouvements du monde juif parisien et de ceux du monde juif russe est plus apparente et fait saisir plus nettement la collusion existante au sein de ce peuple déraciné, parasite et cupide.

III. — « Importance décisive attribuée au ridicule témoignage des journaux. »

Ici, ne confondons point. « Plusieurs faits significatifs qui sont *aussi confirmés* par la presse... », dit le mémoire. Ces deux petits mots « aussi confirmés » démontrent péremptoirement à qui n'est pas totalement dénué de sens logique que ces « faits significatifs » étaient venus à la connaissance du gouvernement russe par un autre canal, plus autorisé, sans doute, que celui des journaux. Et si le comte Lamsdorf fait confiance aux agences qui avaient annoncé l'importation en Russie par l'Angleterre de grandes quantités d'armes, en quoi peut-il avoir tort? On ne saurait confondre les communications d'Havas, de Reuter ou de Stéfani (je ne parle pas de Wolff) avec celles des feuilles dites d'information; on peut sans déchoir ni faire preuve d'inintelligence accorder créance aux premières, sinon aux secondes.

IV. — « Déduction de conséquences énormes à propos de faits insignifiants (tels les discours de réunion publique). »

Le 22 octobre-4 novembre 1908, le juif Hervaille, dans une réunion de socialistes hollandais à la Haye, déclare que ce sont les juifs qui se sont mis à la tête du mouvement révolutionnaire en Russie. Le comte Lamsdorf le répète d'après une dépêche du ministre plénipotentiaire russe qui jugea la chose assez grave pour en faire l'objet d'une communication à son gouvernement, deux jours après (le 24 octobre). Le fait est-il insignifiant? Il plaît à M. Kakia de le dire, mais il n'est pas permis de le croire. Car enfin, si Hervaille affirma cette participation capitale des éléments israélites, c'est qu'il en savait personnellement quelque chose ou que le fait était de notoriété publique. On n'énonce pas, surtout en public, des assertions d'une telle importance pour le seul et pur plaisir de les énoncer; il faut bien qu'elles aient quelque fondement.

Par ailleurs, ce n'est pas la seule charge qu'apporte le diplomate; il y en a d'autres du même ordre qui la corroborent, l'aggravent,

l'éclaircissent amplement, et le document les énumère : en Angleterre, quêtes et création d'un comité judéo-anglais ; quêtes en Amérique ; manifestations de sympathie en Italie.

Et quelles sont les « conséquences énormes » déduites de ces rapprochements accablants ? Celle-ci, qu'il est parfaitement manifeste que la révolution de 1905 est menée et soutenue par la juiverie internationale. Je concède qu'elle est considérable et grosse de suites. Mais ne découle-t-elle que du seul discours du juif Hervaille ? Point du tout. Elle est autorisée, disons mieux, commandée par tout un ensemble de faits que le comte Lamsdorf vient de dénombrer.

V. — « Assertions confuses et catégoriques. »

S'il y a obscurité quelque part, elle n'est assurément que dans le cerveau de M. Kakia, car le mémoire est parfaitement clair. Pour ce qui est des « assertions catégoriques », il semble à première vue qu'elles le soient trop. Le ton est tranchant. Mais à qui fera-t-on croire que la rédaction de ce rapport ne fut précédée d'aucune enquête, d'aucun examen approfondi de la question ? Si le ton est net, sec même parfois, ce qui est indéniable, c'est de la même netteté et de la même sécheresse qui caractérisent une sentence juridique. Ce mémoire, c'est le jugement longuement élaboré qu'un esprit intelligent, sagace et informé a porté sur une cause après qu'il en a eu mûrement pesé les éléments. Il est inconcevable qu'on le qualifie d'arbitraire, de sommaire, de mal fondé.

D'ailleurs certaines expressions du texte montrent bien des recherches préalables : « A l'exception de quelques cas nettement définis comme... — le rôle important établi avec certitude... — plusieurs faits significatifs établissent... » — Ces quelques petits mots sont des preuves, des marques ineffaçables : ils témoignent d'une façon certaine et irrécusable des tentatives d'élucidation dont cette question a été l'objet.

Pour ce qui est du dernier reproche apporté par M. Kakia contre cet exposé, je n'aurai garde d'y contredire, car il est, à mes yeux, parfaitement justifié. La liaison de la révolution russe et du mouvement juif par l'intermédiaire du juif Marx et du juif Lasalle appartient certainement au domaine de la haute fantaisie ; mais comment oser qualifier une simple vue erronée de « généralisation abusive », ainsi que le fait M. Kakia ? Prenons les mots pour ce qu'ils veulent dire ou alors tout moyen de nous entendre nous sera enlevé. Au reste, ce censeur imprudent devrait bien savoir qu'il n'est sage d'écrire que ce qui est dûment vérifié et il serait sans doute plongé dans un cruel embarras si on le priait de signaler les autres « généralisations abusives » qu'évoque ce suggestif pluriel.

Au terme de cet ennuyeux « épluchage », que demeure-t-il en somme des blâmes de M. Kakia ? Rien, si ce n'est la certitude qu'ils ne

sont nullement motivés et qu'il ne tendent qu'à affaiblir la haute valeur d'un document dont les constatations éclairent d'une vive lumière les opinions et les prévisions de grands penseurs contemporains. Je crois avoir, en effet, mis suffisamment en évidence le partis-pris qui préside à ces jugements trop concis et trop peu nuancés pour être équitables.

Il est clair qu'ils procèdent de vues préconçues; sinon, comment leur auteur aurait-il pu fermer les yeux au caractère si particulier de la révolution russe actuelle. « Plus on étudie cette seconde révolution, dit Robert Vaucher, témoin oculaire et averti, *plus on est convaincu que le bolchevisme est un mouvement juif* qui s'explique par les conditions spéciales où fût placé, en Russie, le peuple juif (1). »

Le mémoire du comte Lamsdorf ne dénonce pas autre chose que ces manœuvres occultes? puissantes et tenaces qui menacent et mettent en péril les pouvoirs autoritaires ; il vise le juif; il dévoile son plan d'universelle subversion et le désigne en même temps aux coups; il montre en lui la cause du mal sans cesse renaissant tant qu'on n'extirpe pas la racine. Mais trop lucide est son intelligence, trop perspicace son attachement au tsar. Il faut discréditer cette haute autorité, infirmer ces diagnostics. Que faire pour cela ? C'est bien simple : le comte Lamsdorf est un fantoche, une cervelle vive, un zéro pour tout dire et ses pensées n'ont d'autre valeur que celle de son intellect.

C'est ce que dit du moins M. Kakia d'une façon assez explicite. Tout le monde admettra que c'est là une façon de procéder tant soit peu expéditive, certainement préjudiciable à la rectitude du raisonnement, puisqu'elle engendre maintes fois la fausseté.

N'ayant pas l'indiscrétion de rechercher à quoi elle est due, j'ai tenu néanmoins à la signaler et à la réprouver comme elle le mérite.

ANDRÉ MILHÉ.

§

Suisse.

LES « NEUTRAUX ». LE CAS DE M. PAUL SEIPPEL. — Un officier français, retour du front, me disait : « Notre victoire a plus d'amis que nous n'en avions nous-mêmes. » Tour elliptique d'une pensée qui n'est exempte ni de vérité, ni d'amertume. Aux yeux de chacun, les amis de la dernière heure, les amis de la victoire, qui fêtent bruyamment le triomphe des Alliés et se gargarisent voluptueusement avec les formules ronflantes de la paix du droit et de la société des nations, ne sont guère dignes de confiance ni de sympathie. Au demeurant, leurs manifestations vont à l'encontre des principes qu'ils pro-

(1) *L'Illustration* du 14 septembre 1918.

clament et ne témoignent guère que de leur respect renouvelé pour le droit de la force.

La situation des neutres en général est difficile, celle de la Suisse tout particulièrement ; au moment où le statut du monde va être changé, il est nécessaire que nous puissions faire entendre notre voix et que nous défendions notre cause. Encore faut-il qu'elle le soit, pour que nos points de vue aient des chances d'être pris en considération, par des hommes dont le passé inspire confiance aux vainqueurs qui sont les maîtres de l'heure.

Nous ne devons pas tolérer, nous ne pouvons pas permettre que les « amphibies du neutralisme », qui ne sont sympathiques à personne et qui sont suspects à tout le monde prennent notre, cause en main.

Les Alliés ont eu en Suisse, dans les plus mauvais jours, assez d'amis éprouvés, dans lesquels ils peuvent avoir confiance,pour que nous n'abandonnions pas la défense de nos intérêts à des personnages sans crédit.

Les « neutraux » d'hier qui, dans leur enthousiasme de néophytes, écrivent ou parlent trop aujourd'hui, nuisent à notre pays en faisant douter de sa bonne foi et de sa dignité. Nous avons le devoir de les rappeler à la pudeur et de leur imposer le silence, afin qu'on ne puisse nous accuser ni d'être des dupes, ni de vouloir faire des dupes.

Parmi ceux qui, en Suisse, furent pour les Alliés des amis désintéressés dès la première heure, il faut immédiatement citer, à la place d'honneur, le noble Carl Spitteler, le plus grand poète vivant de langue allemande. Dès la première année de la guerre, l'illustre et magnifique vieillard, dont toute la gloire et tous les intérêts littéraires sont en Allemagne, sans que personne le sollicitât, quitta son ermitage des bords du lac de Lucerme et s'en alla à Zurich prononcer un discours solennel qui vint démontrer au monde, pour le plus grand bénéfice de son pays, toute la noblesse de son caractère, en égalant son courage moral à son génie littéraire. Honni de ceux-là mêmes qui l'avaient adorés, rejeté par ceux qui avaient fait son immense réputation, Carl Spitteler est de tous les neutres celui qui a consenti le plus grand sacrifice; il l'a fait d'un geste délibéré, sans affectation comme sans arrière-pensée, sortant un instant de sa solitude olympienne pour s'affirmer, puis retournant à son silence, hanté de beaux rêves et de somptueuses visions.

Auprès de lui il est bon de citer, parmi les amis de la première heure, deux hommes d'un grand caractère et d'un beau talent, qui sont morts avant de voir la victoire qu'ils appelaient de tous leurs vœux : le colonel Edouard Secrétan, directeur de la *Gazette de Lausanne*, et M. Albert Bonnard, rédacteur en chef du *Journal de*

Genève. On ne doit pas omettre de rappeler ici les noms de trois Suisses-Allemands qui se sont distingués par leur ardeur et leur courage : l'éminent professeur Ragaz, de Zurich, et les publicistes Loosli et Rusch. Il ne nous est pas possible de nous étendre trop longtemps, mais rappelons, sans ordre, les noms, qui ne sont pas inconnus au public français, de quelques-uns de ceux qui, dès le début, se sont voués avec passion à la défense de la cause et de l'idéal des alliés : le colonel Feyler, Jaques-Dalcroze, Benjamin Vallotton, Philippe Godet, Louis Dumur, René Morax, Maurice Muret, Alfred Lombard, Maurice Millioud, André Mercier, Frédéric de Rabours, Marcel Rouff, Alexis François, Marcel Guinand, Henri Chenevard, Tony Roche, Cattin, Daucourt, Schnetz, Charles Vuille, S. de Felice, Frédéric Raisin, Richard Bovet, etc.

Après avoir consacré ces quelques lignes à ceux qui par leur attitude passée ont conquis le droit de parler aujourd'hui, revenons-en à ceux qui n'ont plus que le droit et le devoir de se taire : je veux dire les « neutralistes » ou « neutraux ». Malheureusement ils parlent et ils écrivent encore beaucoup, Je rappelle ici, pour les lecteurs français qui en ignoreraient, que comme doctrine le « neutralisme » est un composé de prudence pusillanime et de germanisme honteux.

M. Paul Seippel, Suisse romand et professeur à l'Ecole Polytechnique de Zurich, est le représentant le plus typique de ces neutralistes intransigeants d'hier qui se font remarquer aujourd'hui par leur zèle intempérant à prodiguer aux Alliés leur louange exaltée, mêlée, il est vrai, d'objurgations et de conseils qui fleurent toujours un vague parfum de perfidie (1).

(1) Dans un article, paru dans le *Journal de Genève* du 20 novembre 1918, M. P. S., exprimant le vœu très légitime que des relations amicales s'établissent entre l'université de Strasbourg et les universités suisses, ajoute : « Nous voyons d'avance se reconstituer, au cœur de l'Europe, un foyer de libres études qui réparera les dévastations spirituelles de la guerre, *renouera les fils tranchés*, et tissera à nouveau la trame d'une culture universelle. »

Le 21 novembre, M. P. S. conclut en ces termes un article intitulé « *Italiens et Yougoslaves* » : « Il ne faut pas exagérer cette légère dissonance dans le concert ententiste. Si la contrebasse italienne et le violon serbe ne sont pas tout à fait d'accord, par bonheur le premier chef d'orchestre, Wilson, est attendu. Il donnera le *la*. »

Le 22 novembre, dans un article intitulé *La Grande Serbie*, M. P.S. glisse cette phrase : « Il ne restera plus qu'à aplanir les *fâcheux différends* avec l'Italie dont nous avons parlé hier. » Le 21 on parle d'une légère dissonance, le 22 il s'agit déjà d'un fâcheux différend.

Le 23 novembre, article intitulé *La Résurrection de la Bohême*, notons ce passage significatif : « On ne doit pas se dissimuler qu'il y aura de grosses difficultés à résoudre. La situation de la Bohême a bien des rapports avec celle de l'Irlande. Il faudra régler le sort d'une minorité de race germanique, dont les droits devront être respectés. »

Le 26 novembre, dans un article intitulé *Et l'Allemagne* ? M. P. S. réclame des alliés qu'ils facilitent la besogne au chancelier social-pangermaniste Ebert : « Tout sentiment de pitié humaine mis à part, et dans l'intérêt de la cause démocratique,

Dès avant la guerre, en novembre 1905, au cours d'une discussion, fort courtoise d'ailleurs, qui s'était engagée dans la *Semaine littéraire* de Genève, au sujet d'un livre de M. Paul Seippel intitulé *Les Deux Frances*, M. Charles Maurras pouvait écrire, en analysant et discutant les thèses et les idées du Professeur de Zurich, ces lignes significatives et graves :

Le livre des *Deux Frances* est un acte : qu'il le veuille ou non, l'auteur en verra sortir d'autres actes, qui seront bien capables de contredire les parties modérées de sa philosophie. Ils pourront être violents. Ces violences pourront ne pas être favorables à la France. Une des tendances *certaines* est *d'exciter contre la France l'opinion des peuples de l'Europe : cette tendance représente des blessés, des mourants, des morts* (1).

Au début de la guerre, M. Paul Seippel s'institua le cornac de M. Romain Rolland qui, chevauchant des nuées, vaguait « au-dessus de la mêlée » ; le professeur courut l'y rejoindre.

Un peu plus tard, après la retentissante conférence de Carl Spitteler, M. Seippel imagina d'en faire la contre-partie, et s'en alla conférencier à Bâle :

Carl Spitteler a dit ce que la Suisse allemande doit à la France. Avec une moindre autorité je dirai ce que la Suisse romande doit à l'Allemagne.

Au courage du poète de génie le professeur oppose son neutralisme ambidextre, tout irisé de germanisme.

M. Seippel choisit le moment où les hordes germaniques déchaînées incendient, pillent, rançonnent, volent et assassinent toute la Belgique et le nord de la France pour rappeler ses souvenirs d'Allemagne, avec une tendresse idyllique et larmoyante :

Si vous me permettez de parler en mon nom personnel, je tiens à dire que mes semestres en Allemagne et des séjours d'été dans la douce et poétique Thuringe sont parmi les meilleurs souvenirs de ma jeunesse. J'ai vécu encore là dans l'Allemagne d'autrefois, pleine de bonhomie et de mansuétude. Jamais je n'ai connu d'hommes auprès desquels il fit meilleur

l'Entente, sans abandonner aucune des garanties stipulées, fera bien de faciliter la tâche du gouvernement Ebert-Haase, et de faire en sorte qu'il puisse réunir une Constituante et donner à l'Allemagne un gouvernement républicain. » Dans le même article il est question, comme dans les journaux et dans les protestations officielles du gouvernement de Berlin, des dangers du bolchevisme pour le monde. C'est ce qu'on a appelé chez les alliés le chantage au bolchevisme. Quelques temps auparavant M. P. S. réclamait la réconciliation de tous les peuples de l'Europe, l'union fraternelle avec l'Allemagne, en prévision d'un hypothétique « péril jaune ».

Il est curieux de constater que finalement tous les « *périls* » servent l'Allemagne.

(1) Dans une note, datée de 1916, M. Maurras ajoute : « En réimprimant cette critique de 1905 qu'un lecteur bienveillant pourrait traiter de prophétie, je n'ai aucune intention de convaincre M. Paul Seippel d'avoir été un mauvais homme, ni ennemi de notre pays. *Je n'en ai qu'à son germanisme exalté, qui se développait aux dépens de la France !*

vivre (1). Ces souvenirs, je ne les oublie pas et quels que soient les excès commis dans la guerre actuelle, quelles que soient les justes réprobations qu'ils entraînent, je me refuse à ne voir dans la nation allemande tout entière que cette « horde de barbares pillards et sanguinaires » dont nous parlent les journaux de la Triple-Entente.

Dès le 16 septembre 1914, avec une prudence extrême et qui se croyait alors avisée, M. Paul Seippel s'empressait d'écrire dans le *Journal de Genève* :

Nous nous sentons des obligations envers toutes *les puissances en guerre,* sans exception.

Dans sa conférence de Bâle il insistait :

Quel que soit le jugement que nous puissions porter sur la politique allemande et ses responsabilités dans la guerre actuelle, nous n'avons pas le droit de haïr la nation allemande. Et d'abord, si nous nous plaçons à un point de vue strictement suisse (2), nous n'avons *aucun reproche* à adresser à l'Allemagne actuelle. Elle a été d'une correction parfaite à notre égard et elle a fait tout ce qui lui était possible pour adoucir la rigueur de la crise économique qui nous a menacés (3).

Aujourd'hui (*Journal de Genève*, du 26 novembre 1918) M. Seippel écrit froidement :

Nous pouvons le dire avec la plus joyeuse assurance, *nous qui étions menacés d'être engloutis par le monstre* : la lance de Saint-Georges a pénétré jusqu'au cœur de *la bête.* Elle râle.

Ainsi donc, tandis que nous courions le danger « d'être engloutis par le monstre », M. Paul Seippel s'efforçait de nous persuader que nous n'avions rien à craindre de l'Allemagne, que nous n'avions aucun reproche à lui adresser, qu'à un point de vue « strictement national » nous ne pouvions avoir à son égard que des sentiments d'infinie gratitude ; il s'efforçait d'endormir nos méfiances et d'étouffer nos alarmes, tandis qu'il savait que le péril était à notre porte. Aujourd'hui que toute menace est écartée, il célèbre en vaines et tardives paroles « les râles de la bête ».

Non content de céler « neutralement » la vérité, notre docte pro-

(1) M. P. S. dit aujourd'hui de l'Allemand (*Journal de Genève* du 26 novembre) : « Arrogant quand il est le plus fort, il devient plat quand il a le dessous. »
L'Allemand ayant forcément toujours eu le dessus ou le dessous, on est en droit de se demander si c'est à l'Allemand *arrogant* ou à l'Allemand *plat* que M. P. S. trouve un charme si prenant.

(2) Qu'adviendra-t-il de la fameuse société des nations, dont M. P. S. est un partisan, dont l'enthousiasme croissait à chaque défaite allemande, si tout pays ne veut agir et raisonner qu'en se plaçant à un point de vue *strictement national,* comme l'a prêché en Suisse le professeur de Zurich ? L'altruisme international est une doctrine assez bonne pour les alliés : pour lui-même M. P. S. préfère un *egoïsmo sacro,* teinté de germanisme, qui s'est revélé à l'épreuve comme étant aussi dépourvu de sagesse que de grandeur.

(3) Ceci est du reste parfaitement faux, l'Allemagne s'est servie de son charbon pour faire chanter et pour voler la Suisse.

fesseur s'attachait à malmener ceux qui s'attachaient à la révéler. Il n'a jamais assez de mépris lorsqu'il parle de cette « petite presse » de la Suisse romande, qui, conformément au sentiment populaire, s'affirmait ententophile, sans restriction ni réserves, de cette « petite presse » qui a sauvé l'honneur de la Suisse.

Nous devons le reconnaître, s'écriait-il en 1915, il y a dans notre presse, et surtout dans notre petite presse, des journaux *animés du plus mauvais esprit*. Certains d'entre eux sont à tel point gagnés par *la contagion d'insanités et de mensonges* qui sévit dans les pays en guerre, que c'est à peine si l'on peut encore se douter, en les ouvrant, que ce sont des journaux suisses.

L'expression « contagion d'insanités » a toutes les faveurs de l'éminent « neutral », fier de cette trouvaille littéraire. Flottant au-dessus de la mêlée, le professeur zurichois considère d'un œil indifférent les bourreaux et les martyrs qu'il qualifie indistinctement de *déments*, et se bouche les oreilles pour ne pas entendre les cris et les appels désespérés des victimes, du germanisme, qui pourraient troubler sa somnolente quiétude. Ça, c'est du neutralisme olympien...

L'Europe est actuellement aux prises avec une crise de *démence collective* comme on n'en a peut-être jamais vu dans l'histoire. De partout s'élève un concert discordant de voix furieuses, qui s'invectivent dans toutes les langues connues. Les paroles de haine, les accusations, les démentis, les obus sur les champs de bataille. C'est à se boucher les oreilles. Il faut avoir *la tête solide* pour n'être pas gagné par cette *contagion d'insanités*.

M. Seippel qui, lui, a la tête solide persiste à mettre tout le monde dans le même sac et proclame :

Les nations belligérantes ne connaissent pas *la vérité*, tout d'abord, parce qu'elles ne veulent pas la connaître. De leurs adversaires elles ne veulent savoir que le pire.

Il est inutile d'ajouter que *la vérité* qu'invoque le professeur est la vérité « neutrale » qui, du reste, est sujette aux variations, car aujourd'hui (article cité du 26 novembre) M. Seippel parle « des haines *amplement motivées* qui ne tombent pas en un jour » : il s'agit des haines de la France à l'égard de l'Allemagne.

La *vérité* des *déments* victorieux prend à certains yeux un caractère d'évidence qu'elle n'avait pas aux heures difficiles.

Mais revenons en arrière pour retrouver notre professeur à sa conférence de Bâle au moment où il expose sa grande idée politique de la *paix blanche*, de la *paix sans victoire*. Oubliant ou se refusant à voir que ce serait tout simplement la victoire de l'Allemagne, la constitution du *Mitteleuropa*, la justification et le pardon des crimes, le triomphe de la *bête* qu'il se réjouit aujourd'hui de voir *râler*, le docte « neutral » prêche l'union des pays neutres pour la

défense de leur intérêt commun qui est précisément, *selon lui*, que personne ne soit victorieux :

Nous devons chercher, disait-il, à nous rapprocher de toutes manières des petits pays neutres tels que la Hollande, le Danemark, la Suède ou la Norvège, tout en conservant l'estime et l'amitié de toutes les puissances en lutte. Nous n'avons *de craintes ou de griefs spéciaux à l'égard d'aucunes d'entre elles*. Et quel est en somme notre intérêt ? C'est qu'aucune ne triomphe à ce point que ses adversaires soient écrasés.

La France s'étant sauvée par la victoire de la Marne, M. Seippel commence à s'inquiéter pour l'avenir de l'Allemagne :

L'anéantissement de la France aurait été un désastre irréparable pour la Suisse ; l'anéantissement de l'Allemagne en serait un autre.

Mais il ne tarde pas à se rassurer, en termes dithyrambiques :

Nous sommes, nous, assez rassurés, s'écrie-t-il. L'Allemagne a une telle puissance, une vitalité si surabondante et une conscience si orgueilleuse et si tenace de sa force, que nous ne croyons pas qu'il y ait aucune chance quelconque qu'elle puisse être réduite à néant.

S'étant ainsi rassuré, ayant renvoyé dos à dos bourreaux et victimes, Ponce-Pilate Seippel se lava *neutralement* les mains et se mit à rêver de la paix :

Notre devoir, assurait-il, est précisément, pendant la guerre même, de préparer les voies de la paix.

Ne voyant pas, ne désirant pas voir le grand conflit d'idéal qui dominait et commandait la mêlée des peuples, les « neutraux » et leur coryphée Paul Seippel en tête, s'avisèrent que la guerre les dérangeait et qu'il fallait effectivement agir pour la paix, pour la belle paix toute blanche ; et du rêve on passa à l'action.

C'est ainsi, à ce que m'ont raconté des amis très sûrement informés, que le professeur Seippel s'entremit, en 1917, pour introduire à la Légation d'Italie à Berne, en vue d'amorcer les pourparlers d'une paix séparée entre l'Italie et l'Autriche, son ami le professeur Foerster de Munich, « pacifiste » notoire, aujourd'hui Ministre de la République bavaroise à Berne, hier, ami personnel et homme de confiance de l'Empereur Charles d'Autriche et s'en vantant. La tentative échoua, MM. Foerster et Seippel en furent pour leurs frais...

Au lendemain de l'armistice qui consacrait la victoire de la France et de ses grands alliés, le professeur Seippel enthousiasmé écrivait : « La France a sauvé le monde. » (*Journal de Genève* du 26 novembre.) Et c'est vrai, notre professeur le savait, et au lieu de crier cette vérité à nos compatriotes égarés de la Suisse allemande, alors qu'il en était temps, il s'efforça de tenir la lumière sous le boisseau en parlant de démence collective, de contagion d'insanités ; il insistait sur ses bons souvenirs d'Allemagne, sur les obligations que la Suisse

pouvait avoir à l'Allemagne; alors que le danger menaçait, il rassurait, il bénissait « neutralement ».

La France et ses alliés sont vainqueurs et M. Paul Seippel écrit aujourd'hui que la France victorieuse a sauvé le monde, lui qui disait dans sa conférence de Bâle en 1915 :

Quel que soit le vainqueur; s'il y a un vainqueur (on peut commencer à en douter aujourd'hui), *quel que soit le vainqueur, le vaincu sera l'Europe, comme l'a dit, dès le début de la guerre, mon ami Romain Rolland.* »

L'attitude *neutrale*, avec ce qu'elle comporte de prudence pusillanime et de germanisme latent, a fait le plus grand tort moral à la Suisse pendant quatre années de guerre.

Le zèle actuel, l'enthousiaste ardeur des *neutraux* fraîchement convertis cause, aujourd'hui encore, le plus grand tort moral à la Suisse en faisant douter de notre bonne foi et en laissant supposer que nous sommes les amis de la victoire plutôt que les amis des Alliés.

M. le Professeur Paul Seippel, qui fut un *grand neutral*, devrait comprendre que ses erreurs et ses contradictions ont usé son crédit, que ses réflexions et ses conseils sont actuellement parfaitement inopportuns et qu'ils ne peuvent, quels qu'ils soient, que nuire à son pays.

Que M. Seippel sache s'y résigner, ses erreurs passées réclament du silence, qu'il se confie donc à la neutralité clémente de l'oubli, du magnanime et bienfaisant oubli (1).

GEORGES BATAULT.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — En France, il est admis, aujourd'hui, que notre pays est un pays latin, uniquement latin avec un vague fond celtique. Nul n'oserait avancer, s'appuyant sur la dénomination France, sur les Normands et les Bourguignons, que dans la formation française entre bien un certain apport germanique. Dans la *Revue des Nations latines*, M. Guglielmo Ferrero, le célèbre historien, ne craint point de dire que la mission française est de fondre les civilisations latine et germanique. Il n'y aurait donc pas incompatibilité entre ces deux cultures.

Le mois de novembre 1918 restera fameux dans l'histoire. C'est durant ce mois qu'ont mûri ces premiers fruits du long effort accompli par l'Europe et l'Amérique au cours de plus de quatre années de guerre. L'Empire autrichien s'est écroulé ; et l'Empire Allemand l'a suivi dans son effondrement. L'Unité italienne s'est achevée ; la France est rentrée en

(1) Il est bien évident que la retraite de M. P. S. doit être accompagnée de celle de tous les autres « neutraux » de marque, ses complices, ses disciples, ses frères

possession de ses frontières historiques ; ce qui restait encore de l'œuvre du Congrès de Vienne a été détruit, en même temps que les monstrueux moellons ajoutés par Bismarck à ce premier édifice.

L'Italie et la Pologne furent les deux grandes victimes de l'Europe au Congrès de Vienne de 1815. Combien de difficultés et d'obstacles ont retardé la réparation de cette injustice, — même pour l'Italie qui, plus heureuse que la Pologne, put commencer plus tôt à faire valoir ses droits ! Nous n'en éprouvons que plus d'émotion à saluer le jour, attendu par tant de générations, préparé par tant de sacrifices et tant de douleurs, où le dernier vestige de domination étrangère, que nous avait imposé le Congrès de Vienne, est définitivement effacé ; l'heure où nous pouvons enfin nous sentir vraiment libres et indépendants. Dans le cercle des nouvelles frontières que le Congrès de la paix lui assignera, l'Italie pourra suivre librement l'impulsion de son génie, à la fois national et universel ; chercher sa fortune et sa grandeur dans la concorde et dans la solidarité des peuples unis par une nécessité commune ; sauver la civilisation occidentale des graves crises qui la menacent.

C'est presque un demi-siècle que la France a dû attendre la réparation de l'injustice de 1870. Et elle lui a coûté un terrible impôt du sang ! Mais même cette grande œuvre de justice est aujourd'hui finalement réalisée : et un pareil événement suffirait à donner un nouveau cours à l'histoire de la France et de l'Europe. En reprenant l'Alsace et la Lorraine, la France redevient ce tout parfait, composé d'éléments opposés qu'elle voulut être, afin de rester fidèle à sa grande mission historique, qui est de fondre la civilisation latine et la civilisation germanique en une civilisation nouvelle.

La chute de l'Empire austro-hongrois et celle de l'Empire allemand marquent une date dans l'histoire de la civilisation occidentale. L'empire des Habsbourg est celui qui aura eu la vie la plus dure, entre tous ceux qui se formèrent ou se reformèrent, après la Révolution, à l'image de l'empire français : il a duré cent deux ans et quelques mois. Avec lui et avec l'empire allemand disparaît cette forme de gouvernement ; et disparaissent aussi tous les États qui se gouvernaient d'après le droit divin. Mais, de tous les effets sur l'histoire de l'Europe, nous ne voulons insister que sur un : l'affaiblissement du germanisme.

On a attribué la puissance et la « prepotenza » du germanisme après 1870 à la constitution de l'empire allemand. Mais les causes politiques de cette puissance furent au nombre de deux : la constitution de l'empire allemand et l'alliance avec l'empire austro-hongrois ; non seulement elle unifia, au moins diplomatiquement, tous les peuples allemands ; mais elle obligea les millions de Slaves, de Magyars, de Roumains et d'Italiens habitant les pays de la couronne des Habsbourg à servir et à aider le germanisme ; elle fournit au germanisme un solide pont vers l'Orient et les positions stratégiques d'où il pouvait menacer l'Italie, intimider la Russie et les peuples balkaniques. En un certain sens, il n'est pas téméraire de dire que l'alliance des deux Empires Centraux était la *super-unité* du monde germanique. Maintenant que cette super-unité est brisée, le germanisme en sera réduit à ne plus compter que sur ses propres forces.

LA PRESSE ENNEMIE. — A la veille de l'abdication de l'empereur allemand, la *Vossische Zeitung* nous présentait cette psychologie de l'armée allemande :

Personne ne méconnaîtra l'effroyable lutte qui se livre dans l'âme des grands chefs de l'armée. *C'est au nom de l'empereur* qu'ils ont conduit l'armée aux plus brillantes victoires. Pour eux, l'empereur règne par la grâce de Dieu. C'est leur chef suprême.

Depuis des générations ils servent fidèlement les Hohenzollern. Ils se considéreraient comme déshonorés si, à l'heure du danger, ils manquaient à cette fidélité. Plus terrible encore est la lutte qu'ont à soutenir dans leur conscience ceux qui reconnaissent la nécessité de l'abdication de l'empereur, mais en qui tout s'indigne contre un acte qui, d'après leur tradition, est une félonie.

Mais on ne peut remonter le courant. Il est glorieux et conforme à l'honneur de couvrir de son corps son empereur et maître. Mais ce serait un crime d'empêcher par là le développement calme et sans effusion de sang d'un peuple de 70 millions d'habitants.

Le corps des officiers allemands a été élevé dans la fidélité et dans l'obéissance passive. Son mot d'ordre c'est d'être fidèle à l'empereur ; mais les officiers, et en particulier *les officiers supérieurs, ne sont pas toute l'armée.* Il y a longtemps que notre armée n'est plus une *masse homogène* et que nos chefs ne sont pas qualifiés pour parler au nom de leurs troupes.

Notre armée est scindée en deux parties qui s'opposent de plus en plus l'une et l'autre ; les états-majors et le front. Il est indispensable de faire cette constatation. La méthode moderne de la guerre qui met les officiers supérieurs avec leurs états-majors à plusieurs kilomètres du front a, au fur et à mesure que la guerre se prolongeait, accentué cette scission et le conflit.

L'homme de l'avant reçoit des ordres qui souvent sont dépassés par les événements. Il se voit seul et réduit à ses propres forces et, s'il est ramené parfois à l'arrière pour jouir d'un repos de quelque durée, il n'est jamais aux yeux des autres qu'un pauvre soldat du front que les embusqués gros et gras des états-majors considèrent avec un mépris apitoyé.

Quand l'officier du front, encore tout remué par les pénibles expériences qu'il vient de faire, croit devoir donner aux états-majors une image fidèle de la bataille, il se voit placé en présence d'officiers si sûrs d'eux-mêmes, *bien que dépourvus de toute connaissance technique*, il se sent écrasé par tant de supériorité, qu'il reste au *garde à vous* et se tait. Ce n'est que lorsqu'il se trouve seul avec ses hommes à l'avant qu'il se sent redevenir lui-même.

Cette partie de l'armée qui est la véritable armée est si lasse de la guerre, elle a traversé tant de souffrances infinies, fourni tant d'efforts admirables, sans recevoir d'autres récompenses que de *vaines paroles*, qu'elle est devenue complètement insensible à la question de savoir si l'empereur reste ou abdique.

Le *Berliner Bœrsen Courier* présente ainsi l'avenir industriel de l'Autriche allemande :

Au point de vue industriel, l'Autriche allemande tiendra le premier rang parmi les Etats qui se constitueront sur le territoire de l'ancien empire austro-hongrois, supposé qu'elle étende sa suprématie sur la région de la Bohême allemande. Dans ce district se trouvent les grands gisements de lignite, de minerais, de nombreuses sources d'eau minérale qui attendent encore d'être exploitées. L'industrie métallurgique et chimique, celle des textiles et de l'électricité ont là leurs établissements les plus importants. Sa prépondérance est donc assurée. Un Etat tchèque futur posséderait une importante industrie sucrière et les gisements de houille de Mæhrisch-Ostrau et de Kladno ; son industrie du fer et de la construction mécanique n'est pas sans importance. A l'Etat ukranien, les huiles minérales de la Galicie orientale apporteraient un avantage des plus précieux. Quant à un Etat illyrien, il semble peu susceptible de développement industriel ; en Dalmatie, à supposer que cette province en fasse partie, on trouve bien des gisements de houille et de ciment, de la bauxite, etc. ; il semble surtout promis à l'industrie de constructions maritimes et à la pratique de la navigation.

Mais c'est surtout au point de vue financier que l'Autriche allemande aura la suprématie. En effet, le capital germano-autrichien a une part prépondérante dans les mines de Kladno, les établissements métallurgique de la Bohême, les pétroles de la Galicie, et encore n'est-ce là qu'une simple liste d'exemples et non une énumération complète des affaires où sont intéressés les Allemands d'Autriche.

Que deviendront les emprunts de l'Etat austro-hongrois ? Que sera-t-il de l'énorme dette de guerre de 70 milliards qu'il a contractée et dont 35 milliards ont été placés dans la population ? La plus grande partie de ces 35 milliards est aux mains d'Autrichiens-Allemands. Or, il règne cette inquiétude que, dans le cas où se constitueraient un Etat tchèque et un Etat des Slaves du Sud, ces Etats se refusent à assumer leur quote-part de la dette publique. Cette inquiétude pèse lourdement sur le marché des titres de l'emprunt ; mais on peut la considérer comme dénuée de fondement. En effet, les populations de la Bohême, de la Galicie, des provinces slaves, les caisses d'épargne et les compagnies industrielles des mêmes régions, ont absorbé, pour un montant très élevé, les titres de l'emprunt. Les gouvernements ne pourront manquer d'avoir égard à cette circonstance.

LA PRESSE NEUTRE. — On a parlé, ces temps derniers, d'un arrêté d'expulsion qui aurait été pris par le Conseil fédéral helvétique contre le Dr Hermann Rœsemeier, un de ces Allemands républicains réfugiés en Suisse pendant la guerre et qui fondèrent à Berne la *Freie Zeitung*. Cette expulsion n'a pas été mise à exécution, et le Dr Rœsemeir vient d'écrire, à Berne, sur la « république populaire allemande ».

... Plus encore que de renverser la dynastie des Hohenzollern (avec sa queue d'autres dynasties), il était urgent de briser le militarisme prussien.

Le voici brisé, foncièrement brisé, autant que ne l'eût osé rêver il y a peu de semaine le plus grand optimiste.

Des Conseils de soldats en Prusse ! Ces mots disent tout. Des Conseils de soldats et d'ouvriers en Prusse, la terre classique du *perinde ac cadaver*, l'Eldorado des lieutenants, le paradis des Junkers, la patrie des Conseillers auliques, le siège du droit électoral par classes, la salle de chant où l'on apprend aux nouveau-nés le : « Heil Dir im Siegerkranz ! »

Des conseils de matelots, de soldats et d'ouvriers dans le Kiel du prince Henri (lequel entre temps à pris la fuite), dans la sainte Cologne, à Barmen, capitale de la pieuse vallée de la Wipper, à Berlin, la « grande Résidence » où jadis l'empereur que vient de congédier Scheidemann recommandait gentiment aux recrues de tirer sur père et mère. Il y a bientôt trente ans de cela, mais il y en a à peine dix, si nous ne nous trompons, que l'empereur recommandait à ses soldats du régiment Alexandre de faire feu sans compter sur les citoyens au cas où « la ville de Berlin se mettrait de nouveau en état d'insubordination ». Et précisément le régiment Alexandre et le bataillon de chasseurs de Naumbourg furent les troupes de la garnison de Berlin qui eurent la gloire inoubliable d'être les premiers à avoir fait leur la cause sacrée du peuple.

Quand le manteau tombe, le duc tombe avec lui. Cette parole de Schiller peut se retourner, et il va de soi que le duc qui tombe entraîne son manteau dans sa chute. Hohenzollern a la douce consolation, autant qu'elle puisse être douce, que la maison rivale de Wittelsbach s'écroule avec lui. Par un coup de main audacieux, le conseil des soldats, des ouvriers et des paysans s'est emparé de Munich et avec elle de toute la Bavière...

Pourquoi tout cela n'est-il arrivé que maintenant ? Pourquoi a-t-il fallu d'abord que le peuple allemand devînt un objet de haine et d'horreur aux yeux du monde entier pour qu'il rentrât en lui-même et secouât les chaînes qu'il a portées si patiemment des siècles durant ?

Pourquoi ?

Le malheur et la souffrance semblent dans l'individu être nécessaires pour arriver à la connaissance de soi et à l'éclaircissement. Ce n'est point seulement chez Dante que le chemin qui mène au paradis passe par l'enfer et le purgatoire.

Les peuples qui sont déjà démocratiques peuvent supporter la victoire sans que leur âme en reçoive un dommage : les Athéniens de la guerre des Perses, les Suisses de l'ancienne confédération jusqu'aux guerres de Bourgogne, en témoignent. Mais pour les peuples ayant à peine accompli leur premier pas vers la démocratie, rien n'est plus dangereux que la victoire.

Les victoires tant chantées de 1866 et de 1870-71 ont rejeté à cinquante ans en arrière nos bons Allemands.

Le peuple allemand, supérieur en bien des choses, souffre du manque d'initiative politique.

Un tel peuple a besoin de la défaite à l'extérieur pour remporter la victoire à l'intérieur.

Il a fallu que vînt un Foch pour montrer au peuple allemand que l'empire c'est la guerre.

S'il avait gagné cette guerre, le peuple allemand l'eût considérée comme sa guerre. L'ayant perdue, il la considère comme la guerre de l'empire.

Le peuple allemand comprend enfin que la défaite de ses idoles militai-

res à la Marne, sur l'Aisne, sur la Somme, l'Escaut et la Meuse sont autant de victoires pour la démocratie allemande.

Par la nuit vers la lumière! Par l'horrible bain de sang de cette abominable guerre vers le bel avenir de la Société des Nations!

Le Dr Rösemeier est indubitablement un défaitiste allemand, on ne peut s'y tromper. Nos défaitistes, ou plutôt ceux que tels on étiqueta si gentiment, n'ont, que je sache, jamais tenu pareil langage. Malgré tout son défaitisme, le Dr Rösemeier n'est peut-être pas un si mauvais patriote.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Le pays de M. Clemenceau. — On sait généralement que notre Premier est Vendéen. Mais, sur le chef-lieu de canton où il vit le jour, le 28 septembre 1841, l'information est médiocre, dans le grand public. Si Paul Joanne, dans son *Dictionnaire géographique et administratif de la France* (t. IV, Paris, 1896, p. 2868), consacre seize lignes à Mouilleron-en-Pareds, M. Ardouin-Dumazet, à la *16e série* de son *Voyage en France* (Paris, 1898, p. 108), passe outre, se bornant à signaler cette « longue arête rocheuse, couronnée de moulins à vent et trouée par une sorte de défilé », ces collines qui « forment un joli fond d'horizon semblant fermer le passage : elles sont comme l'épine dorsale d'un petit pays, aujourd'hui oublié, mais dont le nom s'est conservé dans le suffixe de certaines communes : le Pareds... »

« Aujourd'hui oublié » ? Serait-il vrai ? Serait-il vrai qu'à l'extrémité du plateau aux huit moulins, dans ce grand espace où pullulent l'aubépine et le genêt, Mouilleron ne fût autre chose qu'une expression géographique, le ressouvenir, tout au plus, de l'antique province poitevine où les archéologues retrouvent une division mérovingienne, le *pagus Alperiensis*? Serait-il vrai que ce mélancolique et agreste coin de Bocage évoquât simplement, avec son enceinte fortifiée, dite le *Châtelier Portault*, ses restes d'une belliqueuse église, ses retranchements du Plessis-Bouchard, — la trouble vision de quelque épique passé de féodales tragédies? Le fils de Paul-Benjamin Clemenceau du Colombier, de la branche cadette issue de Jehan Clemenceau de la Clemencière et médecin nantais, nous est, désormais, un sûr garant du contraire...

Mais il reste que, si l'on est assez bien informé de la vie et de l'œuvre d'Eugène-Georges-Benjamin à partir de sa participation à la politique militante — et il faudrait peut-être, dès maintenant, reviser certaines erreurs courantes à ce sujet, — l'on se contente des *on dit*, ou à peu près, sur la période qui s'étend de 1841 à 1871, soit aux

trente premières années de l'existence de M. Clemenceau. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que son séjour aux Etats-Unis donne lieu à toute sorte de confusions. Le t. XVI du *Larousse* (*1er Supplément*) se borne, p. 545, à mentionner qu'il y fut « quelque temps », après quoi il revint se faire recevoir docteur en médecine par la Faculté de Paris avec une thèse « où il exposait les idées philosophiques les plus avancées ». Précisant, le conseiller municipal parisien L. Lucipia déclarera, au t. XI de la *Grande Encyclopédie*, p. 625, que ce fut en 1869, au retour du « voyage », que se place ce doctorat. Vapereau, dans l'édition refondue de 1893 du *Dictionnaire Universel des Contemporains*, ignore tout de ce même voyage et écrit que Clemenceau « vint à Paris en 1865 pour achever sa médecine et fut reçu docteur en 1869 ». A son tour, *C. B.*, traitant, dans la *Vie Universitaire* d'octobre dernier, de « *M. George Clemenceau étudiant* », affirmera — dans le résumé de *La Revue* des 1er-15 novembre, p. 321, — qu' « en 1865, le jeune polémiste estime qu'il faut aller respirer autre part qu'en France l'air de la liberté, et il part pour les Etats-Unis. Il n'en revient que quatre ans après pour passer son dernier doctorat en médecine à Paris en 1869... » A quelle date, exactement, eut donc lieu ce voyage, si le traité : *De la génération des éléments anatomiques*, publié en 1865 (1) — et réimprimé deux ans après avec *Introduction* de Ch. Robin, — est déjà signé d'un docteur G. Clemenceau, ex-interne des hôpitaux de Nantes, ex-interne provisoire des hôpitaux de Paris, et si la traduction de l'ouvrage de J.-S. Mill : *Auguste Comte et le positivisme*, parue en 1868, chez Germer Baillière, est pourvue de la même mention? En vérité, M. *C. B.* n'eût eu qu'à aller prendre dans *Avant la gloire*, de Henri d'Alméras (*Deuxième Série*, Paris, 1903, p. 162), la date exacte du « dernier » doctorat de M. Clemenceau : « En 1865, il passa son doctorat; sa thèse : *De la génération des éléments anatomiques*, résumé intelligent des théories du professeur Robin, fut considérée comme une des meilleures qui aient paru dans les dernières années du second Empire..... Pendant son séjour de quatre années aux Etats-Unis, il traduisit un volume de Stuart Mill sur Auguste Comte. Auguste Comte n'était pas Américain. La traduction, d'ailleurs très remarquable, d'un ouvrage anglais sur un économiste français, ce fut le principal résultat et peut-être le seul de ce long voyage. » M. H. d'Alméras oublie l'amitié de M. Clemenceau avec Herbert Spencer, dont les doctrines se rattachaient si étroitement, en même temps qu'à Darwin, à celles, précisément, du chef de l'école anglaise positiviste, John-Stuart Mill. Et il oublie,

(1) L'annonce de la mise en vente, au prix de 4 francs, de ce grand in-8° de 222 pp., chez J.-B. Baillière et fils, 19 rue Hautefeuille, se trouve à la p. 404 de la *Gazette Médicale de Paris* du 8 juillet 1865.

surtout, de mentionner que le « principal résultat » du voyage outre-mer, ce fut le mariage du Docteur Clemenceau avec Miss Mary Plummer, l'une de ses élèves à Stamford, Connecticut.... L'on aimerait à connaître les errances médicales du « *great old man* » jusqu' « aux temps anciens où j'avais un dispensaire à Montmartre... » et où, « pénibles corvées », il réalisait ces « courses dans les pires quartiers de la butte », par lui-même décrites un quart de siècle plus tard... (1) Si, en effet, cette période eût été mieux connue, nous n'eussions pas vu un journaliste espagnol aussi distingué que D. Mariano de Cavia commettre, dans *El Sol* — le grand journal alliophile de Madrid — du 18 novembre dernier, des hérésies de cet acabit : « Durant les dernières années de l'Empire qui succomba à Sedan, le docteur Clemenceau exerça la médecine aux Etats-Unis à son propre profit et à celui de son prochain ; mais la République, une fois proclamée en France, réclama pour elle les énergies du médecin expatrié et, après de longues années de luttes et de vicissitudes, les faits ont prouvé que le Docteur Clemenceau commit une excellente action en abandonnant la cure des individus pour celle des peuples. » (*Article : Hommage des médecins espagnols au docteur Clemenceau.*)

Mais revenons à Mouilleron-en-Pareds, où la femme du médecin de Nantes était allée accoucher chez son père et où le futur sauveur de la patrie passera plus d'une belle vacance, tombant les gars vendéens avant de s'exercer aux poids lourds ministériels. Vers décembre 1789, cette bourgade eut l'insigne honneur d'être le berceau de la Contre-Révolution, de ce grand mouvement d'insurrection catholico-royale, dont la genèse a été si complètement élucidée par Ch.-L. Chassin, en 1892, dans les trois volumes de sa *Préparation de la Guerre de Vendée, 1789-1793*. Comme partout alors en France, l'Assemblée Nationale y faisait l'objet d'une violente campagne de libelles diffamatoires, qualifiés d' « *abominables* » dans sa séance du mercredi 13 janvier 1790 (2). Parmi ces pamphlets, l'un, tantôt attribué à A.-L. Gontaut de Langues, depuis duc de Biron, tantôt au comte d'Agoult, depuis évêque de Pamiers, mais qui est à peu près certainement du marquis de Favras, était un petit in-8° de

(1) *Le Colibri*, par G. Clemenceau, *Revue Encyclopédique Larousse*, 1er septembre 1895, p. 317. Réimprimé l'an d'après dans *Le Grand Pan*, p. 230 *seq.* Rappelons que cet ouvrage a été vanté, pour « *l'exacte cohésion des idées et l'unité du sentiment* » qui y règnent, par M. Charles Maurras dans cette même *Revue Encyclopédique*, année 1896, p. 485-486. L'année d'avant, au n° du 15 mai 1895, M. Mauras y définissait *La mêlée sociale* : « *un acte* » (p. 180-181). En 1898, au même lieu, il dira que l'auteur des *Plus forts* est « *vertueux* » (p. 650-651).

(2) Voir le n° CLXXXIII, p. 21-23, du *Point du Jour, ou Résumé de ce qui s'est passé la veille à l'Assemblée Nationale*, p. 21-23, et, pour l'indignation des républicains, le n° CXV, lundi 25 janvier 1790, des *Annales Patriotiques et Littéraires de la France*, p. 4.

78 pp., imprimé sans indication de lieu et intitulé : *Ouvrez donc les yeux* (1). Expédiée par ballots, de Paris, dans les gentilhommières, les cures et les couvents du Bas-Poitou, cette brochure incendiaire trouva un accueil enthousiaste dans un pays où les hobereaux avaient su conserver la confiance de l'élément rural pour des raisons que Chassin a excellemment mises en lumière. Après avoir narré à sa façon la journée du 14 juillet, la fuite du comte d'Artois et la captivité de Louis XVI à Paris, l'auteur, rejetant sur l'Assemblée l'horreur de tous les crimes par lui dénoncés, stigmatisait les incendies de châteaux et les prétendus accaparements de grains, proposant comme remèdes souverains la dissolution des Etats Généraux usurpateurs, la restauration du pouvoir royal absolu et la restitution à la noblesse de ses privilèges. En attendant, cette exhortation à l'action directe donnait comme mot d'ordre de surexciter, parmi le peuple, les craintes de famine, issues du récent décret sur la libre circulation des céréales, présenté à la façon d'une mesure destinée à affamer les campagnes, et recommandait aux gens à particule d'enjoindre aux paysans de ne point se dessaisir de leurs provisions, en ne vendant ni blés ni bestiaux.

La révolte qui, aussitôt, éclata à Mouilleron a trouvé, dès 1790, son historien et le récit, sous forme d'une brochure de 152 pp. in-8°, imprimée à Paris et conservée aux *Archives Nationales* (2), doit en être complété par la lecture du *Mémoire rédigé par les officiers de la Sénéchaussée de Fontenay sur l'émeute qui a eu lieu à Mouilleron-en-Pareds, en décembre 1789, et sur le procès intenté aux auteurs et complices de cette révolte*, dont une copie, provenant de la précieuse *Collection Dugast-Matifeux*, se trouve à la *Bibliothèque Municipale* de Nantes (voir : *Collection Dugast-Matifeux. Catalogue des Manuscrits*, t. 1er (Nantes, 1901), p. 169). En vain, le principal agent de ces troubles, le curé et maire de Mouilleron, Barthélemy Guinefolleau, tenta-t-il, au cours de la procédure, de se blanchir par un *Mémoire justificatif*, imprimé, sur 29 pp. in-4°, à l'imprimerie de Châlon, rue du Théâtre Français, à Paris : il fut, le 22 juillet 1790, condamné par coutumace à un bannissement de trois années. Et le lieutenant de la maréchaussée de Fontenay-le-Comte, qui l'avait décrété de prise de corps, Guerry de la Barre, écrira à son chef, à Poitiers, le 8 janvier 1790 :

Vers la Forêt, les domestiques de M. Baudry d'Asson ont été dénoncés pour avoir dit, le dimanche d'avant la révolte de Mouilleron, au peuple

(1) Cette « *rareté bibliographique* » — ainsi que s'exprimait, en 1851, A. de Valon dans son article apologétique : *Le marquis de Favras*, au n° de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 juin, p. 1107 — est conservée à la *Bibliothèque Nationale* : *Lb*39, 2728.

(2) Sous la cote : *AD*1 92 : *Récit d'une partie des troubles de la France pendant les Années 1789-90.*

assemblé aux portes des églises de Saint-Marsault et de Saint-Pierre-du-Chemin, que l'Assemblée Nationale vouloit faire mourir les Français de faim ; qu'il n'y avoit qu'un remède au mal, c'étoit de taxer le blé, de faire des greniers publics et de nommer un chef pour commander les paroisses leur maître étant désigné par eux comme disposé à se mettre à leur tête s'il étoit demandé d'un consentement unanime...

Ce Baudry d'Asson n'est pas celui qui, en l'automne 1906, s'excusait... sur une panne de n'avoir pu assister au banquet offert, en son pays, à Georges Clemenceau. C'était Gabriel, qui, un moment partisan du Tiers Etat contre son Ordre, par ambition de jouer un rôle, finit par se faire tuer, lors de la défaite de l'armée catholique et royale, à la dernière bataille de Luçon, le 14 août 1793. Et, déjà — coïncidence curieuse — ce sera un honnête docteur en médecine qui s'opposera aux menées de ces hobereaux, éternels fauteurs de réaction : nous avons nommé Jean-Gabriel Gallot. Ce huguenot rigide — il en est aujourd'hui encore, à Mouilleron — était né le 30 septembre 1744 à Saint-Maurice-le-Gérard, et, passionné pour son art, s'était établi auprès de son père dans sa petite commune natale, faisant jusqu'à 10 lieues par jour, à cheval, pour soigner ses malades, et rédigeant, la nuit, ses observations, dont notre *Nationale* possède divers recueils et dont le détail se trouvera dans sa *Biographie*, insérée p. 25-51 de l'*Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée, 1877-78*. Nommé, sans avoir posé sa candidature, député du Tiers aux Etats Généraux, Gallot avait reçu de sa femme, — qu'il avait épousée « au désert » le 31 août 1779 et qui résidait à Mouilleron, — le détail de l'émeute et comment cette vaillante républicaine avait en vain tenté de pacifier les esprits, échauffés par le curé, « qui disoit qu'il falloit céder à la force, au lieu de calmer les peuples, comme il le pouvoit d'un mot ». Aussitôt — nous sommes en janvier 1790 — notre député, s'adressant au bon sens de ses électeurs, rédigeait, de Paris, cette curieuse *Adresse* de 4 pp. in-8°, conservée à la *Bibliothèque Nationale* sous la cote : *Lb*[39]*,2845*, où, sur un ton paternel, il leur prouve qu'on les a « égarés ». Ses exhortations, malheureusement, n'eurent pas raison des mauvais conseillers et l'on sait le reste : la Vendée, victime de la conspiration royaliste, payera de son sang l'erreur fatale. Ici encore, c'est à Georges Clemenceau que l'on songe, et à son mot, désormais historique, du 5 novembre dernier : « Nous avons fait la République dans la paix, nous l'avons gardée dans la guerre, elle nous a sauvés dans la guerre. » Sur la plaque commémorative de la maison natale, à Mouilleron-en-Pareds, il faudra que soit gravée, quelque jour, cette phrase lapidaire, doublement à sa place en pareil lieu.

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

L'Alsace et la Lorraine veulent et doivent rester françaises. Documents divers ; Fischbacher. » »

Littérature

F. Clerget : *Michel Abadie.* Avec 3 portraits ; Bibl. de l'Association. 3 »

Johannès Jorgensen : *La réponse du mauvais serviteur.* Trad. du danois par J. de Coussange ; Bloud. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Henry Belles ; *Courte Campagne ;* Barthélemy, Bordeaux. » »

E.-Louis Blanchet : *En représailles ;* Payot. 4 50

Les discours de Guillaume II pendant la guerre. Recueillis par Mme Marie Méring ; Bossard. 1 80

Céline Fallet : *Notes d'une internée française en Allemagne.* Avec 12 grav., Berger-Levrault. 3 »

Paul Léon : *La renaissance des ruines.* Avec de nomb. gravures ; Laurens. 4 80

R.-A. Reiss : *Les Infractions aux lois et conventions de la guerre commises par les ennemis de la Serbie depuis la retraite serbe en 1915 ;* Grasset. 7 50

R.-A. Reiss : *Les Infractions aux règles et lois de la guerre ;* Payot. 3 »

Poésie

Maurice Gauchez : *Ainsi chantait Thil ;* Crès. 3 50

Philosophie

P.-H. Pagnat : *L'Influence allemande dans l'Athéisme scientifique ;* Jouve. 1 25

Publications d'Art

Henri Clouzot : *Pierre Ranson ;* Laurens. 6 »

Divers : *Appel pour les musées et les richesses d'art de la France et de la Belgique envahies ;* Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre. 2 50

H. Focillon : *Le Musée de Lyon.* Peintures. Avec 50 grav. ; Laurens. 2 40

Questions coloniales

André Lichtenberger : *La France au Maroc ;* Berger-Levrault. 0 90

Roman

Pierre Benoît : *Kœnigsmark ;* Emile-Paul. 3 50

Marguerite Comert : *Eros rédempteur ;* Calmann-Lévy. 3 50

Alphonse Daudet : *Lettres de mon moulin ;* Nelson. 2 »

Gustave Doussain : *Castel Pépère.* Préface de Henri Clouzot ; Albin Michel. 4 50

Gyp : *Le Journal d'un cochon de pessimiste ;* Calmann-Lévy. 3 50

Robert Jamet : *Maurellia ,* Albin Michel. 4 50

A. Keim : *Violina ;* Albin Michel. 3 50

Andrée Mars : *Tu aimeras dans la douleur ;* Albin Michel. 4 50

F. Pascal : *Le masque déchiré.* Préface de P. Bourget ; Flammarion. 3 50

Daniel Riche : *L'ombre de la joie ;* Renaissance du livre. 3 50

Jules Sandeau : *Mademoiselle de la Seiglière ;* Nelson. 2 «

Sciences

Alfred Lartigue : *Lettres à l'Académie des sciences.* Introduction par M. Daniel Berthelot ; Doin. 6 »

Sociologie

Jean Dargon : *L'Aviation de demain.* Avec de nomb. gravures ; Berger-Levrault. 8 »

Divers : *Le libre échange international ;* Alcan. 2 »

Dr J. Héricourt : *Les Maladies des Sociétés ;* Flammarion. 3 50

Georges Lecomte : *Clemenceau.* Avec 6 gravures ; Fasquelle. 3 50

S. Osusky et J. Chopin : *Magyars pangermanistes ;* Bossard. 3 60

Probus : *L'organisation de la démocratie ;* Bossard. 1 20

L. Zoretti : *Education ;* Plon. 4 50

Voyages

Henri Malo : *Un tour sur le Dogger-Bank.* Avec 1 carte et 8 photos ; Bossard. 3 90

Jozef Muls : *Le crépuscule des villes d'art flamandes ;* Société Ons Vlaanderen. » »

René Ristelhueber : *Traditions françaises au Liban.* Préface de M. G. Hanotaux. Avec cartes ; Alcan. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Edmond Rostand. — Prix littéraires. — Le rôle de la Belgique. — Le Bulletin de l'Académie Goncourt et Emile Faguet. — M. Abel Hermant, poète. — Un autre ennemi de la poésie : Champfleury. — Le Groupe de la Danse. — Les Correspondants aux Armées. — Le Kœnigstuhl. — Erckmann-Chatrian à Phalsbourg. — Le Drapeau portugais. — — Une anecdote sur Degas. — — Une revenante.—Le Dernier soldat tué à l'ennemi.—Publications du *Mercure de France.* — Errata.

Mort d'Edmond Rostand. — Il est mort le lundi 2 décembre à une heure trente de l'après-midi. Il avait cinquante ans. On lui doit *Cyrano de Bergerac*, les *Romanesques*, la *Princesse Lointaine*, là *Samaritaine*, *l'Aiglon* et *Chantecler*, et des poèmes assez nombreux. Son œuvre est inégale. Il a eu des idées de poète, des audaces de grand lyrique, il a eu le courage, ayant acquis sa gloire à trente ans, d'essayer de renouveler la fantaisie. *Chantecler*, où il y a ses meilleurs vers, était une tentative assez hardie. Malheureusement il aimait trop ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui « l'esprit » au théâtre, les mots clinquants, ces rimes ahurissantes qui gâtent ses plus belles scènes. Ce fut un homme de théâtre d'une rare habileté, mais qui n'a rien changé aux vieilles formules. Il était romantique à la manière d'Hugo. Il l'y est resté.

Il a été très vite populaire, et une légende s'est créée autour de lui. On l'a représenté comme aimant le bruit, comme se retenant dans une campagne somptueuse et lointaine pour mieux diriger sa publicité. C'est une calomnie. Rostand était un homme modeste, qui détestait les procédés du journalisme et qui fuyait l'interview avec un soin méticuleux.

Après la première représentation de *Chantecler*, il logeait à l'hôtel Astoria. Tous les jours il était assailli de demandes d'interviews, de conversations. Les photographes guettaient sa sortie. On le laissait à peine dormir. Un matin même un reporter pénétra quasi de force dans son appartement et le prit au saut du lit. Et Rostand, gêné, d'une voix douce et résignée de martyr, s'assit dans un fauteuil et dit à l'indiscret jeune homme : « Allez, allez, dites toutes les bêtises que vous voudrez et affirmez que c'est moi qui vous les ai racontées. Je ne démens jamais que la vérité, pour être tranquille. »

La première pièce qu'on lut de lui fut, au Comité de lecture de la Comédie Française, *Pierrot qui pleure et Pierrot qui rit*. Elle fut refusée. « Ce n'est pas, dit M. Claretie au débutant, le poète qu'on a discuté, c'est le Pierrot. » Et Rostand apporta les *Romanesques*.

Il laisse beaucoup d'œuvres inédites : *Faust, Don Juan*, la *Marseillaise*, *Jeanne d'Arc*, la *Maison des Amants*, auxquelles il travaillait très lentement, car aucun homme n'eut plus conscience que son premier triomphe l'avait écrasé. Il avait le goût des belles phrases, des mots définitifs. Il y a de ses dédicaces sur ses livres qui en témoignent.

Le 5 août 1914, il adressait à un de ses compatriotes, le Docteur Léon Lascoux, une carte sur laquelle il avait écrit ces mots : « Je vous embrasse. C'est aujourd'hui la véritable première de *Chantecler*. Edmond Rostand. »

§

Prix littéraires. — Le prix Lasserre, d'une valeur d'environ 9.000 francs, a été décerné le lundi 25 novembre dernier à M. Auguste Dorchain, pour son livre *Pierre Corneille* par 6 voix contre 3 à M. Camille Mauclair et 2 à M. Georges Duhamel.

Le Prix Femina-Vie Heureuse, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué, le 29 novembre, à M. Henri Bachelin, pour son roman : *Le Serviteur*. — Avant de se séparer, le comité a élu pour 1919 : Présidente : Mme Rachilde ; vice-présidentes : Mmes Brisson et Cruppi.

§

Le Rôle de la Belgique.

Belgique, 22 novembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Je relève dans le très intéressant article du commandant G. G., intitulé : *Quelques réflexions d'un officier de troupe* et paru dans le numéro du *Mercure*, du 16 novembre, une opinion sur l'armée belge qu'il est de mon devoir de ne pas laisser passer sans discussion.

Votre distingué collaborateur, examinant les causes qui déterminèrent le Grand Etat-Major allemand à envahir la Belgique plutôt que la Suisse, pour réaliser la surprise stratégique, écrit ce qui suit : « Pour échapper à la complication de se heurter à 100.000 Anglais, dont le débarquement devait à tout le moins prendre un certain temps, et à 70.000 Belges, dont il comptait bien troubler la mobilisation, l'Etat-Major allemand se serait imposé celle de passer sur le corps de 200.000 Helvètes, excellents soldats, immédiatement équipés, parfaitement exercés et décidés à combattre... »

Le Commandant G. G. commence par sous-estimer la force numérique de l'Armée belge qui s'opposa à l'invasion ennemie. De plus, il ne semble pas avoir réfléchi à cette évidence, que l'attaque brusquée par le territoire helvétique aurait troublé la mobilisation suisse au moins autant qu'elle devait contrecarrer la nôtre. Mais je m'élève surtout contre l'idée que votre distingué collaborateur paraît se faire de la valeur de nos poilus, quand il les compare implicitement aux Suisses dont il dit qu'ils sont « d'excellents soldats, immédiatement équipés, parfaitement exercés et décidés à combattre ». Le courage et la science du métier dont l'armée belge a donné maintes preuves au cours de ces quatre ans et demi de guerre sont indéniables et je ne doute pas que le commandant G. G. ne soit le premier à le reconnaître.

Le Commandant G. G. nie que la manœuvre allemande ait subi un long retard du fait de la résistance éprouvée à Liége. Il me semble cependant absolument incontestable que si l'armée de von Emmich avait pu traverser la Belgique sans rencontrer d'obstacles, elle aurait débouché en France à temps et en nombre suffisant pour menacer les communications de l'Est et bouleverser, si pas empêcher totalement, le regroupement des forces françaises face au Nord, sans compter que, même avec des effectifs réduits elle eût pu occuper la côte belge et détourner l'arrivée du corps expéditionnaire britannique.

Je ne me prétends pas moins profane en la matière que votre distingué collaborateur, mais je crois que la logique et le simple bon sens m'obligeaient à faire ces quelques remarques, en bon patriote un peu susceptible et, qui plus est, en bon soldat.

Croyez, je vous prie, monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

CHARLES GOUZÉE,
Officier belge.

§

Le Bulletin de l'Académie Goncourt et Emile Faguet. — La publication de ce *Bulletin trimestriel* a été annoncée voilà plus de six mois : c'est une idée qui est chère aux Dix et dont la réalisation n'a été différée qu'à cause des circonstances. Le premier numéro sera vraisemblablement daté de janvier 1919. Il contiendra le procès-verbal des réunions mensuelles, une notice sur le lauréat du prix Goncourt, un compte-rendu financier établi par le trésorier de la Compagnie : M. J.-H. Rosny aîné, etc.

L'Académie Goncourt répondra ainsi à un vœu d'Emile Faguet. Car, sur ce sujet comme sur bien d'autres, Faguet avait une opinion. Il l'a exprimée dans *les Annales*, le 18 janvier 1903 :

Elle ne sera pas riche l'Académie naissante, mais il importe peu, écrivait Faguet. Elle le sera assez pour récompenser par l'attention et par la sollicitude. C'est l'essentiel. Avec le peu de ressources dont elle disposera et l'intérêt qu'un organe inspiré par elle devra soulever, elle pourra très bien avoir un journal où elle indiquera au public les découvertes de talents nouveaux qu'elle aura faites, l'orientation approuvée ou désapprouvée par elle de la littérature contemporaine, etc. Ce journal pourra être très utile, même au public qui, peut-être, n'est pas un personnage absolument méprisable. Inutile de dire que ce journal ne devrait pas avoir de caractère politique. Il n'est pas tenu d'être le *Journal des Goncourt*.

Il est dommage que cette citation soit un peu longue : elle aurait fait, plus courte, une belle manchette pour le *Bulletin de l'Académie Goncourt*.

Mais le *Bulletin de l'Académie Goncourt* aura-t-il des manchettes ?

§

M. Abel Hermant poète. — Une controverse signalée ici même s'était élevée récemment entre MM. Paul Souday et Abel Hermant, ce dernier s'efforçant de démontrer la supériorité de la prose sur la poésie. On en concluait que M. Abel Hermant « méprise la poésie ».

On peut ajouter que M. Abel Hermant a associé le mépris à la poésie, car il est l'auteur d'un volume de vers qui porte ce titre : *Les Mépris*. Ce recueil a été publié en 1883 (l'auteur avait 21 ans) chez Ollendorff.

Nous en détachons ces quelques vers :

Dieu n'est fort et serein que parce qu'il dédaigne.
Et tu seras semblable à Dieu, si tu nourris
Ton âme des parfums absolus dont s'imprègne
Ce calice penché sur les fumiers pourris.
Ô mépris ! opium divin du cœur malade,
Je me suis saturé de toi, charmant poison!

C'est tout de même moins grave, du point de vue de l'Académie française, que la *Légende des Sexes*.

§

Une autre ennemi de la poésie : Champfleury. — C'est, à quelques jours près, l'anniversaire de la mort (5 décembre 1889) de ce vieux réaliste aujourd'hui un peu oublié : Champfleury. Dédions cette anectode à sa mémoire.

Lui aussi professait une singulière aversion pour la poésie. Il s'enfuit du collège de Laon par horreur des vers latins et, plus tard, cherchait toujours à éviter la rencontre de Théophile Gautier qui, en manière de plaisanterie, voulait lui enseigner la prosodie française.

L'auteur d'*Emaux et Camées* réussit un jour à empoigner l'auteur de *Chien-Caillou*.

— Tu ne m'échapperas pas, lui dit-il. Tu vas m'expliquer pourquoi tu n'aimes pas les vers?

— Pourquoi ? répondit Champfleury. Mais tu détestes bien la musique! Puisque tu considères un piano comme une armoire, je peux bien considérer les rimes comme des clochettes.

Les arguments de M. Abel Hermant sont aujourd'hui de qualité plus subtile...

§

Le Groupe de la Danse. — Le lundi, 25 novembre dernier, à 10 h. du matin, trois ouvriers porteurs de pelles, de pioches et d'échelles se sont arrêtés devant les sacs de terre qui recouvrent le Groupe de la Danse. L'un d'eux a tiré un mètre pliant de sa poche, mesuré avec soin les dimensions du tas de sacs et de son revêtement de planches ; puis tous trois prenant du recul ont examiné son aspect esthétique sous les affiches de l'Emprunt. Enfin, les trois ouvriers se sont rendus dans un bar voisin et ont discuté longuement à ce sujet avant de s'éloigner dans la direction de la gare Saint-Lazare, par la rue Auber.

On ignore le résultat de leur délibération. Des gens bien informés affirment qu'il s'agit de dégager l'œuvre de Carpeaux.

Si ce renseignement est exact, il sera permis de rappeler que le Conseil municipal avait, le 24 décembre 1911, émit le vœu : « que ce chef-d'œuvre soit protégé contre les intempéries, que le monument de Carpeaux représentant la Danse et ornant la façade de l'Opéra soit remplacé par une copie aussi fidèle que possible et que l'original soit placé au Musée du Louvre ».

Or, si le monument de Carpeaux n'est plus protégé par les sacs de terre il serait peut-être opportun d'en faire exécuter la copie, afin que l'original n'ait plus à souffrir des intempéries.

§

Les correspondants aux armées. — La littérature aura, ces derniers mois, beaucoup voyagé. En plus des vétérans de la correspondance de guerre comme Edouard Helsey et André Tudesq, du *Journal*, qui n'ont

guère quitté depuis trois ans les fronts du Nord et de Salonique, la récente avance de nos troupes a permis à beaucoup d'autres littérateurs d'aller dans les régions libérées et reconquises.

C'est Maurice Barrès qui se devait de faire du reportage quand il a fallu décrire l'entrée des Français dans Metz et dans Strasbourg ; c'est Pierre Mille qui est allé visiter Lille, André Billy qui a revu avec émotion sa ville natale : Saint-Quentin ; Pierre Mac-Orlan qui ayant fait la guerre et décoré a satisfait encore son amour des soldats en suivant, pour l'*Intransigeant*, nos armées en Alsace-Lorraine ; André Warnod qui fut prisonnier de guerre et qui, pour *Oui*, fait le même voyage ; Georges Rozet dont l'*Œuvre* publie les récits du front ; Paul Ginisty, Gustave Téry...

Tant d'impressions et de vagabondages nous vaudront certainement des livres. Et le Congrès de la Paix aussi, qui, si l'on en croit les bruits qui circulent dans les salles de rédaction, réunira tous les grands « ténors » des journaux quotidiens...

§

Le Kœnigstuhl. — Les noms allemands s'écroulent et par un hasard curieux ce sont les villes du bord du Rhin, Coblentz, Mayence, qui les premières ont secoué les jougs impériaux ou royaux. C'est pourtant sur les bords du grand fleuve, au sud de Mayence, où nos soldats vont s'installer, que se trouvait ce Kœnigstuhl, le « siège du roi », l'endroit où les Sept électeurs nommaient l'Empereur.

C'est sur le Kœnigstuhl, en effet, qu'il y a cent annéees encore on apercevait sept grandes pierres qui marquaient le lieu même de l'élection. Quatre colonnes de granit, sept chaises de pierre, c'était tout le décor.

Sur les sept sièges prenaient place les Electeurs de Bohême, de Brandebourg, de Palatinat, de Saxe, de Trêves, de Cologne et de Mayence. Le peuple s'installait sur les hauteurs voisines.

Les Electeurs prêtaient serment sur les Evangiles, puis parlaient entre eux à voix basse. La conférence terminée, le prélat électeur de Mayence se levait, tendait ses mains vers le ciel, et criait à la foule le nom de l'élu.

Victor Hugo a d'ailleurs décrit avec quelque romantisme cet endroit historique : « Sept piliers de pierre portaient une large plate-forme octogone de pierre, soutenue à son centre par un huitième pilier, plus gros que les autres, figurant l'empereur au milieu des sept électeurs...

« Derrière chaque chaise, sur la face de chaque pas de la plate-forme octogone étaient sculptées et peintes les armoiries de chaque électeur.

« Ces blasons, dont les nuances, les couleurs et les dorures se rouillaient au soleil et à la pluie étaient les seuls ornements des trônes de granit.

« Plus tard ces grandes mœurs s'effaçaient, une civilisation moins épique convia autour de la table de cuir de Francfort les sept princes portés vers la fin du XVIIe siècle au nombre de neuf par l'accession de la Bavière et de Brunswick à l'Electorat... »

Vieux souvenirs que peuvent évoquer aujourd'hui les nôtres, au cantonnement dans la vallée rhénane.

§

Erckmann-Chatrian à Phalsbourg. — « Toute la petite ville de Phalsbourg avec ses six bastions, ses trois demi-lunes, ses deux avancées,

ses casernes, ses poudrières, ses ponts, ses glacis et ses remparts, sa grande place d'armes et ses petites maisons bien alignées se dessinait à mes pieds comme sur un papier blanc. »

C'est ainsi que dans le *Conscrit de 1813*, Erckmann-Chatrian ne fut guère qu'un placier — a décrit la Phalsbourg que nous avons retrouvée dans les derniers jours de novembre.

Par un hasard singulier, la vogue des auteurs de l'*Invasion* semblait un peu renaître quelques années avant la guerre, mais toujours parmi les enfants, car les grandes personnes pensaient avec les Goncourt qu'Erckmann était un écrivain antimilitariste et dangereux.

C'est très inexact. Personne n'a été patriote au meilleur sens de l'épithète que ce vrai poète de la vieille Alsace, et il est peu d'écrivains qui puissent se vanter d'écrire dans une forme aussi correcte, aussi simple, d'être aussi émouvant sans éclat.

Il est un des meilleurs auteurs de romans d'action plutôt que d'aventures, il y a dans les *Vieux de la Vieille* une tendresse, une intimité que nous avons tort d'oublier, et ses contes sont plus beaux que ceux d'Hoffmann...

Puisque sa ville natale nous est rendue, ne faudrait-il pas consacrer à Erckmann un ouvrage digne de lui, et profiter de cette occasion pour le faire plus et mieux lire? On reste stupéfait quand on songe que les *Contes des Bords du Rhin*, les *Contes Populaires* et les *Contes de la Montagne* n'ont pas atteint ensemble 70 éditions.

§

Le drapeau portugais. — Les Portugais ne sont pas contents, et ils ont bien raison. On a dans la rapidité de l'enthousiasme suscité par l'armistice et la Victoire tout simplement oublié, parmi les drapeaux alliés, de mettre aux façades de nos édifices publics le drapeau du Portugal, bleu et blanc.

Sans doute, tous les Portugais n'aiment pas les couleurs de ce pavillon. A maintes reprises les révolutionnaires ont proposé de les changer, parce que le bleu et le blanc sont trop suaves, trop efféminés, peu virils et peu dignes d'un peuple qui a conquis jadis une partie du monde lointain. Mais enfin... c'est leur drapeau. Et avec un peu de bonne volonté on pourrait le faire figurer à côté de ceux de nos grands alliés.

Les Portugais seraient très sensibles à cette attention. Et nous leur devons cette satisfaction d'amour propre très compréhensible.

§

Une anecdote sur Degas. — On continue de vendre ses collections et les œuvres qu'il gardait dans son atelier. L'an prochain, on en vendra sans doute encore. Et cela fera à ses héritiers une fortune qui ne l'aurait pas étonné, lui qui savait ce que valaient ses toiles, et qui n'ignorait pas la valeur marchande de son nom.

Un jour — il y a vingt ans environ — il fit le pari avec un de ses amis d'exposer chez un marchand de la rue Fontaine un de ses tableaux sans le signer, d'attendre un an, et que le tableau ne serait pas vendu, même en fixant son prix à 500 francs.

Le pari fut tenu. Degas confia sa toile. Pendant un an des gens passèrent

devant sans la remarquer plus que d'autres. Quelques-uns entrèrent, marchandèrent et trouvèrent la somme trop élevée. Degas avait gagné.

Les mêmes gens peut-être qui depuis ont payé un dessin dix mille francs...

§

Une Revenante. — Quelques journaux anglais ont relaté, comme « *touching end of war scene* », la scène suivante.

Farnborough, l'abbaye bénédictine, avant-dernière semaine de novembre. Dans l'église conventuelle bondée, une vieille dame, chancelante, assurant chacun de ses pas d'un bâton hésitant, dont le choc heurte les dalles, emmitouflée d'étoffes noires dont l'ampleur noie des formes évanouies, vacille et tâtonne. A ses côtés, la fille de Léopold de Belgique et le Prince. Quatre-vingt-douze années et une demie offertes, sous cette égide, en actions de grâces au Très-Haut. Et l'Oblate, dans le chœur monacal, restera à genoux presque tout le temps du sacrifice. Puis, la messe dite et cependant que le Prince et la Princesse Napoléon regagnent Farnborough Hill, l'Impératrice Eugénie, accompagnée de sa vieille confidente Mme d'Attainville, descendra à la crypte abbatiale et, devant les restes de l'homme de Sedan et ceux de Loulou, offrira de silencieuses et nouvelles actions de grâces au Dieu des vengeances infinies. A quoi pensait alors la fille de Montijo ? Tant de secrets mystérieux jalousement gardés par cette tête qui ne ploie qu'à demi sous le faix de Chronos! Mais parlera-t-elle et, morte, révélera-t-elle ce que l'histoire, vainement, depuis tant de lustres, la supplie de dire? Maintenant que la carte au liseré vert ne hantera plus nos rêves apeurés, comprendra-t-elle que l'angoisse de son énigme, elle aussi, doit disparaître ?

§

Le dernier soldat tué à l'ennemi. — Voici une nouvelle qui a paru dans à peu près tous les journaux français, les mardi 26 novembre dernier :

LE DERNIER SOLDAT TUÉ

Londres. — On croit généralement en Angleterre que le dernier soldat tué à la guerre sur le front occidental a été W. Beach Thomas, qui était un cycliste et appartenait à l'armée active depuis le début du mois d'août 1914. Il a été frappé mortellement par une balle perdue près d'Ath (Hainaut), le lundi 11 novembre, à 11 heures, c'est-à-dire juste au moment où l'armistice avec l'Allemagne entrait en application.

Quel est l'auteur responsable de cet amusant canard ? Est-ce un rédacteur d'Havas ou de Radio ? Provient-il simplement des organisations parisiennes dites de la « presse étrangère » ? Peu nous chaut ici. L'essentiel, c'est que nos rédacteurs français l'aient accepté de bonne foi. Ce qu'ils n'eussent peut-être point fait s'ils eussent lu quelquefois le *Daily Mail*, où ils auraient, aussi bien, beaucoup de choses à apprendre. Et, d'abord, que M. W. Beach Thomas, correspondant de guerre de ce journal sur le front anglais, continue à se porter très bien et à envoyer à sa feuille les plus intéressants comptes-rendus. Et ensuite, que c'est dans ce même *Daily Mail* qu'a paru, le 14 novembre dernier, en lettres onciales, la manchette suivante, qui, certes, ne prêtait guère à confusion :

THE LAST KILLED
1914 MANN'S ILL-LUCK
BY W. BEACH THOMAS
BRITISH FRONT, Tuesday.

M. W. Beach Thomas s'y étend tout au long sur la mort de deux artilleurs allemands, « *somewhat to the east of Ath* », car ce furent, dit-il, les derniers soldats qui tombèrent avant que l'heure de l'armistice sonnàt. Après quoi il relate que le cycliste anglais fut tué « *by a chance shot* » le lundi matin et enterré « *on the outskirts of Ath* ».

§

Publications du « Mercure de France ».

DANS LE PUITS, *ou la Vie inférieure, 1915-1917*, par Rachilde, avec un portrait de l'auteur en héliogravure. Vol. in-18, 3 fr. 50 et majoration de 30 °/₀ (19 hollande à 15 fr.)

§

Errata. — Numéro du 16 novembre 1918 :

Page 233, ligne 16 : au lieu de : Les transformations de la guerre moderne, lire : Les transformations de la guerre.

Page 236, note 2, ligne 3 : au lieu : seize jours, lire : dix jours.

Page 237, ligne 21 : au lieu de : Le programme de la Marne, lire : Le problème de la Marne.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES

(1918)

CXXIX — N° 485. — 1er SEPTEMBRE

CXXIX — N° 486. — 16 SEPTEMBRE

CXXX — N° 490. — 16 NOVEMBRE

CXXX — N° 491. — 1er DÉCEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEUR [1]

(1918)

---

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

L'approche de la fin de l'année et les visites successives qu'ont rendues les Souerains à Paris ont eu pour conséquence un chômage plus ou moins complet de Bourse durant plusieurs séances.

En conséquence, il n'est pas étonnant que les affaires aient été assez restreins, bien que, d'une façon générale, le fonds du marché ne soit pas mauvais.

Les titres du nouvel emprunt français, dit de la Libération, ont fait leur pparition à la cote dès le 2 décembre, le libéré s'inscrivant à 71 fr., et le non béré à 71 fr. 80. La fermeté est demeurée tout aussi grande sur le 3 o/o à e fr. 90 et le 5 o/o à 87 fr. 90. Quant au 4 o/o 1917 nous le retrouvons à o fr. 65 ex-coupon.

Les fonds d'Etat ont été assez irréguliers, tassement de certains types russes omme le 5 o/o 1906 à 63 fr. 15 et le 4 1/2 o/o 1909 à 54 fr. 25 et relèvement e l'Extérieure d'Espagne à 93 francs.

Les chemins de fer français sont en reprise, sauf toutefois le Nord qui abanonne une cinquantaine de francs à 1320 francs.

Le Métropolitain réactionne légèrement à 490 après 480 et le Nord-Sud gagne uelques points à 175 francs.

Au groupe de nos grandes banques, et conformément à l'ambiance, plusieurs aleurs cèdent un peu de terrain. Par contre, le Comptoir d'Escompte gagne o fr. à 845 ainsi que le Crédit foncier de France à 790. Fermeté du Crédit Franais à 381 fr. ; du Crédit Lyonnais à 1330 fr., et de la Société Générale à 15 francs.

Les valeurs cuprifères ont été plus lourdes : le Rio est à 1815 fr. On annonce ue cette Compagnie va prendre une assez forte participation dans la « Brish Metal Corporation » qui semble destinée à jouer un rôle important dans le ommerce international des métaux. — Boléo est aussi plus faible à 790 ainsi ue Montecatini à 159 fr. L'assemblée extraordinaire de cette dernière société, nue à Milan le 26 novembre, a décidé l'augmentation du capital qui sera orté de 50 à 75 millions.

Aux métallurgiques et assimilées, Peñarroya est plus lourd à 1330 ainsi que eugeot à 861 fr., ex-coupon de 50 francs.

Le Ministre des Finances a été autorisé par le Conseil des Ministres à déposer n projet de loi qui a pour objet de faciliter l'adaptation aux circonstances nouelles des usines ayant travaillé pour la Défense nationale.

Ces établissements seraient appelés à recevoir immédiatement, à valoir sur es programmes généraux dont le Parlement sera incessamment saisi, des comandes importantes pour l'administration des P. T. T., pour la reconstitution e la marine marchande, et en vue de fournir à la culture les machines agricos qui lui font défaut.

Sur les industrielles russes, les caoutchoucs, la Tanganyika, des allègements produisent, provoqués par une position acheteur qui était assez chargée.

Les Phosphates Tunisiens après avoir touché le cours de 400 fr., reviennent à 90 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

—

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an............	32 fr.	Un an............	37 fr.
Six mois..........	17 »	Six mois..........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.